REVUE GOTHIQUE & LITTERAIRE ∞ AUTOMNE 2006 – N°7

La Salamandre





D'Algange
Guillaume
Lapaque
Aubaude
Adrahane
Duits
Die Form
Dark
Leloup

Chroniques



CD 10 titres (*Flying Saucers*)

5 €

NUMERO 7

REDACTION
86 bis, rue Riquet
75018 Paris
Tel : 01 53 26 09 27

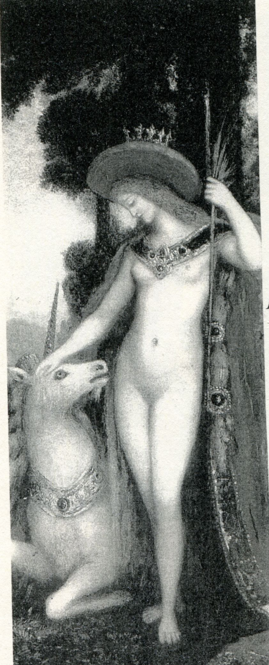
EDITEUR
Marc-Louis Questin

COLLABORATEURS
Malcolm Zanatchek
malcolmzanatchek@yahoo.fr
Emmanuel Durand
Thomas Roussot

PUBLICITE
Marc-Louis Questin
Tel : 06 64 26 91 21

ABONNEMENTS
20 € (4 numéros)
Par chèque à l'ordre de
Marc-Louis Questin

La Licorne. Gustave Moreau
Huile sur toile, 50 × 34,5 cm. Avant 1885.
Collection Hiroshi Matsuo, Japon.



SOMMAIRE

Illustration de couverture : La Danse des sept voiles, Salomé, par Aubrey Beardsley.

Imprimerie : Copy Digit, 56 rue du Paradis, 75010 Paris.

http://salamandre.220v.org

Edito par Marc-Louis Questin

La chevelure de Berenice

« La nature me brûle, mais, comme la salamandre, je vis dans le feu. » (Barbey d'Aurevilly)

La Salamandre initiatique se retrouve aussi bien sur les mûrs graffités de la *Demeure du Chaos* que sur les rives de la vraie vie, entre Eros et Thanatos. Elle est liée au Phénix et aux vives pulsations, à la conscience qui se transforme au gré des rythmes du *Samsara*.

C'est avec la précision rigoureuse d'un scalpel que la musique anxiogène de *Die Form* témoigne de cette lente insurrection d'un corps en proie à ses démons, aux tensions instinctives du désir foudroyé. On en revient à Georges Bataille, à la mise en abîme des pulsions et du Verbe.

Le chanteur du groupe indus *Electric Press Kit*, Emmanuel D., a concocté la présente compil qui rend ainsi hommage à l'univers fantasmatique de la bonne vieille science-fiction des années 50, aux films-cultes du grand Ed Wood. La littérature gothique et fantastique ne s'arrête pas seulement à Stephen King, Poppy Z. Brite, Bram Stoker ou Anne Rice. Ses ramifications sont souvent surprenantes. Arthur Machen ou Charles Duits, Michel de Ghelderode ou John-Cowper Powys ont en commun une dimension luciférienne et transgressive, une part maudite et ténébreuse dont la lumière toujours plus noire éblouit d'un feu sanguinolent l'architecture de nos passions et de nos drames les plus intimes.

Les éditions Nuit d'Avril ont le mérite de publier des nouvelles et des romans tour à tour oniriques, féeriques, réalistes et terrifiants. Céline Guillaume et Sire Cédric, Estelle Vals de Gomis et Virginia Schilli, Amélith Deslandes, Emmanuelle Maia et Michel Rozenberg sont quelques-uns des jeunes fleurons de cette courageuse maison d'éditions résolument tournée vers une littérature fantastique de très haute qualité.

Au cœur des rêves nimbés de foudre, près du Bouvier et de la Vierge, la chevelure de Bérénice est une superbe constellation. L'alchimiste sourit et bénit la matière. Un papillon couleur de chair se pose alors sur sa main droite. La chevelure de Bérénice marque le ciel d'une joie parfaite.

Laissez-vous traverser par le vent des furies, par les songes capricieux des princesses écarlates, par les tensions incandescentes des goules magiques aux yeux d'émeraude. Le maître velouté des abysses de la nuit est un Sphinx majestueux qui jaillit de sa crypte.

Laissez-vous imprégner par le chant douloureux de la sublime diva Diamanda Galàs. C'est la moindre des choses, à la veille d'*Halloween*, que d'écouter religieusement la plus intègre des cantatrices dont la voix de cristal exorcise le chaos.

Rendez-vous donc l'année prochaine pour un somptueux numéro 8 encore plus riche de découvertes, de musiques fulgurantes et de textes étranges, de talents rares et insolites.



La Toilette de Vénus *(Velazquez, 1651)*.

CAMILLE AUBAUDE

LA DIABLESSE

Au cours des dernières années du XXe siècle, les gouvernants de l'ancien monde entreprirent d'édifier, de Paris à Alexandrie, de nouvelles bibliothèques en prenant pour modèle celles qui furent détruites par la main du Diable.

Les livres proliféraient, pleins d'opinions factices, couronnés par d'habiles succès où l'érotisme et la mort remplaçaient l'étude des sentiments et des récits pleins d'intérêt. Le contenu des livres n'était pas sans évoquer la cohue de passagers égarés dans d'obscurs corridors, anges déchus cherchant la lumière par-delà les obstacles d'un chemin à sens unique, parsemé d'embûches pour briser les fortes volontés. Les lettrés d'Occident s'égaraient dans une forêt de symboles et de signes faits pour tromper les cœurs bienveillants et les esprits animés de passion véritable, tel que Fernando Pessoa. Orgie de prophéties, mancies en tous genres, thérapies par centaines et autres pseudo logiques de rhéteurs en mal de public (penser à Aleister Crowley) célébraient la mort lente d'une civilisation. Les savants mêlaient les valeurs spirituelles et morales au malaise social. Ils amoncelaient sur des tables des artefacts enfantés sur les décombres de leurs ambitions. Leurs livres s'empilaient le long de murs lézardés et tachés d'humidité, étant donné que les conditions climatiques de la planète se dégradaient de façon infernale, bien que presque personne ne voulût reconnaître une situation aussi grave, car sans avenir. Une nouvelle espèce de lettrés nommés « intellectuels » occupait une part importante de son activité à se demander si c'était bien le déclin des livres ou peut être leur métamorphose que ces ouvrages célébraient à grand renfort de débauches, de commentaires alambiqués et de jugements obéissant au seul désir de plaire.

La pluie tombait dans la cour de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, à Paris. C'était l'heure du soir, l'heure préférée du crépuscule, la « male heure » des temps troublés où écrivait Christine de Pisan à l'époque où régnaient la violence et la gloire usurpée. Les lumières vertes de la salle de lecture s'étaient voilées. Je lisais, assise sous la coupole de l'hémicycle, laissant mon esprit vagabonder en feuilletant des livres aux gravures et aux lettrines répétées au fil des siècles pour glaner quelques bribes des reliques du passé. Peu à peu, la verrière s'emplit de ténèbres. La coupole assombrie devint inquiétante. Elle annonçait l'entrée dans l'hiver et faisait regretter la tiédeur de l'été. Les lampes vertes en forme de demi-lune diffusaient une lumière inversée. Les rangées de sphères couleur jade nimbaient les hauts faits de nos aïeux d'une lueur glauque et inquiétante, traçant une voie nouvelle, virtuelle et fidèle aux principes de l'athéisme. Les sources de lumière déversées à intervalles réguliers ressuscitèrent peu à peu la bibliothèque, empêchant les livres oubliés sur les rayonnages de répandre leur odeur de poussière. Ces lampes que l'on sait identiques à celles de la bibliothèque de la Sorbonne me rappelaient celles d'une bibliothèque de Chicago, la *Newberry Library*, où j'avais découvert au milieu de la salle de lecture les volumes de l'édition originale de la *Description de l'Égypte*, ces somptueux relevés de la flore et de l'architecture antique exécutés par des savants français au cours de la campagne du général Bonaparte, alors en mal de conquêtes et d'empire.

Une employée m'observait. Je sentis son œil inquisiteur posé sur mes épaules. Je me retournai. Elle me lança des regards soupçonneux par-dessus ses lunettes. J'étais sous surveillance. Difficile de prendre des notes tant que ce regard restait fixé sur moi, sur les piles de livres que je consultais et les papiers où j'écrivais.

CAMILLE AUBAUDE

Cette femme affichait une quarantaine d'années, pleine de soucis et de mesquineries. Elle avait un teint jaunâtre et une longue chevelure rousse. Sa personnalité dominatrice se devinait sans peine, bien que camouflée sous une attitude contrainte et disciplinée. Ce n'est pas sans résignation qu'elle ajustait son corps aux dimensions d'un bureau de facture assez grossière, placé à ma droite. Engourdie dans une demi-pénombre, l'employée incarnait la pesanteur d'un esprit grinçant et sarcastique, ayant pour principale mission l'insuccès de ma tâche. Craignant que je n'égratigne un des précieux volumes qu'elle entretenait avec soin, elle scrutait avec méfiance les fascicules que j'avais entre les mains, d'anciens exemplaires du *Courrier de l'Unesco*. Je m'aperçus qu'ils étaient cornés. Mon esprit devint si sensible aux reproches tacites de l'employée que, l'espace d'une seconde, les livrets se dévoilèrent maculés de taches.

Le premier exemplaire contenait un admirable article sur la Maison des Pages de Charles VII, dont j'étais propriétaire à Amboise. Cette découverte me procura un plaisir dû en partie à la valeur de la publication. L'autre fascicule reproduisait en couverture la statue en basalte d'Aménophis III conservée au musée moderne de Louxor. Je vis ses lignes d'une beauté fascinante s'étirer en des anamorphoses préfigurant les formes distendues des sculptures de *Tell el Armana*, l'ancienne *Akhetaton*, l'Horizon du Disque. Je me souvins d'un texte que j'avais écrit au lycée, une pièce en un acte intitulée *L'Horizon du Risque*. Ces papiers avaient été dérobés lors d'un déménagement. J'en avais parlé à un magasinier de la bibliothèque et, à son tour, il m'avait parlé de ses recherches sur la compagne d'Alexandre le Grand, Dénéia. Cette architecte-astrologue-magicienne aurait affermi les conquêtes en indiquant les lieux où ériger les temples. Il tenait ces informations d'un érudit maltais qui fut son maître.

Le regard de la gardienne devint si pesant qu'il me sembla que sa chevelure de cuivre fixée au-dessus du bureau était en train de s'approcher de moi pour m'étouffer. Je changeai de place. Je m'installai derrière un meuble de bibliothèque, pensant que l'obstacle serait assez haut pour me préserver de cet œil scrutateur. Peine perdue ! Mon déplacement feutré et volontairement discret décupla l'intensité du regard. Je dissimulai de mes mains les taches que je n'avais pas faites et qui s'élargissaient, devenaient de plus en plus laides. Pour échapper à l'œil soupçonneux, j'endossai la responsabilité de ces taches qui s'étendaient sur les fascicules comme des stigmates.

La grande aiguille de la pendule marqua six heures moins dix. Le temps de la lecture ne devrait jamais être bridé par les affaires humaines. Il restait dix minutes et le sentiment de n'avoir rien accompli, ou si peu. La gardienne se tenait à un mètre de ma table de travail. Sa posture, son œil vert, sa chevelure et sa contenance, ses gestes circonspects, tout paraissait enregistrer mes actes, mon numéro de place et le but de mon labeur. Des paroles absurdes franchirent mes lèvres : « *On dirait qu'on voit mieux ici !* »

Je lui adressai mon plus beau sourire. La gardienne prit ma justification pour une excuse. Satisfaite, elle regagna sa place derrière le bureau. J'avais déjoué sa surveillance. J'avais surmonté l'épreuve – du moins le croyais-je. Béhémoth avait ravalé ses fureurs. Je m'apprêtai à parcourir à toute allure les articles qui me captivaient.

Sans doute à cause des taches sur les couvertures, mon esprit s'égara en un monde effrayant de ténèbres au lieu de s'évader en plaisirs silencieux au gré des signes et des interprétations. Vision étrange, la statue d'Aménophis III gagna en beauté, comme si la perfection de la pierre noire voulait s'évader du cadre de la photo. Comment interpréter ces taches ? Elles produisaient l'effet d'un émétique. Fût-elle imitée à l'infini, la figure idéale du pharaon ne pouvait souffrir la moindre souillure. L'Art égyptien porte en lui l'excellence pénétrée d'immortalité.

CAMILLE AUBAUDE

Il a beau être malmené, et dépaysé par les croyances des époques où la vigueur fait place aux doutes, aux chagrins, aux erreurs, il conserve sa force primordiale scellée par ses secrets.

La poussière de la bibliothèque s'insinua dans ma poitrine. Qui se souvient du nom d'une des premières bibliothèques pharaoniques, « l'asile de l'esprit » ? Que sont devenus ses livres, périssables comme toute chose ? Comme elles devaient être légères les cendres de Dante retrouvées, dit-on, dans une enveloppe sur les rayonnages d'une bibliothèque italienne ! Je relus les notes prises dans un livre dont j'étais déjà lasse.

« *L'Unité est l'épure des moyens qu'il faut mettre en œuvre pour exister dans un univers fragmenté. Ses habitants aux rêves incomplets ont la faiblesse de croire en ce qu'ils vivent. Toute cette faune aveugle oblige l'artiste à prendre des attitudes élitistes. Plus maladroit qu'un crabe, il débusque à reculons l'amour qui l'inspire.* »

Cette lecture me persuada que les taches maculant l'unique beauté matérialisaient un obstacle infranchissable. C'était un crime. Je redoutais si fort d'en être accusée qu'elles firent germer dans mon esprit le plan d'une faute plus grave encore : subtiliser des livres et un stylo plume posés sur une table voisine.

S'il avait eu lieu, ce vol eût réparé l'injustice à laquelle j'étais destinée et qui m'empêchait de suivre ma voie. Mais il eût provoqué un châtiment immédiat. Acte flagrant puisque l'employée ne me quittait pas des yeux, tout en feignant de m'ignorer. Béhémoth à demi, tout se dévoilait à demi pour me rappeler les Enfers ! Je ne pris aucun plaisir à évaluer mentalement la valeur des livres et du stylo. Ne voyant guère l'utilité d'offrir à cette âme grinçante et étriquée une preuve de ma culpabilité, j'admis que le jeu n'en valait pas la chandelle. Aussi bien, le risque renfermait d'indéniables atouts.

Alors je retins ma respiration. Des palpitations commencèrent à marteler mes tempes. C'était à la seconde où j'élaborai le plan de vol des livres et du stylo. Elles cessèrent dès que je me mis à penser à la triste situation de la bibliothèque où les ordinateurs, qui altèrent la vue et mutilent les mains, ne valent pas la peine d'être dérobés. Ils se changèrent en encriers. Le regard de l'employée se radoucit. De telles pensées l'avaient convaincue de ma loyauté et m'avaient délivrée à jamais du rôle de victime que les autres nous assignent en toute innocence.

La grande aiguille frôla le chiffre six. Pendant les dix dernières minutes, j'avais donc arpenté le terrain des rêves et proscrit de mon esprit toute notion du temps. J'essayai de me changer les idées en observant le fond de la salle. Des adolescents, encouragés dès la maternelle à faire n'importe quoi étaient assemblés autour d'une pile de livres. Leurs comportements maladroits, leur air un peu arsouille trahissaient leur besoin de brûler les livres. Je voyais qu'ils ne savaient pas comment faire. Ils se concertaient, épiaient leurs moues, rivalisaient de grimaces ridicules. L'un d'eux sursauta. Leurs ricanements s'arrêtèrent net. Des statues égyptiennes, noires et massives, aux lignes splendides s'élevaient peu à peu des livres, à la manière des *djinns* surgis d'un minuscule flacon. Tels des spectres de pierre grandissant jusqu'à occuper le fond de l'hémicycle, les reliefs de Séti Ier et des bustes d'Isis s'évadèrent des pages pour éprouver la réalité du lieu.

Quel spectacle !

La pendule marqua six heures et la diane retentit au-dessus de ma tête. Elle proclama l'éveil. Ses vibrations firent crouler le calme architecture du silence. Un poids en moins. L'employée, transfigurée, souriait à sa liberté retrouvée. Elle se leva avec la grâce d'un félin pour aller déverrouiller la lourde porte en chêne.

CAMILLE AUBAUDE

La salle de lecture se vida. Ses occupants vaquèrent à d'autres occupations, aussi minimes, aussi illimitées. Un hall mal éclairé s'ouvrait sur plusieurs galeries. L'une d'entre elles débouchait sur une rue. Je vis au loin les embouteillages. Je cherchai les toilettes. Une femme en robe rouge et aux cheveux noirs s'avança vers moi et me dépassa. Elle boitait et était chaussée de sandales blanches. Elle n'hésita pas à demander son chemin à la gardienne de la bibliothèque postée à la sortie de la salle pour empêcher les lecteurs d'y passer la nuit. La femme rouge était munie d'un permis qu'elle mis sous le visage de la gardienne. Elle dit d'une voix étrange : « *Je passe avant tout le monde.* »

Je marchai derrière elle, en espérant qu'elle me montre la voie. Le vestibule des toilettes était comble. La femme aux sandales blanches se fraya un chemin dans la foule et une porte se referma sur elle.

Je n'eus pas la patience d'attendre. Je sortis par la galerie qui débouchait sur la rue. Il pleuvait à seaux. Je demandai la direction de la gare, mais personne ne sut me répondre. La gardienne avait rejoint la rue en même temps que moi. Elle dit : « Par là ! » en pointant l'index devant elle et s'en alla dans la direction opposée. J'essuyai une averse si violente que je dus retenir les pans de mon manteau pour ne pas m'envoler. Je nouai mon foulard en soie autour de ma taille de crainte qu'il ne déteigne, avant de me retrouver enfermée dans un sas aux parois de plexiglas et aux portants gris. Des hommes aux allures peu engageantes s'y entassèrent. Ils formèrent un cercle. Ils prirent des mines exaspérées lorsque je demandai l'emplacement de la gare. L'un d'eux tenta d'arracher mon foulard. J'enfonçai mes mains dans mes poches pour dissimuler ma chevalière en or. Je parvins à sortir du sas, affolée, égarée mais conservant une apparence de calme. C'était juste avant que la meute ne se déchaîne. Je me sauvai dans la rue. J'eus à peine le temps de voir la masse humaine piégée, serrée et immobilisée dans cette pièce étanche qui servait de passage vers une gare moderne.

Je manquais de persévérance ! J'aurais dû suivre la gardienne de la bibliothèque, ce démon de l'enfer. À présent j'étais sûre qu'elle avait regagné Paris en train. Je n'avais plus d'itinéraire, aucun indice, même plus l'empreinte des livres pour m'assurer de l'authenticité des lieux. J'arrivai dans un couloir crasseux. Les cloisons couvertes de suie conservaient les traces d'affiches arrachées depuis peu. Je reconnus les murs du métro. Il y avait un genre de boulangerie aménagée dans un renfoncement. La vendeuse m'indiqua le chemin :

« *Vous voyez ce couloir à droite ? Prenez-le, c'est le bon ! Vous avez dix minutes de marche et après une demi-heure de trajet jusqu'à Versailles.* »

Les instants étaient précieux. La vendeuse laissa entendre qu'il fallait encore compter vingt minutes d'attente, je ne sais plus à quel changement de train. Je n'avais plus le temps. La fin était imminente. Impossible de raisonner ! J'étais usée, un rat de bibliothèque aux capacités limitées, aux rêveries laborieuses. Allai-je passer ma vie à végéter derrière les masques que les livres me tendaient, grimaçantes effigies de ce que je voulais être ? Je me voyais croupir entre les rayonnages poussiéreux des asiles de l'esprit, l'œil bigleux, le corps en lambeaux. Étais-je condamnée à ce destin effroyable ? Chaque seconde qui passait m'arrachait de voluptueux repentirs.

Au bord de l'effondrement, je discernai un couloir carrelé de blanc. Menait-il aussi à un abominable néant ? Ce pouvait être la frontière entre la bibliothèque et le monde de tous les jours. Ou un point de chute dans la morne éternité. Je repris courage.

« *C'est la dernière fois*, pensai-je. *Je n'userai plus mes yeux à déchiffrer de vieux grimoires. Je m'épanouirai dans un autre univers. Encore dix minutes à perdre, dix minutes à marcher pour atteindre le quai, et suivre le rythme du premier quidam venu. Tous ces passagers marchent vers la mort. Grâce à ces anges déchus, je reprendrai des forces. Je dois continuer. Je porterai le deuil du mensonge. J'attendrai l'heure que nul ne connaît.*

CAMILLE AUBAUDE

Je me fourvoierai dans l'empire des mots pour me retrouver muette et sachant comment en finir avec la vie. »

À l'entrée du couloir, une porte s'ouvrit, laissant voir des douches. Une femme sortit et s'éloigna. Je me faufilai, négligeant de laisser quelques pièces au mastodonte qui somnolait dans l'antichambre. Je traversai des douches réservées aux hommes. Les murs luisaient d'humidité.

Dans les parages des douches, une femme étrange se lavait les mains dans un urinoir. Elle parlait seule. Sa voix se perdait dans le vide de son cerveau. Ses accents pathétiques visaient on ne sait quelle absence. J'eus l'impression qu'elle jouait la scène inaugurale d'une pièce de théâtre. Mais quelle pièce ? Prenant des allures inquiétantes, les yeux débordant de fièvre, mimant la fureur et l'ivresse sur la scène vide, la Diablesse perpétrait les gestes d'une actrice dramatique qui s'efforce de triompher avant la chute, la ruine irrémédiable. Phèdre, Antigone, Bérénice ressuscitaient dans ses vertiges. Sa puissance d'élocution prouvait qu'elle avait du génie. Elle déclamait la vérité.

Ses cheveux roux ondulaient sous mes yeux. Sauvage et provocante, oubliant les rôles, les lois et les corvées de la planète entière, elle adressait aux dieux un long cri de lumière. Son regard vert passait de caprice en folie, ne s'arrêtait jamais sur quelque chose, comme crispé sur un terrible secret.

Par chance, je finis par trouver un objet ovale et blanc ressemblant à des waters. J'écartai les jambes au-dessus du siège. L'installation ne fonctionnait pas comme à l'ordinaire. Une douche se déclencha. Une vraie douche, physique et morale à la fois, entraînant tout sur son passage. Je saignai du nez. J'étudiai le phénomène. Au même moment, je discernai, au travers d'un voile d'eau, une paire de chaussures jaunes à hauts talons posée sur une étagère, là, dans ces toilettes d'homme. On avait oublié d'installer des toilettes de femme, bien que l'endroit ne fût fréquenté que par des femmes. Je sentis l'inquiétude grimper jusqu'au mur craquelé du plafond et y coller ses terribles blessures. Murs, fissures, salpêtre, faïence et briques s'épaissirent.

La Diablesse me rejoignit. Je vis son teint blême, son visage redevenu inexpressif s'incarner dans les murs blancs. Sa bouche grimaça. Elle contemplait mes mains ensanglantées. Ses yeux remontèrent le long de mes vêtements ruisselants d'eau. Le carrelage restait intact, tendu vers la blancheur de l'aube. Tout à coup, la Diablesse me parla avec la bonté d'une petite fille qui joue de sa voix. Cette voix eut le don de m'exaspérer. Mes lèvres s'ouvrirent. Je voulais prendre un ton menaçant mais les sons s'éteignirent dans ma gorge. L'harmonie devint perceptible, illuminant peu à peu d'amour et d'élégance ces sombres métamorphoses. Alors je reconnus la robe rouge et les sandales blanches de la femme qui avait quitté avant moi la bibliothèque, ainsi que la chevelure rousse et les yeux verts de la gardienne. Elle m'observait toujours avec l'insistance d'un serpent au milieu d'un jardin inexploré. Et si cette Diablesse aux traits d'ange de lumière revêtait l'apparence humaine de ces femmes ? Femmes qui m'avaient devancée, que j'avais suivies et perdues heureusement à jamais ! Elle languissait et regardait le mur. Me crut-elle offusquée par son intrusion ? Ce n'était pas cela du tout. J'étais secouée d'un long sanglot adressé à la froideur de mon siècle et à l'usure de mon pays.

Avant que je ne retrouve la voix, la Diablesse s'éloigna en claudiquant. Sa chevelure ondoyante effleura mes épaules. Plus subtile que l'ombre, elle savait quelles forces la poussaient à simuler le sacre de la vie pour se détacher des ravages d'une coquetterie qui tue l'amour. Elle traversa la cloison par une porte dérobée. Elle rejoignit la bibliothèque où elle se mêla à mon corps endormi sur un livre dont je tairai le titre.

FRANCK GUILBERT

PAR UNE NUIT D'AVRIL

Aux âmes égarées dans un reflet de nuit
J'adresse ma prière et mes tristes sanglots
A l'ombre des mortels je couve mon ennui
Espérant la venue des sombres angelots

Mes rêves suspendus au bout d'un pan de lune
Pleurent d'un fou désir de déployer leurs voiles
Mais il était écrit par une étrange plume
Que l'on m'attend là-bas, où l'Enfer se dévoile

Aux détours de mes jours, mon âme perdue flâne
S'égarant dans le froid des vivants cimetières
Quand mon corps s'éprendra des ténébreuses flammes
Retentira le glas de mes vies tout entières

Il ne restera rien de mes pas sur le sable
Qu'un indice oublié ou peut-être un écrit
Ma vie ne fut jamais qu'une innocente fable
Rédigée par Celui dont nous sommes le cri.



Mandragore, illustration du Tacuinum sanitatis, *XIVe-XVe s.*

Marie-José Salas de Ballesteros

La Citadelle des chats

De bruissements ambre aux contours sinopia
La lumière baigna des océans de lune
Transmis depuis les millénaires.
Sous les incandescences d'ivresses dépassées
Confondues aux vestiges de ruines inertes
Des chats hantaient en ce lieu magicien
Une parabole éternisée en chaque désert
Imprégnant aux angles des fissures
L'esprit recommencé aux mystiques messages.
Comme gardiens d'un royaume inviolable
Ils habitaient l'histoire depuis toujours
Figeant les pierres démantelées
D'une osmose intemporelle de clairvoyance.
Aux mystères de leurs présences magnétiques
Des ombres passaient et revenaient
Comme l'accord du silence de leurs cris stridents
Mêlant à des sources engorgées au fond de leurs échos
En ces miaulements couverts d'un sable envolé de cendre
Exsangues d'une mélodie inachevée inlassablement
Feutrant et tamisant la foulée de leurs pattes
En une longue caresse déposée contre les vents
Pulpeux et acérés dans la conscience d'être si Chats.
Ils contournaient l'image et l'obsession des fous
A savoir que leur force régnante détenait
Une part d'Eternité venue d'autres rayons
Au fond de l'Ailleurs inscrit en leurs regards.



The Venice Wharf looking eastwards, with the column of San Marco — Tableau de Canaletto (1697-1769

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

MAR(G)ELLE

« Le printemps est revenu de ses lointains voyages »
O.V. de L. Milosz

Sans doute le moment est-il venu de dire enfin ces vastes songes qui vinrent à m'envahir dans les premières journées de ce limpide et tournoyant printemps 1985... Songes immenses où sans cesse je me dédoublais en moi-même, me retrouvant et me perdant, de même que chaque seconde se divisait et se mirait infiniment dans son propre miroir, de telle sorte que l'aire du temps s'élargissait et prenait une allure fatidique et divine. Et je m'éveillais sous un ciel crépusculaire, un ciel majestueux et lent comme une cosmogonie sans mémoire. J'avais beau me révolter et user de stratégies diverses pour échapper à cette fatalité, je ne m'éveillais qu'au cœur de la dramaturgie du crépuscule, à l'apogée du spectacle pour ainsi dire – où, venant de franchir le rideau de l'heure bleue, on se retrouve environné du prodige des couleurs réinventées, d'un luxe extrême, presque offensant si l'on songe aux circonstances humaines qui accompagnent cette hautaine fête flamboyante à laquelle, il faut bien le reconnaître, ne participent que les poètes, les amoureux et certains désespérés dans l'essor de leur philosophie la plus ardente, la plus alchimique.

Non, jamais de ma vie je n'avais autant dormi que durant ces premiers jours du printemps où tous les soleils, tous les nuages, toutes les pluies semblaient s'être donnés rendez-vous pour m'offrir une sorte d'exhaustive anthologie météorologique dans laquelle j'étais voué à m'ensommeiller à perpétuité, n'émergeant qu'à la fin du jour comme pour une répétition théâtrale, une leçon du demi-jour précédant la leçon de ténèbre, tel un enseignement liturgique de ces orées où la conscience troublée hésite à se reconnaître, à se retrouver en elle-même et s'épanouit alors dans l'extériorité somptueuse des couchers de soleil.

Or, ces couchers de soleil, moi qui durant tout un Printemps renaquis en eux, je puis dire qu'ils brûlaient interminablement dans les profondeurs ultimes de la couleur turquoise, riche d'éblouissements secrets et comme retenus, des ors, des pourpres sur le point de défaillir amoureusement, de s'effondrer en des cités désertées, des civilisations oubliées, de s'engloutir, telles d'irrémédiables Atlantides.

Chaque soir ces couchers de soleil duraient des années. C'était des décennies versicolores où mon âme pouvait se métamorphoser, emprunter des masques, des personnalités étrangères et se retrouver intacte et différente comme après un long périple à travers des pays, des mers, des amours, des souffrances, des guerres, se retrouver soudain toute jeune, ingénue, frémissante ; et c'est à ce moment-là que j'ouvrais les yeux, que je me déprenais du Songe, mais n'était-ce pas pour entrer d'emblée dans une autre irréalité ?

Mais que nous font les prétendues réalités et les présumées illusions si nous ne reconnaissons que la souveraineté du Sens et de la Mémoire ? Et que serait, à dire vrai, une réalité insignifiante et dont on ne se souviendrait guère ? Jamais le sens de la vie, et de son au-delà, jamais le sens des silhouettes, des lumières, des mots, des souffles et des soupirs ne fut si orgueilleusement présent, si paonnant, que dans ces rêves dont je me souviens avec une exactitude presque terrifiante.

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

La pluie venait de cesser et le ciel s'éclaircissait à une vitesse presque miraculeuse, si bien que les gouttes d'eau qui ruisselaient encore sur la vitre furent soudain illuminées, vivantes d'une limpidité annonciatrice où je sus reconnaître ce temple d'Iris, microcosme du grand drame solaire de l'Occident. N'est-il point dit que toutes les épiphanies du monde sont contenues dans une seule goutte d'eau ? Soudain mes yeux captaient un éclat vert, vert comme l'herbe du Printemps après la pluie, suivi d'un éclair bleu et d'une luminescence qui me fit penser, j'ignore pourquoi, aux pupilles de ces chats albinos dont la fourrure est d'un blanc neigeux. Comment donc ma passion du déchiffrement, passion aussi ancienne que mes souvenirs, ne se fût-elle point saisie de ces couleurs afin d'y discerner une syntaxe occulte, un message à moi seul destiné, tant il est vrai que les messages de l'invisible appartiennent à ceux qui savent les déchiffrer *au moment même.* Ainsi étudiais-je de subtiles alternances... Rubis, saphir, émeraude, saphir, émeraude, rubis, et voici un éclat jaune, imprévisible, jaune comme les boutons d'or qui sauvèrent la vie de Wolf Soient. Par un jeu d'analogie et de correspondance numérale et sémantique dont le détail m'échappe, je parvins à force de calculs et de permutations à trouver pour ainsi dire la clef de voûte du discours scintillant qui m'était adressé au seuil de cette nuit de Printemps. C'était un mot sur lequel je retombais toujours, quels que fussent les modes opératoires de mes translations vertigineuses qui, d'un scintillement, induisaient un nombre, du nombre un symbole et du symbole une lettre, et d'une lettre une couleur, faisant au terme du processus l'office d'une sorte de preuve par neuf mystériosophique : un mot qui dans tous les sens et de toutes les façons me revenait, s'imposait avec une insistance énigmatique, le mot MARGELLE, évoquant quelque parc à l'abandon, et la nuit des eaux profondes, semblable aux pupilles de l'Aimée.

Chaque fois que j'étais sur le point de parvenir au terme d'un déchiffrement, ce mot commençait à frémir, à transparaître, avant, toutes démonstrations faites, résonner en moi comme un cri de victoire, comme un appel ! Mais, de même que toute soif spirituelle n'est jamais comblée que par une soif plus grande, cette victoire exigeait une autre victoire sur moi-même et sur le désordre et l'insignifiance du monde profane, et cet appel exigeait une réponse. Il était hors de question d'en rester là, de se contenter de ce mot, aussi évocateur qu'il fût et merveilleusement accordé à la nuit qui s'approchait et au Printemps qui s'éveillait.

Margelle n'était que le nom de la première épreuve surmontée, le don enfantin et ravissant qui m'était fait d'un mot, d'un vœu exaucé, d'un signe qui voulait dire : « *Tu es sur la bonne voie. Va à la recherche de cette Margelle dont le nom est le talisman qui te gardera des bassesses et des dangers. Va, car depuis que tu connais ce mot, il ne t'est plus permis de demeurer en ce monde comme si de rien n'était. Il n'est point de liberté nouvelle qui ne soit aussi une plus haute, une plus noble obéissance.* »

C'est alors que la voix qui avait prononcé en moi le mot Margelle m'apparut dans son identité propre et je sus (avec quel déchirement du cœur et quelles larmes brûlantes !) à qui appartenait cette voix qui s'adressait à moi, fougueuse, jeune, lointaine et déchue en châtiment d'une faute que j'avais commise et que jamais je ne saurais me pardonner. Ainsi cet appel me venait de mon amante prédestinée. Elle que j'avais oubliée dans la honte extrême d'une trahison pire que la mort. Elle que j'avais reléguée dans les marges de l'oubli, dans les terrains vagues d'un mensonge accordé à la déréliction. Elle, dont je m'étais montré indigne en l'oubliant, pour vivre, mais tellement à côté de la vie que cela ne valait pas même la peine d'en parler... Elle volait à travers moi, fulgurante *anamnésis* dans le mot *Margelle* que j'avais su déchiffrer grâce à la langue des oiseaux. Il était dit que le jeu de l'eau et de la lumière, cette divination baptismale et lustrale devait me reporter vers le Cœur, et des larmes inondaient mes yeux, brouillant toutes les couleurs au ressouvenir de l'incomparable beauté de cet amour ancien.

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

« *Margelle... Margelle...* » Sa voix se faisant de plus en plus pressante, comme pour m'enjoindre à dompter mon émotion et à mieux comprendre le sens de l'appel. Je compris qu'il me fallait agir et vite. C'était une question de vie et de mort, mais au sens orphique. Une ligne de passage m'était donnée en plein ciel par l'envol d'un mot, une ligne de passage vers cet autre côté, où, à n'en point douter se trouvait un jardin, et, au cœur de ce jardin, un puits, une margelle. Et je devais m'y rendre toutes affaires cessantes, à la faveur de cet immense crépuscule de Printemps qui me donnait, par bonheur, une avance sur l'Ennemi par excellence, Kronos, dont tous les autres ennemis qui pouvaient se trouver sur mon chemin ne seraient jamais que les incarnations subalternes et provisoires. Or, que cette avance me fût donnée, je savais, de science certaine, que je ne devais en rendre grâce à nul autre qu'à Apollon en personne – je veux dire : non point à une quelconque métaphore littéraire, mais au dieu, dans son immédiate présence réelle que j'avais célébré, en ma jeunesse, par d'innombrables poèmes.

Sans trop savoir comment ni pourquoi, je me retrouvais assis à l'arrière d'un taxi qui traversait à vive allure un paysage de chênes et de pommiers que noyait une lumière d'or. Au lieu de la veste de chasse que je portais tout à l'heure, j'étais revêtu maintenant de ma plus belle veste en laine de cachemire couleur bleu-nuit et d'une écharpe blanche, sans doute davantage à des fins conjuratoire que pour me prémunir du froid. La température, en effet, était douce si j'en jugeais par les tourbillons d'air chargés d'une senteur de pomme qui me venait des vitres baissées de la voiture, senteur douceâtre comme porteuse d'une nostalgie elle-même moribonde, abandonnée aux ténébreuses macérations de son propre abandon qui flottait, indécis, sans objet, dans la tiédeur de l'air vespéral.

Saisi d'une inquiétude soudaine je voulus dévisager le chauffeur, mais ne voulant point paraître inconvenant en me penchant pour le regarder au visage, j'essayais inutilement de l'apercevoir dans le rétroviseur qui ne me laissait voir qu'une épaule des plus impersonnelle. Par ailleurs, ne gardant aucun souvenir de l'indication que j'avais pu lui donner, je me demandais s'il fallait l'interroger au risque de paraître fou, ou me laisser aller à cet enchantement de circonstances dont il était inévitable que la suite logique m'échappât ; mais peut-être devais-je m'assurer que cet enchaînement demeurât aux mains providentielles qui m'avaient sauvegardé jusqu'alors ? Telles étaient les confusions et mes incertitudes. Je ne craignais pas moins d'intervenir à mauvais escient que de me laisser guider trop aveuglément. Pour finir, je choisis, sans en être autrement satisfait, une voie mitoyenne. Ma propre voix me sembla peu familière, étrangement grave : « *Croyez-vous que nous arriverons avant la nuit ?* »

La réponse fut un éclat de rire, de cette sorte qui accompagne, de façon tonitruante et virile, une plaisanterie paillarde. « *Avant la nuit* ! me fut-il répondu, *avant la nuit, je vous rassure... Nous y serons avant deux ou trois heures, avant la nuit !* » Mais à mener plus avant cette conversation énigmatique, je compris peu à peu qu'Apollon continuait à être à mes côtés et que je me trouvais là dans un monde où nul ne s'étonnait que n'existât rien d'autre, sur terre, qu'un *crépuscule perpétuel.* L'expression « avant la nuit » n'avait ici, je le compris bientôt, qu'un sens facétieux, absurde, comparable à la semaine des quatre jeudis et des trois dimanches. Le monde avait changé durant mon sommeil. Ici, la nuit ne tombait jamais. L'aube, le jour, le crépuscule et la nuit ne se succédaient point en une temporalité cyclique, mais se répartissaient dans l'espace. De même qu'il y avait un Pays crépusculaire, à travers lequel nous roulions en ce moment, il y avait un Pays de l'Aube, un Pays du Grand Jour et un Pays de la Nuit. Des frontières farouches séparaient ces diverses contrées peuplées par des races, elles aussi différentes et hostiles. Les habitants de Pays du Crépuscule gardaient un souvenir horrifié de l'invasion des races du Pays de la Nuit qui eut lieu voici de nombreuses générations. Quant aux temps où la Nuit suivait inévitablement le Crépuscule, ils appartenaient à ces régions légendaires dont doutent les historiens sérieux.

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

Cependant, autant l'avouer, le terrible exil qu'impliquait cette situation m'effrayait moins que d'échouer dans ma recherche. Et que m'importait de devoir vivre dans une éternité vespérale si je pouvais ainsi répondre à l'appel et retrouver l'amante perdue près de la margelle ? Il me fallait aller de l'avant, servir l'ardeur et la ferveur, et « le jeune sang bondissant » comme l'eût dit Merwyn Peake, qui m'entraînait à travers ces mondes singuliers dont l'importance pour moi était strictement assujettie à l'espoir qu'ils me donnaient d'y retrouver celle que j'avais trahie, et d'elle me faire pardonner. Pour cela, oui, il est certain que j'eusse franchi toutes les limites, m'aventurant dans les marges extrêmes de l'improbable, et au-delà encore, jusqu'au Pays de l'éternelle nuit, là où la domination sans partage de la Reine au sceptre de plomb obscurcit jusqu'aux nostalgies de la clarté.

A présent le taxi roulait à découvert. De part et d'autre de la route s'étendaient des champs, fleurs jeunes et blé en herbe, ou encore terres nues, sombres, dévalant jusqu'à la ligne éclatante de l'horizon, ligne qui résumait tout, vibrante, soutenue, impitoyable comme la trace d'une flèche meurtrière. Mon impatience d'arriver enfin à destination faisait presque trembler mes mains. Mais que signifiaient ces mots « à destination » ? Cette expression était-elle aberrante ou judicieuse ? Arriverai-je là où le « destin » me devait conduire ? Le destin seul sans nulle intervention d'un quelconque « libre-arbitre » ? Etais-je guidé ?

Dans ce taxi qui roulait à tombeau ouvert sous la conduite d'un homme dont je ne discernais pas le visage, mais qui répondait docilement à mes questions par des propos ahurissants, le terme de « libre-arbitre » me semblait non seulement peu euphonique, mais encore d'un ridicule achevé; c'était là l'exemple même d'une notion inepte exprimée avec maladresse et sans rapport aucun avec le monde que je traversais en ce moment avec une impatience et une soif éperdue, et cette émotion violente, ce lourd sanglot au fond de la gorge que j'avais oublié depuis mes premiers chagrins d'enfant – ces chagrins qui sont plus grands que le monde, ces chagrins débordants qui ruissellent sur nos visages dans une ignorance éblouie.

Telles étaient mes pensées lorsque nous arrivâmes dans un village dont les maisons aux toitures d'ardoise étrangement pointues, les arbres encore dénudés, les avenues et les rues - qui paraissaient couvertes d'une fine couche de cendre – les cheveux et les yeux des femmes et des hommes, économes de leurs gestes et forts silencieux, étaient tous d'un même gris céleste, atténué, d'une inépuisable tristesse.

Je m'étonnais que mon chauffeur eût choisi pour prendre du repos et selon ses mots « une rapide collation » un lieu aussi peu attrayant. Je le suivis pourtant après qu'il eut garé son volumineux taxi près d'une écurie (j'entendais le bruit caractéristique des chevaux piaffant et renâclant), ma docilité pouvant s'expliquer tout autant par une fidélité à l'égard de cette passivité prophétique qui semblait être devenue ma seule ligne de conduite que par une réelle curiosité pour ce village qui, dans l'ignorance absolue des fastes chromatiques du crépuscule – ou encore en contraste voulu avec ces fastes – hésitait minutieusement entre le gris perle et l'anthracite. Mais je cultivais également une curiosité à l'égard du chauffeur dont je m'impatientais de connaître le visage qui, jusqu'alors m'avait été caché par le haut dossier du siège et l'angle du rétroviseur. Il faut croire que ce visage devait être de la plus grande insignifiance car je ne me souviens ni du visage ni de l'instant où je le découvris. Il est vrai que, par la suite, nombreux furent les événements extraordinaires à requérir mon attention, chacun d'eux s'imposant avec sa dramaturgie propre comme pour défendre au mieux son droit à demeurer en bonne place dans ma mémoire.

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

Après un dîner de pain noir et de bière qui nous fut servi dans une auberge dont nous étions, à l'exception de quatre personnages taciturnes, les seuls clients, j'eus la surprise de voir notre hôtesse claquer des mains puis sortir de l'imposante armoire qui nous faisait face deux violons, un alto et un violoncelle, beaux instruments, anciens, luisants, aux boiseries chaudes, presque ardentes, comme pour l'accomplissement clandestin d'un rituel d'exception d'une spiritualité vermeille, ensoleillée, au cœur de ce village sinistre et gris.

Aussitôt nos quatre voisins se levèrent, s'installèrent dans l'espace libre entre notre table et l'armoire où étaient rangés les instruments et commencèrent de jouer. Je ne tardais pas à reconnaître le douzième Quatuor à corde en mi-bémol majeur de Beethoven. Que l'on nous jouât ainsi de la musique, et la plus bouleversante des musiques, que cette musique fût, par surcroît, admirablement interprétée, je renonçais à m'en étonner pour n'y voir qu'un présage heureux, un signe de reconnaissance.

Soudain, à la fin du Scherzando vivace, le premier violon interrompit son jeu, en me faisant comprendre qu'il me revenait, à moi et à nul autre de jouer le final. Surmontant la confusion qui m'envahissait, je pris le violon, je fermais les yeux et je me perdis dans l'enchantement des notes que je suscitais avec une virtuosité enivrante. J'étais en accord. J'étais en droit en proclamer que non seulement le don suprême ne m'avait pas été refusé, mais qu'il m'avait été offert sans prières ni supplications aucunes de ma part, de façon impromptue, gracieuse, de telle sorte que je m'étais retrouvé dans cette auberge au cœur d'une secrète célébration du crépuscule, dans la crypte même du Temple aux couleurs détruites, abolies sur la terre tant elles régnaient despotiquement dans le ciel. Je sus de cette façon qu'une chance m'était donnée de retrouver ma Bien-Aimée et de changer avec elle l'ordre du monde.

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis que mon chauffeur, déjà sur le seuil, me faisait signe que le moment était venu de repartir. Et, de nouveau, nous roulions à vive allure dans le Pays du Crépuscule, cette fois sur une route droite au point d'en paraître abstraite, et même d'une assez vertigineuse abstraction, bordée d'érables dont le feuillage, or verdoyant, frémissait comme une lumière vivante et folle, comme une calme et lumineuse perdition.

La ligne mathématique de la route, qui pouvait à chaque instant déboucher sur le néant, le scintillement affolant, l'ai-je assez dit, des feuilles des érables qui se suivaient à un rythme qui devançait les battements de mon cœur, tout cela contribuait, avec les circonstances tragiques et merveilleuses de ma fuite en avant, à me faire passer à d'autres états de l'être que je soupçonnais sans les avoir expérimentés jusqu'alors.

Mais comment dire ces passages qui ressortissent à coup sûr davantage de l'ontologie que de la psychologie ? Cela commençait par un sentiment d'arrachement, lui-même précédé par une clameur assourdissante, comme peut l'être parfois un silence abyssal ; et soudain un regard s'ouvrait dans le regard et je me voyais assister à cette violente résurrection où ma conscience se voyait hors d'elle-même s'exhausser, à la fois meurtrie et sereine. Et l'arrachement devenait un ravissement pur; et ma pensée ailée consentait à l'envol, pensée d'une pensée, regard d'un regard devinait soudain les retrouvailles prodigieuses, à perte de vue, dans cette théorie d'érables scintillants, avec une évidence du bonheur qui ne connaît point de commencement ni de fin.

Tout à ces pensées exaltantes et périlleuses, je n'avais pas remarqué que la voiture avait quitté le route et s'engageait dans la cour de ce qui me parût tout d'abord être un somptueux hôtel particulier du dix-septième siècle. Le soleil du soir avivait la belle suite des hautes fenêtres du premier étage derrière lesquelles je croyais discerner des miroirs, une sorte de galerie des glaces, mais sans doute m'illusionnais-je. D'éblouissants feux orange et turquoise s'allumaient sur les vitres ébauchant un dialogue avec le ciel, les nuages embrasés et le gigantesque soleil rouge qui reposait à la cime des arbres.

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

Je ne tardais pas à comprendre que ce dialogue vespéral et cosmique me concernait directement. Soit qu'il comprît mes raisons, soit qu'il jugeât inutile de me brusquer, le chauffeur gardait un silence et une immobilité respectueux. J'eus ainsi le loisir de m'absorber une nouvelle fois dans l'interprétation de cette secrète prosodie qu'échangent pour notre édification Apollon Soleil et l'Ame du monde.

L'esprit apaisé par le voyage et le cœur réconforté par la musique, je parvins sans peine à transcrire le message qui m'était destiné non sans tomber, toutefois, sur une difficulté mineure, mais lancinante. Toujours *une lettre manquait,* qui certes se laissait aisément deviner mais n'en faisait pas moins défaut comme si l'alphabet dont usaient mes divins interlocuteurs eût été privé d'une lettre qui, de ce fait, revêtait une importance particulière, voire la signification d'une mise en-garde ou d'une mise en-demeure.

Pouvait-il en être autrement ? L'absence de cette lettre s'ouvrait comme un puits vertigineux dans mes pensées, et j'en conçus un sentiment d'imminence et de peur. Il me fallait agir, retrouver la margelle de ce puits, de cette lettre manquante, clef du mystère. Je descendis enfin de la voiture, je jetais un regard sur le chauffeur, mais derrière le pare-brise que heurtaient les ardeurs du crépuscule, son visage était comme noyé de lumière et je ne pouvais discerner s'il avait ou non les yeux ouverts, et je me dirigeais d'un pas aussi ferme que possible vers l'entrée principale quoiqu'il me parût évident que cet hôtel était inhabité et probablement défendu contre toute intrusion étrangère. Mais étais-je moi-même vraiment étranger à ces lieux ?

Plus j'avançais vers les lignes claires et classiques de l'harmonieuse demeure et mieux j'y reconnaissais un havre de paix, une beauté qui m'était familière, aussi juste et parfaite qu'une Idée platonicienne. Comment déchiffrer cette impression ? Ces lieux faisaient partie d'un ensemble; entre le ciel, la terre, les dieux et les hommes, cette demeure s'était édifiée. Je veux dire qu'elle s'était construite plus qu'elle n'avait été construite dans la considération subtile et déférente de toutes ces lois, célestes, telluriques, divines et humaines dont la légitimité supérieure réside sans nul doute dans l'exacte quadrature du cercle d'un recommencement, ici prohibé, en ces contrées immobilisées, mais dont la nostalgie, jusqu'à la démence, hantait le crépuscule éternel.

Qui d'entre nous ne fut un soir envahi par une impression de reconnaissance alors qu'il se trouvait en des lieux que sa raison et sa mémoire objectives lui désignaient pourtant comme parfaitement inconnus ? Cette paramnésie était l'accord de base du sentiment complexe qui, à mesure que je me rapprochais de l'hôtel, se construisait en moi, pierre après pierre, si bien qu'à l'instant même où j'allais toucher le heurtoir la certitude fulgurante me traversa que jamais je n'avais quitté cet hôtel !

C'était cela même : je vivais ici depuis toujours, la voiture qui m'attendait dans la cour n'était pas un taxi, mais l'une de mes propriétés au même titre que la maison, la cour et sans doute une partie du paysage environnant. Tout le reste n'était qu'un songe qui avait pris possession de mon esprit à la faveur d'un affaiblissement de ma mémoire. J'étais ici chez moi et la promenade dans la cour de mon hôtel devait être l'une des premières d'une longue convalescence. Cette légèreté que je sentais en moi, qui battait des ailes dans ma pensée, n'était-ce point la merveilleuse légèreté de la convalescence ? Ah ! Combien j'eusse aimé en être certain ! Combien j'eusse aimé à ne plus avoir à me perdre dans cet enchevêtrement d'hypothèses ! Sans doute en étais-je là en expiation d'une faute ancienne, mais de cette faute il ne restait que la honte.

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

Il est notoire que la honte par une influence à la fois instinctive et symbolique, nous fait baisser la tête et sans doute est-ce de cette façon que mon attention fut retenue par une ligne tracée à la craie sur le perron. Cette ligne se prolongeait, formant des carrés de couleurs différentes qui s'élevaient les uns sur les autres jusqu'à une voûte où, d'une écriture enfantine, était inscrit le mot CIEL.

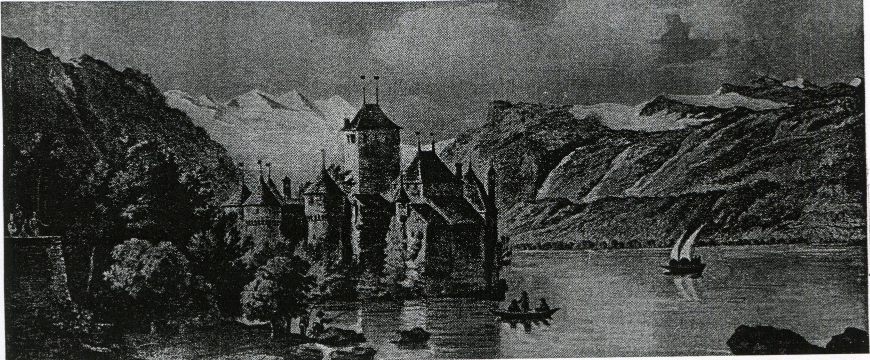
Quels enfants jouaient ici à la Marelle ? Le tracé de ces lignes était clair, nullement estompé, comme si la Marelle avait été dessinée dans l'heure. Une inexplicable émotion m'étreignait à contempler cette Marelle coloriée avec ses carrés bleus, rouges, verts, blancs et jaunes. Jamais l'impression d'être sur le seuil ne fut aussi impérieuse. Je touchais là une limite. Or si cette limite n'était point le but de mes pérégrinations, elle en était à coup sûr, une étape capitale. Avec cette Marelle, une existence s'achevait et commençait une vie nouvelle. Qui donc peut juger de l'importance d'un dessin à la craie sur le perron d'un hôtel du dix-septième siècle ? Ne passons-nous point notre temps à méjuger, à sous-estimer les signes, les visages, les couleurs et les promesses ? Et que dire du Sens et de la beauté de tant de moments gracieux et fragiles que nous sacrifions à de prétendues nécessités ou de dérisoires ambitions ? L'essentiel presque toujours est dans l'inaperçu. Cette sagesse là, sans doute, ne m'était pas étrangère alors que la Marelle grandissait dans mon âme et retrouvait ses originelles prérogatives religieuses.

Cette Marelle était une cathédrale et cette cathédrale, un univers.

Toutes les questions concernant mon identité que je posais avec un empressement humiliant m'étaient devenues indifférentes. Certes, je venais de plus loin que ma mémoire profane et sans doute allais-je plus loin – mais n'était-ce point là le sort de chaque homme ? Que les frontières de ma mémoire incertaine s'étendissent moins que celle de mes contemporains, cela valait-il que je m'affligeasse, alors même qu'en échange de cette ignorance une connaissance prophétique m'était donnée ? N'eusse-je point démontré un caractère d'une fatale ingratitude à m'inquiéter de quelques souvenirs particuliers alors même que mon âme s'embrasait en son aventure visionnaire d'une réverbération de la mémoire sacrée du monde ?

Dès lors on comprendra sans peine qu'il m'eût été impossible de ne pas entrer dans la Marelle – et lorsque mes pieds franchirent la trace bleue, tout, autour de moi, se brisa comme si la réalité s'était étoilée, puis anéantie à partir du point de l'espace dont j'avais pris possession. Les Apparences, un peu à la ressemblance d'un miroir brisé, s'effondraient les unes dans les autres et j'en étais comme illuminé d'une joie inconnue. Non seulement la cour, l'hôtel, mais les arbres, les nuages, le soleil qui reposait en sa rouge torpeur à la cime des arbres, tout cela se détachait et tombait, laissant apparaître un paysage marin.

Il n'y avait plus rien autour de moi que la plage et la mer ; rien, sinon le sable blanc et l'eau bleue – et cette blancheur et cet azur étaient aussi ingénus que les énigmatiques mains enfantines qui avaient tenu les craies de couleur.



Le Château de Chillon.

Emilie Lapaque

Serenade pour Maani

La douce rosée du matin est, sur ma peau carnée
Comme une vanité oubliée après autant d'années
Que de fleurs maussades, chantres de la luxure
Me murmurant quelques songes ou vaines déchirures.
Ma nudité est un orgueil aux fraîches orties
Meurtrissant mon corps méprisant d'apathie
Consolé des flèches solaires si bellement rougeoyantes
Qui jouent avec mon âme si arrogante.
Mes cheveux aurifères et d'une lumière angélique
Brusquent mes appas et la candeur magique
De cette fine aubade que les oiseaux donnent
A la lune paresseuse à laquelle je m'adonne.

La poussière céleste à la manière d'une pluie d'été
Scintille comme un feu de la Saint Jean
Mais s'enfuient déjà l'amour et la gaieté
Vient la mélancolie se sublimant
Dans la nuit…

Quel est donc cet anathème des étoiles
Désirant l'exclusive compagnie de la Majesté
Exquise comme une mariée sans voile
Et douce amère comme les caresses sont volupté.
Ses blandices sont offertes aux nocturnes
Mais ses humeurs badines laissent taciturne.
Le soir est si beau et sucré d'un plaisir
Au goût acide qui jouit de désir.
Une autre sérénade pleure la nuit
Et son astre royal qui bellement luit.
On croirait voir apparaître des anges
A travers les feuillages et leurs ombres étranges.

Des tableaux couleur Renaissance
Emplissent mes yeux avides de sens.
Et toujours, protectrice comme une mère
La lune envoûte par sa triste lumière.
Sa solitude est si singulière
Qu'elle est une foule particulière
Aux allures mesquines, à la douceur coquine
Aux dévorantes collines, aux folies câlines.
Sa beauté est une richesse à la brune
Quand elle déploie son manteau prune
Brûlant les cœurs glacés
Givrant les cœurs brûlés.



Emilie Lapaque

Pleure, pleure, ton sort n'est chagrin
Qu'à la lueur mâtine et ton sein
Console tant d'amours perdus et oubliés
Lune, endors les amants par ta musique lactée…

Le *Prix des jeunes poètes de demain* fut décerné pour ce texte à Emilie Lapaque, âgée seulement de dix-sept ans, en 1999.



Couple d'amoureux, huile sur bois, vers 1480

ALEISTER CROWLEY

I SWEAR

Je jure sur toutes les étoiles qui ruissellent
A travers toutes les sublimes feuilles de la nuit !
Je jure sur les énormes tours
Qui traversent la vallée des fleurs de Grenade !
Je jure sur leur imminente lueur,
Les épées de neige et de lumière de la Sierra.

Sur tout le cruel et froid désespoir
Que le Christ a apporté sur la Terre
Sur Marie et les mensonges, faux,
Aveugles, infects, de la prude et du prêtre !
Sur Dieu et la mort et la haine, je jure
Que l'homme s'élèvera, comprendra.

Je jure par ceci mon œil lucide,
Sur toute la liberté que j'ai gagnée,
Que les hommes apprendront à aimer à douter
A mettre en déroute l'esclavage et la foi
Et qu'avec les ailes de l'aigle tout comme moi
Ils fileront tout droit vers la splendeur du soleil.

Traduction de Ghislaine Macret



Céline Guillaume

Les flammes de l'au-delà

Dans les premières années du règne de Louis XV , je vivais à Dijon et possédais, dans une des ruelles tortueuses qui ceinturaient la cathédrale, une auberge prospère : « La Toison d'Or ». Les fléaux de l'époque, épidémies, guerres, misères, disettes, me laissaient presque indifférent. Je devais avouer que j'étais trop occupé à pleurer ma propre infortune. Autrefois, tout me destinait à mener une existence sans histoires. J'avais épousé à vingt ans une jeune fille charmante et ravissante, un peu trop autoritaire à mon gré, peut-être, mais travailleuse. Au début de notre union, elle s'occupait à merveille de mon établissement. Les anges souriants de la cathédrale semblaient veiller sur notre jeune couple.

Dijon était un carrefour commercial assez important. On y venait de la France entière acheter les célèbres cuvées bourguignonnes dont les saveurs rendaient heureux, les nonnettes à la marmelade d'orange et autres pains d'épices que les passants dégustaient sur la grande place, au milieu des échoppes. Les marchands se mêlaient aux étudiants de L'Ecole de Médecine, aux notables, aux mendiants, aux détrousseurs de bourses. Toute cette animation arrangeait mes affaires et ces gens de passage devaient se loger. Mon auberge ne désemplissait pas. J'aurais donc dû être un homme comblé. Hélas, au bout de quelques années, le caractère de ma femme s'aigrit au point de devenir exécrable. Léonie s'alourdit, s'épaissit, vieillit prématurément. Elle se mit à boire, jusqu'à l'ivresse la plus totale. Bientôt nul ne reconnut plus en cette poissarde avinée, vulgaire et graveleuse, la jeune fille que j'avais tant aimé jadis.

Elle me poursuivait de sa haine, de ses sarcasmes, m'insultait devant les clients. Elle s'enivrait dès le matin, titubait dans l'immense salle qui tenait lieu de cuisine et de salon. Sa bouteille d'eau-de-vie à la main, elle finissait par s'affaler dans son fauteuil, près de la grande cheminée en pierre, continuant, entre deux gorgées, à proférer injures et malédictions.

Elle ne s'occupait plus de rien . Accablé, je me tuais à la tâche. Pour être épaulé, tandis que ma femme ronflait à quelques pas de l'âtre, j'embauchai une jeune servante qui, dévouée au-delà du raisonnable, prit peu à peu la place de maîtresse de maison.

La présence de cette bien jeune et jolie rivale accentua la hargne de Léonie. Elle se mit à boire de plus en plus jusqu'à se priver d'aliments : l'alcool lui tenait lieu de nourriture. Bouffie, malodorante, malpropre, elle errait d'une pièce à une autre, me traquant et surtout la servante, dont j'étais tombé amoureux.

L'alcool, même englouti à fortes doses, ne tuait pas vite. La marâtre était robuste. J'avais beau songer à une nouvelle vie, m'imaginer veuf puis, jeune marié, Léonie ne mourrait pas. Et je m'en désolais. A Dijon, tout le monde me plaignait et mon cas était devenu comme exemplaire. Les Dijonnais étaient tous au courant des mauvais traitements que je subissais, de la cruauté de Léonie, que je m'efforçais de supporter sans broncher. Ils connaissaient aussi le grand rêve qui me tenaillait : en finir une bonne fois pour toute avec mon horrible compagne, filer enfin le parfait amour avec Emeline, ma radieuse servante. Traumatisé par la rage de la soiffarde, par ses hurlements, ses crises d'hystéries, je me lamentais auprès de mes clients. Je me confiais notamment à un étudiant en chirurgie de vingt-cinq ans, Jean-Baptiste Sollin, originaire d'Orléans. Jean-Baptiste devint plus tard un chirurgien de renom, couvert d'éloges et respecté par l'ensemble de sa profession. Pour l'heure, il débutait ses études à l'Ecole de Médecine de Dijon et occupait en permanence une chambre au premier étage de « la toison d'or ». Je l'avais pris en sympathie. Le jeune médecin me ménageait par ses efforts pour tenter de me consoler.

CÉLINE GUILLAUME

Mais comment rasséréner un homme frappé par le destin ? D'autant que ce destin semblait irréversible. Désespéré , j'en arrivai à souhaiter le pire. Observant Léonie qui dormait dans son fauteuil, devant le feu, je murmurai : « Ah , si elle pouvait griller dans les flammes de l'Enfer ! » Le diable n'allait pas tarder à l'exaucer...

Le 4 Avril 1720, Dijon était en ébullition. Demain s'ouvrait la grande foire de Printemps. Des étrangers venus de tout le pays avaient envahi la cité des Ducs. Des nobles à la perruque poudrée, les mollets pris dans des bas d'un blanc immaculé, toisaient avec mépris les vêtements noirs des tristes bourgeois qui donnaient le bras à leur épouse. Le peuple, lui, se riait de ces distinctions humaines. La foire, c'était la fête.

Le printemps, cette année-là, était en avance. Les vitraux de la cathédrale luisaient au soleil comme brillaient sur le parvis les flammes des cracheurs de feu. Les filles de joie hélaient les badauds, lorgnant les chausses rembourrées de ceux qui avaient de la monnaie. Les notables reniflaient l'odeur de la canaille, guettaient les chevaux que les maquignons tiraient à côté des bœufs charolais, qui s'ennuyaient sans savoir qu'ils allaient bientôt mourir. La foule se pressait dans les ruelles aux maisons à pan de bois, proies de tous les incendies possibles.

A mesure que la nuit tombait, le débit de boissons s'accentuait mêlé aux chansons enfiévrées. Les étrangers cherchaient un endroit où dormir. Bien entendu, la porte de mon auberge était ouverte. Les clients se bousculaient en réclamant du bon vin de la treille faisant tinter les écus sur les tables crasseuses de la grande salle.

Au premier coup d'œil, Léonie repérait les ivrognes. Ces compagnons d'un soir partageraient avec elle la goutte qu'elle leur vendrait. Il n'y avait pas de petits profits : elle buvait, mais elle se faisait payer. Elle riait, montrait ses dents, son visage aux joues écarlates, ses yeux plissés, ses paupières rougies. Eux s'esclaffaient, la caressaient au passage. Elle était enfin dans son élément, parmi les siens, imbibée par l'alcool, qui coulait sur son menton, sur sa peau et surtout sur sa graisse qui, à la moindre étincelle, brûlerait si aisément.

De temps à autre, comme à l'accoutumée, elle m'insultait. Mais je feignais de ne rien entendre. La douce Emeline s'affairait sans mot dire, préparant les chambres, courant de l'étage à la cuisine, s'essuyant le front. Au gré des allées et venues, ses petites mains frôlaient les miennes, comme pour susurrer à mon oreille : « Dormirons-nous ensemble, ce soir? » Je secouais la tête en guise de refus. J'observais Léonie vautrée sur les genoux des valets, sous l'œil des clients, qui, comme Jean-Baptiste se tenaient en retrait de la mascarade. Les bûches qui flambaient dans la cheminée les faisaient suer. Ils s'essuyaient le visage eux-aussi et se taisaient.

Le temps s'écoulait et Léonie vacillait. Les genoux des hommes ne la calaient même plus. Dépoitraillée, montrant à tous ses seins plantureux aux veines bleutées, elle bavait. Ses yeux se fermaient. Non qu'elle ait sommeil ; mais l'âtre l'éblouissait. Ces braises rougeoyantes devaient lui être insupportables. Elle ne distinguait, certainement, sur son corps, plus l'alcool de la sueur. Mais elle résistait encore...

La fête continua jusque tard dans la nuit. Pourtant, petit à petit, l'auberge se vidait . Des clients montaient se coucher et ceux qui n'étaient là que pour boire partaient se saouler ailleurs. L'obscurité, dès lors, s'installa pour de bon, profonde, silencieuse. Dans les rues, il n'y avait plus que les hommes du guet qui faisait leur ronde en criant à la cantonade : « Dormez , bonnes gens, dormez ! » Avec des gestes, je débarrassais les tables avec Emeline. Léonie, elle, ricanait, chantonnait en esquissant des pas de danse que son obésité rendaient pitoyables. Après un dernier juron, elle s'en alla à son tour, me bafouillant : « *Je t'attends !* » Sans même lever les yeux, je répondais : « *J'arrive.* »

Céline Guillaume

Je soufflais les bougies, aérais un instant la pièce. J'embrassais furtivement ma servante. Ensuite, d'un pas lourd, je fis craquer l'escalier puis les lattes du couloir jusqu'à la chambre de Léonie. Je me déshabillais, me couchais auprès du monstre au corps difforme. Je n'avais plus qu'à dormir, oublier... Léonie respirait avec bruit, hoquetait de temps à autre. Je m'assoupissais, puis sursautais. Elle venait de me toucher le coude.

- « *J'ai soif*, dit-elle.
- *Bien sûr, ma mie...* »

Elle se leva, pieds nus, en chemise. Je savais très bien ce qu'elle allait faire : prendre une bouteille poussiéreuse dans le cellier, s'asseoir dans son fauteuil, devant la cheminée où les dernières braises finissaient de se consumer, déboucher le précieux nectar, le porter à ses lèvres et boire, boire jusqu'à l'inconscience.

- « *Qu'elle continue, pensai-je. Son maudit breuvage finira bien par avoir raison de sa vie.* »

Et je me rendormais songeant à Emeline, seule sur sa paillasse, mais que je n'osais rejoindre, terrifié à l'idée que mon épouse légitime pourrait nous surprendre, rêvant tout de même à elle, à sa pureté, à sa peau d'opaline, son sourire angélique, sa chaleur... Sa chaleur ...

Il était quatre heures du matin lorsque je me réveillais en sursaut.

Rêvais-je d'amour fou, de feu, de brasier, de baisers brûlants ? Rêvais-je de mon auberge en flammes, symbole de mon malheur et dont les poutres s'effondreraient tout d'un coup, écrasant l'horrible Léonie ?

Je me dressai sur mon lit, respirant avec peine. Venue d'en bas, de la grande salle, une odeur d'incendie rampait jusqu'à moi. Il n'y avait pas de fumée, mais la puanteur était là, âcre, étouffante. Elle me ramena à la réalité.

Le feu, c'était l'horreur et la ruine. Si mon auberge brûlait, que deviendrait-il de moi ? D'autant que tout était en bois. Je me levai d'un bond, quittai ma chambre, traversai le couloir en courant et frappai à toutes les portes.

« *Le feu ! Le feu !* »

Les clients apeurés se précipitaient à leur tour au rez-de-chaussée, en chemise, le bonnet sur la tête. Tout allait fondre, s'écrouler. Jean-Baptiste Sollin suivit le mouvement. Lui aussi courait vers le salon et la cheminée qui, à n'en pas douter, allait embraser le gîte tout entier.

Emeline était là, les yeux gonflés, ses cheveux blonds défaits. Tous déboulaient vers la cuisine-salle à manger.

Ils butaient contre les tables, renversaient les chaises. Puis, moi le premier, nous nous figeâmes. Il n'y avait rien. Pas de flammes, pas d'incendies, pas de poutres calcinées. Juste un gros tas de cendres devant la cheminée. Un tas de cendres au milieu de ce qu'il restait d'un corps : un morceau de crâne, deux jambes écartées intactes, avec leurs grosses cuisses bien reconnaissables et quelques vertèbres, des os noircis, éparpillés.

Voilà tout ce qui restait de Léonie l'ivrogne. Je claquai des dents, tremblai de tous mes membres .

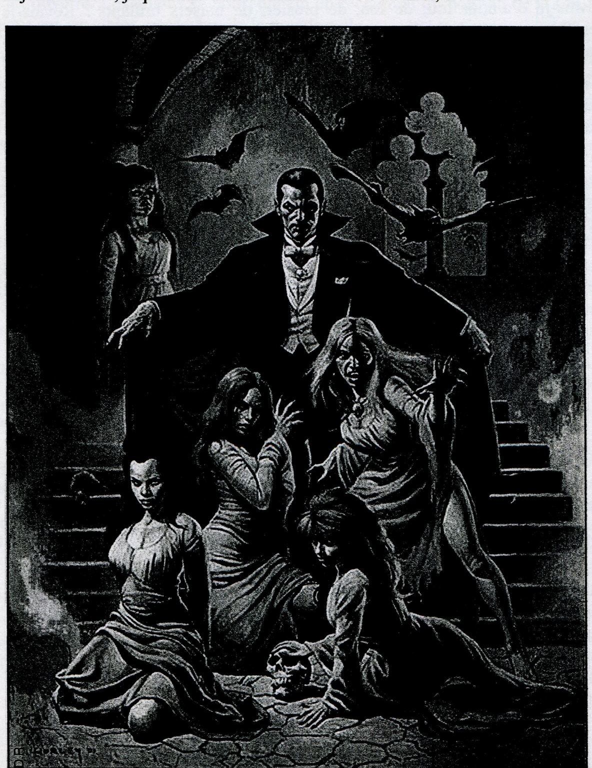
Jean-Baptiste était pétrifié par le spectacle. Il me confia que son oeil de médecin avait évalué de suite la situation. Rien, il en était certain, n'avait pu incinérer à ce point le torse et la tête de la marâtre. Rien, si ce n'était une température apocalyptique, un souffle infernal qui aurait , normalement, tout anéanti aux alentours. Or, les jambes de Léonie étaient épargnées alors qu'elles auraient dû elles aussi se consumer.

CÉLINE GUILLAUME

Plus étrange encore : si la partie du plancher où était allongé le corps avait entièrement brûlé, le fauteuil où ma femme s'enivrait depuis tant d'années était à peine roussi. Quant au mobilier, il n'avait pas souffert. Pas la moindre trace de chaleur n'était représentée sur le bois. Sollin n'était plus un novice. Rien de ce qu'il y avait de plus écœurant dans la médecine ne lui avait été épargné. Il avait disséqué des pendus, des décapités, des roués, des brûlés. Le mouchoir sur la bouche, il avait taillé dans les chairs en putréfaction. Il avait exhumé des cadavres aux orbites vides grouillantes de vers, observé les traits méconnaissables des noyés. Mais jamais il n'avait contemplé ce qu'il regardait, fasciné, tandis que les autres clients hurlaient et, que moi, hébété, les lèvres tremblantes, je tombai à genoux, terrorisé.

Jamais je n'avais vu, au-dessus de jambes parfaitement conservées, une crémation aussi définitive. Je me demandais comment un corps pouvait brûler ainsi. Aucune flamme, aucun brasier ne détruisait un être de cette façon. Comme si le feu était venu, non de l'extérieur, mais de l'intérieur du corps, consumant le torse et la tête, jusqu'à leur fin. Comme si l'eau-de-vie qui boursouflait les chairs de l'horrible Léonie avait flambé d'un coup, à des températures inimaginables, la détruisant en quelques secondes, sans que le feu se soit répandu au-delà du buste, de cette poitrine monstrueuse dont il ne restait rien. Comme si ce feu venait d'un autre monde ou de l'âme même de la victime, cette âme noire condamnée par Dieu lui-même à l'autodestruction.

Toujours à terre, je pleurais en me disant : « *Dieu du Ciel, Dieu du Ciel...* »



Fabienne Leloup

Code barres

Pour la fête des mères, j'ai toujours droit à un dessin. Cette année-là, ma fille me dit :

- « *Maman, la maîtresse a gardé mon dessin. Elle veut te parler.* »

Ma fille est une bonne élève. Elle n'est pas non plus agitée. J'ai pris rendez-vous avec la maîtresse. Quelques jours après, j'étais dans sa classe. Je me revois en train de chercher le dessin de ma fille. Partout des portraits de gamines blondes et un seul d'enfant noir.

Je me suis arrêtée devant celui-ci.

J'ai lu tout en bas le prénom de mon bout de chou.

- « *Ici toutes les petites Africaines se dessinent en blondes, sauf votre fille.*
- *Pourquoi ?*
- *Elles ne supportent pas l'image qu'on leur renvoie.* »

Quand j'ai interrogé ma fille, elle m'a répondu :

- « *Je les trouve tellement belles, les noires...* »

Pourtant les enfants blonds sont davantage recherchés dans la pub et sur le net, n'est-ce pas ?

❦

Dès qu'il est entré, j'ai senti que ce type n'était pas clair. Il avait vu notre site Hébé sur le web et pris la peine de se déplacer. Notre chef de projet est un adepte du bioart et s'amuse à multiplier les icônes d'animaux transgéniques. Mais lui, il cherchait autre chose, d'autres sensations, déjà blasé par le cybersexe.

- « *Avez-vous une carte de parrainage ?*
- *Oui, bien sûr.* »

Il l'a sortie d'un portefeuille banal, en cuir marron, un peu sale.

- « *Connaissez-vous nos produits ?*
- *Oui, par le bouche à oreille...*
- *Par écran interposé, vous voulez dire ?*
- *Ouais, c'est ça.* » dit-il, avec un petit rire nerveux.

Ces gars-là, j'en fais mon affaire. Avec le temps, je ne commets plus d'erreur de casting, et puis, c'est plus drôle que d'être réceptionniste ou derrière un guichet à rendre la monnaie ou à vérifier des colis.

Je ne lui fais pas visiter nos ateliers ; me contente de lui montrer quelques spécimens d'androïdes, des fins de série ou des modèles présentant quelques défauts. Il paraît ému. J'espère qu'il ne va pas faire de malaise. Heureusement, il se reprend, me dit sur le ton de la confidence :

- « *Votre site a sauvé plusieurs amis de la déprime.* »

Je ne saisis pas l'allusion. Je pense : « pauvre type ». Je me retiens. En principe, le client est roi, ici, plus qu »ailleurs. Tu me demandes le catalogue. Je vais te le chercher. Tu peux choisir ce que tu veux parmi plus d »une centaine de modèles et même modifier la couleur de la peau, des cheveux et des yeux à ta guise. Tu secoues la tête.

Fabienne Leloup

C'est évident. Les cheveux blonds et les yeux bleus. Le nez ? Pas en trompette. Tout ce que tu n'es pas.

- « *Vous savez que le modelage se fait d'après photo retouchée, d'après personnes vivantes, mortes ou fictives ?*
- *Ouais, je suis au courant.*
- *Les droits des images, le risque de procès étant élevés... Les différents intermédiaires nous obligent à pratiquer des prix élevés.* »

Je le baratine en prenant un air très pro ; il ne se décourage pas. Je dirais qu'il reprend du poil de la bête.

- « *J'ai de quoi payer.*
- *Très bien. Finissons-en. Voici les papiers. Signez en bas. Quelque chose à ajouter ?*
- *J'ai apporté une photo numérique.* »

Le salaud ! Le cadrage est parfait. Le modèle est ravissant. Moi, je songe à la mère... Sa fille de cinq ans en maillot de bain bleu marine avec un paréo semble sortie d'un livre de contes. Il me donne vraiment envie de gerber. Je prends la photo. J'encaisse. Il paie en liquide.

- « *Quand est-ce que ce sera prêt ?*
- *Dans dix jours environ.* »

Je laisse toujours un jour de battement à nos plasticiens, afin d'exercer mon droit de regard sur la marchandise. Je jette juste un coup d'œil quand il s'agit d'un androïde de consolation pour les veufs ou les veuves éplorées. De même, je n'en veux pas aux disgraciés de la nature de vouloir se consoler avec nos mannequins de simili amour.

Quand nous avons créé Hébé, mes associés et moi, nous pensions aux handicapés, aux malades, à tous ceux qui recherchent un peu d'affection, et pas seulement du sexe. C'est mon côté soixante-huitard, encore idéaliste... Je pense aux week-ends et aux vacances, à tous les dimanches longs à passer dans la solitude, la frustration, surtout en province, quand les magasins sont fermés et que le cinéma affiche le même film ringard depuis des semaines.

Avec deux copains, on croyait jouer aux mousquetaires, sauf que les cardinaux se sont multipliés et que j'ai rencontré ma lady sur le tard... Je ne suis pas un canon, mais encore pas mal pour mon âge. Qu'on ne me dise pas que je suis bien conservée, sinon je me mets en colère. Cette expression est si misogyne qu'elle a le don de m'énerver. Restaurer les apparences, je fais ça toute la journée. Alors je joue les éminences chocolat et finalement c'est beaucoup plus grisant, d'agir dans la tiédeur de mes cuisines. Je laisse mes petits copains se prendre des coups tandis que je savoure la revanche de l'esprit sur le corps.

En cela, je ne diffère pas des autres femmes. J'ai accepté les responsabilités en méprisant le pouvoir, du moins une certaine idée que je me faisais du pouvoir.

Les clients rappellent vite. Et les androïdes partent comme des petits pains, des gourmandises à déguster, pour réchauffer un hiver qui s'éternise. La recette est toujours la même : du choix et de l'exotisme.

Ce type n'a pas failli à la règle. Il a même appelé pour savoir quand il pourrait passer pour chercher au plus vite sa commande. Bien sûr, il ne savait pas que c'était dans mon intérêt que les plasticiens aient été vite en besogne...

En attendant, j'ai consulté sa fiche. Il a dû me donner un nom bidon, en tout cas bien franchouillard, un nom de fromage qui pue, de moisissure des cavernes.

Pour l'occasion, les ateliers se sont surpassés. La ressemblance est si parfaite avec la photo que le blaireau en a été saisi. Il a effleuré la joue du modèle, duveteuse comme une pêche de Provence. Le rendu de la peau humaine est si extraordinaire qu'un expert peut s'y méprendre.

Fabienne Leloup

Dès qu'il est parti, je savoure la suite. Il ne sait pas ce qui l'attend. Dès qu'il étreindra sa baigneuse, les jolis ongles de l'androïde grifferont son cou de façon à lui ficher un micro-implant dans la nuque. Ainsi je pourrai assister au bon déroulement des opérations et éviter toute erreur technique. Le progrès, on y croit, quand on utilise les nouveaux moyens de la technologie pour y voir plus clair, en eaux troubles. *

Il ne sait pas. Dès qu'il s'est assis sur son canapé, dès qu'il a installé sa poupée à côté de lui, j'étais là aussi. J'étais curieuse de vérifier mon intuition et d'assister aux glissements prévus par mes hémisphères cérébraux, de mieux en mieux huilés, avec l'expérience. Le blaireau a les yeux fixés sur sa Dulcinée. Il a allumé la télé et elle semble regarder les actualités. Il lui a acheté des vêtements et elle porte un cache-cœur, un mini-kilt et des bottes blanches. Il va dans la cuisine, en rapporte un plateau avec du pain de mie, du jambon cru, du beurre, des chips de maïs, de la sauce au piment et se fait des toasts. Il y retourne pour voir s'il lui reste du vin. Il mange comme s'il avait oublié de manger la veille.

Tout en mastiquant, il ne cesse de la fixer comme s'il n'en croyait pas ses yeux. A 20 h 45, après les actualités, la météo et les pages de publicité, sa starlette se détourne de l'écran, plante ses grands yeux clairs dans ceux du blaireau et fait la moue. Aussitôt il débarrasse le plateau, fonce se laver les dents pour ne pas empester, oubliant la nature même de sa fausse conquête.

Quand il retourne près d'elle, elle est en train de peindre ses ongles en bleu nuit.

- « *Chéri, as-tu un séchoir ?* »

L'intonation est si réelle qu'il en frémit. Il l'embrasse très fort et l'entraîne dans sa chambre.

Tous les soirs, la scène se répète. Le blaireau commence à se lasser. Le vocabulaire de l'androïde est limité. Il n'y a jamais d'effet de surprise, du moins c'est ce qu'il croit.

J'attends qu'il n'en puisse plus, écœuré de sa chair, de ses mimiques pour activer le programme « Eve future ».

Ce soir, elle peindra ses ongles en bleu lagon. Il sera déjà allé lui chercher son séchoir. Il aura vérifié le programme télé : rien de spécial.

Par conséquent, il aura enregistré une émission sur les dauphins et les requins afin de créer l'ambiance des abysses, dans la tonalité « Grand bleu ».

Quand l'émission commencera, il lui tendra son séchoir et en profitera pour mettre fin à la connexion. Mais elle ne lui en laissera pas le temps. C'est la tête d'un homme qui roulera sur le dallage, pas celle finement modelée de Delphine.

Contrairement aux apparences, les dauphins ne sont pas gentils, même si ce sont de beaux mammifères.



Ce matin, j'ai allumé ma radio pour écouter les infos. Une petite fille blonde a été retrouvée errante dans les rues d'une cité dont j'ai oublié le nom. J'ai retenu son prénom. Elle s'appelle Delphine, comme l'enfant que ma compagne a perdu dans un accident, un jeu de cour de récréation qui a mal tourné, faute d'adultes. Sur France Infos, le journaliste a ajouté qu'elle aurait été violée par un homme sans signe distinctif. J'espère qu'il se prendra bientôt dans la toile de notre site Hébémania.

Si Dieu était une femme noire, ce serait moi.

SARA BOURRE

Un jour

Un jour t'iras marcher
Dans ce couloir obscur
T'auras plus qu'à compter
Les étoiles sur les murs

Le souffle carnivore
De leurs incantations
Peut-être moi j'ai eu tort
D'avoir tant eu raison

Des ombres qui s'élargissent
A tes pieds de poussières
Aux aurores prétentieuses
Qui nous envoient sous terre

Je te crache la fumée
Pour que tu lèves les yeux
Au-dessus des palais
De l'argent malheureux

Regarde comme il fait noir
Dans nos âmes à l'étroit
Que pourrissent les cafards
Installés ici-bas

Un jour t'iras cogner
Ta tête à l'irréel
Tu verras le danger
Te prendre sous son aile

Ça fait battre le cœur
Ça fait grincer les dents
Peut-être auras-tu peur
De te sentir vivant

Ici la mort est déjà vieille
Exténuée de se battre
Contre nos courses vers le soleil
Nos folies immédiates

Un jour t'iras te perdre
Dans des soirées obscures
La saleté des poèmes
T'inventera des blessures



Hécate,
statue romaine.

SARA BOURRE

Viens voir le sang traîner
Sur des livres jaunis
Entendre la mort chanter
Tous nos hymnes à la vie

Je te donne un pinceau
Que tu puisses à ton tour
Peindre tes idéaux
Sur la fissure du jour

Je te donne une poussière
De nos mélancolies
La lune et puis la mer
Nos sombres paradis

Viens incruster le mal
A ta chair lumineuse
Rendre ton visage pâle
Et tes nuits audacieuses

Approche, c'est pas bien loin
Le vertige est immense
La chute n'a pas de fin
On s'y jette en silence.



GERALDINE MINIER

AUX PORTES DE L'ENFER

Monte à bord de ce vaisseau infernal !
Allez, monte et ne te retourne pas,
Laisse-toi guider par les flammes
De cet amour qui coupe la voix.
Regarde au-delà de l'horizon feutré,
Regarde vers là où je voudrais t'emmener.

Quand tes yeux se posent sur moi,
C'est un peu comme si je portais cette croix :
Ton nez, tes yeux, ce visage que j'aimais,
Tout chez toi m'a fait trembler,
Tout chez toi m'a fait pleurer, mais
Je n'arrive pas à t'oublier.

Ouvre cette porte que tu vois là-bas !
Et disparais à tout jamais.
Là où tu iras, promis, je ne te suivrais pas :
Puisque tu ne veux plus de moi, suicide-toi,
Ou c'est moi qui viendrais te tuer.

Monte à bord de ce vaisseau du Diable !
Allez, monte et ne te retourne pas,
Je ne veux pas que tu me voies pleurer.
Je ne veux plus jamais t'aimer :
Je voudrais juste pouvoir effacer

La brûlure de ton regard sur moi,
Ces promesses qui résonnent,
La chaleur éphémère de tes doigts,
Ces souvenirs qui m'assomment.

Monte, s'il te plait, dans ce vaisseau céleste !
Pour que le Diable te donne l'éternité, et
Que chaque nuit que Dieu fait, reste
Pour nous le seul rendez-vous accepté,
Entre mon âme hantée et,
La tienne errante à tout jamais.



LA MORT EN FACE

Aurélie travaillait depuis trois mois dans cette boîte de nuit, déjà une certaine lassitude s'était emparée de son âme. La piste se divisait en trois parties séparées par des colonnes aux dessins fantastiques à tendance morbide. Des poufs et des banquettes bordeaux se répartissaient différemment, selon la place et le nombre de participants. La boîte, toujours bondée, enfumée, était un commerce qui marchait bien. Ce soir, samedi trente et un octobre, il y avait l'habituelle fête d'Halloween, particulièrement animée cette année. Les costumes rivalisaient d'imagination, si bien que l'on se serait cru sur le tournage d'un film d'horreur. Toutes les filles gothiques étaient amoureuses du disque jockey, sauf elle. Il fallait dire que D.J. Asmorod savait mettre l'ambiance, distillant les meilleurs mixages de la scène électro-dark européenne. Grand, maigre avec un mausolée tatoué sur la poitrine et le ventre, visibles au travers de son tee-shirt en résille noire. Des serpents finissant sur une tête de mort se déroulaient le long de son bras jusqu'à ses poignets, un grand artiste, ce tatoueur qui lui avait fait ce travail.

Les souvenirs affluaient à la surface de la conscience d' Asmorod sur cet homme étrange se faisant appeler Moloch. Ses bras, le haut de son torse étaient remplis de crânes humains et de goules grimaçantes dépassant de son Marcel noir. C'était une gothique un peu particulière qui l'avait envoyé chez lui, une certaine Erzebeth, grande, cheveux noirs et courts, forte poitrine moulée dans des robes du moyen-âge, ou alors dans des combinaisons en vinyle remplie de signes diaboliques rouges. Son visage livide contrastant avec la noirceur de ses yeux, sa bouche pulpeuse était peinte en noire en faisant une créature inquiétante. Dès qu'elle l'avait regardé, il s'était senti happé par l'abîme de son âme. On aurait dit l'une de ses sœurs des ténèbres vouées à Satan, une damnée qui faisait peur à tout le monde. Des rumeurs s'étaient répandues dans la communauté, comme quoi elle serait une sorcière efficace ! Sans savoir vraiment pourquoi, il l'avait écoutée, était-il en train de se faire envoûter et entraîné dans une spirale de mort ? Cela l'avait excité de flirter ainsi avec le Mal…

Sa mémoire continuait toujours ce voyage dans le temps…il était parvenu en haut de l'avenue Jacques Médecin, avait continué sous le pont de la voie ferrée. Dans une ruelle perpendiculaire s'était profilée une petite maison sinistre, coincée entre deux immeubles. Le jardin ne possédait que des arbres morts, des mauvaises herbes. Une pierre tombale était nichée au milieu…un jeu ou pour de vrai ? Un mort pourrissait-il vraiment, allongée là-dessous ? La porte en bois était vermoulue et entrouverte, il avait marché dans un couloir aux murs gris et humides, ne possédant qu'une porte fermée devant conduire à l'étage, puis suivant les indications, avait descendu l'escalier au bout du couloir. L'obscur atelier, était empli de fumée de cannabis et les murs recouverts de photos de ses œuvres sur des corps humains ne présageait rien de bon. Devant ses yeux, avaient défilé des torses masculins ornés de succubes aguicheuses avec des croupes féminines rebondies surmontées du trident diabolique. Une voix gutturale l'avait enjoint à s'installer, furieuse car il avait pris rendez-vous et s'était retrouvé avec deux minutes de retard, avait précisé l'homme dans l'ombre de la chambre du fond. -Glacial comme accueil- avait-il pensé, prêt à rebrousser chemin. Des chuchotements sournois avaient retentis dans la pièce autour de lui, le paralysant…qu'étaient donc ces voix sans corps ? D'une démarche claudicante, une forme avait émergé des ténèbres. Tel un démon, était apparu le tatoueur, le regard de cet homme dans la cinquantaine avait eu sur lui quelque chose d'hypnotisant et de charismatique, ses cheveux noirs et longs, étaient parsemés de mèches grise aux tempes. Son bouc et son sourire cruel faisait de lui un personnage possédé par le Mal.

DEREK DARK

Celui-ci l'avait détaillé comme l'aurait fait un entomologiste sur un insecte épinglé. Cela l'avait dérangé, mais une force obscure l'avait obligé à rester. D'ailleurs, après une série de questions étranges sur les démons, Moloch l'avait affublé du nom d'Asmorod, l'un des serviteurs du terrifiant Adramelech, le Grand Chancelier de l'Enfer ! Tout de suite, ce nom lui avait plu, dès lors, il avait décidé de se faire appeler comme cela. Sans lui demander son avis, Moloch lui avait tatoué un petit démon à tête de dragon dans son dos dans un ricanement obscène. Puis, avec une voix lugubre, il avait psalmodié une incantation en Latin. Asmorod avait reconnu certains des noms, comme Adramelech, Belzebuth, Asmoddaï, Lucifer, Samael. Ensuite, il lui avait tatoué ses bras comme le lui avait demandé ce dernier. Asmorod ne s'était pas rendu compte tout de suite qu'il lui en avait fait un dans son dos, seul la douleur l'avait intrigué. Il s'était senti bizarre, dans une sorte de transe qui l'avait effrayé. Moloch s'était levé subitement, les yeux fous rendus aveugle un court instant à la réalité. Apeuré, le jeune homme avait rapidement sorti son portefeuille, mais tout de suite avait été stoppé par la main glacée du tatoueur. Ce dernier n'avait pas voulu être payé, lui disant qu'il le serait d'une autre façon dans peu de temps, sans pour autant s'étendre sur le sujet. L'homme était un géant aux muscles puissants, affublé d'un Marcel noir et d'un Jeans bleu pâle. De l'encens diffusait une odeur à la fois délicieuse, avec par moment des remugles affreux. Asmorod avait esquissé un sourire et s'était empressé de sortir, surtout ne pas contrarier ce fou et retrouver l'air normal. Asmorod s'était demandé ce jour là si Moloch ne l'avait pas voué aux forces des ténèbres.

Sortant de ses noires pensées, il regardait évoluer les noctambules sur la piste. Ses doigts maigres, ornés de bagues armures en argent, aux formes étranges se terminaient par des pointes acérées. Son visage pâle, rendu quasiment livide par une couche de maquillage blanc contrastait avec ses lèvres noircies. De ses yeux vides, émanait une profonde mélancolie, les cernes noires artificielles dessous lui donnaient l'air d'un mort vivant tout droit sorti d'un film de Lucio Fulci. L'écran de son ordinateur reflétait une lumière bleutée qui accentuait l'étrangeté du personnage, perché sur des *New-Rocks*. Son pantalon large, était pourvu de chaîne en argent de haut en bas. Ses doigts griffus pianotaient sur l'ordinateur, son regard devint fiévreux en voyant les gothiques se mouvoir sous la lumière noire. Tout semblait bouger au ralenti sous la lumière stroboscopique. Asmorod, dont les cheveux noirs étaient dressés en l'air par une tonne de gel, mâchouillait discrètement un champignon hallucinogène, l'esprit obnubilé par Aurélie. Deux punks faisaient un pogo sous l'œil hilare d'une fille vêtue seulement d'un porte jarretelle en résille, un string surmonté d'une guêpière soulevant sa poitrine vers le haut. Ses cheveux roux et ses fausses canines de vampire agrémentées d'une touche de sang artificielle alliées à ses lentilles lui donnait un regard pervers. Asmorod enchaînait *Punish Yourself*, *Suicide Commando*, *Electric Press Kit*, Jonathane, Jeff et *Pzychobitch* à une cadence infernale. En avalant une rasade de Vodka, il reluqua à nouveau Aurélie, derrière son bar. Lorsqu'elle était entrée dans le *Blackdevil*, cette boîte faisant régulièrement des soirées gothiques, il avait tout de suite appris qu'elle avait été streap-teaseuse au New girls, dans la zone piétonne niçoise, une boîte glauque pour clients triés sur le volet. Ce soir, elle portait un bustier en vinyle à fermeture éclair assez descendue pour laisser apparaître les globes luisants de transpiration de ses seins. Sa jupe était si courte qu'un brin de fesse apparaissait de tant à autre, lorsqu'elle entrait dans la salle, ses cuissardes noires luisaient impudiquement sous les lumières artificielles. Asmorod craquait pour elle, bien qu'elle n'ait jamais vraiment fait attention à lui, pourtant ses yeux verts avaient regardé bien des mecs comme des filles avec cette perversité qui le rendait fou. Cependant, il s'était aperçu que l'objet de ses coups d'œil étaient toujours des garçons sans problème financier, voir même des fils à papa qui venaient jouer aux paumés. De rage, il jeta sa bouteille vide derrière lui, elle explosa en silence, couverte par le tumulte des baffles. De tant à autres, des filles venaient le voir, certaines étaient même mignonnes sous leur masque de sorcière…rien à faire ! Il ne pensait qu'à cette catin…

- *Tu penses à Aurélie, n'est-ce pas ?* Demanda une voix autoritaire, il se retourna et vit Erzebeth le regarder sournoisement. Sa robe noire en résille organisée en toile d'araignée laissait voir ses gros seins. Une croix à l'envers pendait à son cou. Sa bouche noire entrouverte montrait deux incisives pointues…cela lui allait bien, même sans Halloween ! Pensa-t-il en la considérant comme une veuve noire.
- *Oui ! Mais elle ne pense qu'aux riches !* Répondit-il, énervé.
- *Tu aimerais la voir mourir, n'est-ce pas ?* Demanda-t-elle avec perversité, ses yeux devenant fiévreux.
- *Oh que oui…je donnerais n'importe quoi pour cela !* Grogna Asmorod.
- *Vraiment ?* Répondit-elle.

Lorsqu'il se retourna, Erzebeth s'était fondue dans la foule en transe …étrange fille- pensa-t-il. C'était elle qui l'avait amené chez ce tatoueur fou. Le temps s'écoulait bizarrement, Asmorod alternait entre fou rire et vide émotionnelle, sûrement les champignons- pensa-t-il, fatigué par ses tourments. Ses avants bras étaient remplis d'entailles au rasoir, des scarifications, comme il aimait le clamer avec honneur ! En fait, la première, était une tentative de suicide raté. Sa mère l'avait retrouvé dans son bain, rouge comme la mort, son air absent l'avait horrifiée.

A l'hôpital, il avait finalement été libéré contre l'avis de sa mère, il les avait bernés avec de beaux discours. Dès sa sortie, il avait quitté le foyer familial, bien que ce mot soit un euphémisme, pour ne jamais y revenir. Après avoir été recueilli par un couple de drogués, logeant sur le vieux port, il avait commencé sa descente aux enfers ! Alicia, la femme, maigre, blafarde sans maquillage se prostituait occasionnellement pour agrémenter les fins de mois. Greg, son copain, un homme mince aux muscles secs, n'ayant pas son pareil pour la battre, revendait de la cocaïne et du L.S.D, ainsi que toutes autres sortes de drogues pour assurer sa propre consommation et vivre. Son visage aux traits tirés aux couteaux, son nez cassé, ses yeux noirs au regard fixe et glacial étaient impressionnants. Ils habitaient un quatre pièces avec vue sur le les bateaux. L'appartement était un cloaque, un foutoir total. Asmorod, de son vrai nom Franck Quimper à l'époque, était fasciné par le romantisme noir, le Diable et les messes sataniques. Greg lui riait au nez en lui ordonnant de ranger les lieux lorsqu'il commençait à divaguer sur ses sujets favoris. En fait, il était l'homme à tout faire de la maison. Greg l'avait formé au métier de D.J. pendant trois mois. Lorsqu'il avait trouvé cet emploi au Blackdevil, derrière la gare, il lui avait donné de la drogue à revendre. Trois claques plus tard, il avait compris qu'il n'avait pas le choix.

La soirée touchait à sa fin, l'agent de sécurité, Pascal, un type balaise au crâne rasé, affublé d'un tee-shirt noir moulant mettant son impressionnante musculature en valeur, commençait à diriger les clients vers la sortie. Certains étaient quasiment allongés sur les canapés, d'autres titubaient ou s'écroulaient sur leur table. Ce qui faisait toujours marrer Asmorod, c'était cette inscription dans le dos du vigile : « Sécurité » en blanc. Comme si on pouvait s'imaginer qu'il puisse être autre chose, ce balourd. Aurélie discutait avec Charlie, le patron de la boîte, elle comptait la caisse tandis qu'il la pelotait outrageusement. Asmorod entra dans une colère noire ! Quelle pute ! Comment pouvait-il être attiré par elle ? C'était comme si son amour, transmuté en haine, le retenait prisonnier. Son âme s'était repliée dans la noirceur de son cœur brisé…il cacha vite les billets de la vente de drogue dans ses New-Rocks avant de rassembler tous ses CD dans leur boîtier. En relevant les yeux, il vit Aurélie glisser derrière le comptoir, Charlie, un barbu corpulent, chauve, avec du piercing aux oreilles et au nez, prit une expression de plaisir laissant deviner aisément ce que faisait cette pute. La haine le rongeait ! Il était prêt à vendre son âme au Seigneur des Ténèbres pour se venger, et tout de suite !

- *Alors, tu te casses toi aussi !* lui dit Pascal, l'œil fatigué et irritable des petits matins.
- *Tu permets ! Je bosse moi aussi !* répliqua Asmorod, avec la voix cinglante comme une gifle. Pascal grogna en contractant ses mâchoires.
- *Tu ferais mieux de déloger ceux qui sont en train de roupiller !* ajouta-t-il en soutenant son regard...ce qu'il aimerait lui crever un œil avec l'une de ses bagues armures, il les fit cliqueter avec un sourire démoniaque.
- *Foutu taré...*grommela Pascal en se détournant.

Si j'avais des pouvoirs, je te ferais pisser le sang par tous tes orifices, pensa Asmorod en fixant méchamment la nuque de l'agent de sécurité. Une fois son ordinateur fermé, il se dirigea vers le comptoir, Aurélie venait de se relever, ses lèvres et son menton luisant, celle-ci lui lança un coup d'œil moqueur...du style, tu aurais aimé être à sa place, hein ! Charlie se retourna vers lui, un sourire stupide sous sa barbe drue.

- *Qu'est-ce que tu veux ?* gronda-t-il en fronçant les sourcils, il devait faire au moins une tête de plus que lui.
- *A ton avis...*répondit froidement Asmorod.

Le patron soupira avant de prendre une liasse de billets, il compta et lui tendit deux billets de cinquante euros. Asmorod les saisit rapidement et tourna les talons sans jeter un œil à Aurélie. Non, il ne se rabaisserait pas à la supplier !

Pascal gueulait en soulevant les corps à demi conscients, avant de les balancer sur le trottoir, à son habitude de sale con !

Malgré sa cape en cuir, il sentit le froid le piquer, un vent glacial devant passer sur les montagnes enneigées de l'arrière pays. La blancheur de la neige le dégoûtait, il préférait le labyrinthe des rues du vieux Nice. Au coin de la rue, une ombre se profilait, intrigué, Asmorod s'avança pour mieux la distinguer. L'aube se levait doucement, une mouette passa au-dessus en poussant un cri, plutôt un rire moqueur. L'ombre venait vers lui, de petite taille en claudiquant. Le jeune homme sortit un joint et l'alluma tranquillement, s'en fichant de savoir qui venait vers lui. Peut-être un flic de la brigade des stups, et puis après...consommation personnelle ! Crierait-il avant de s'enfuir en courant- pensa-t-il en tirant une bouffée d'herbe.

- *Tu aimerais la posséder...n'est-ce pas ?*

La voix était étrange, sans tonalité, on aurait su dire si elle provenait d'un homme ou d'une femme. Un frisson remonta le long de son épine dorsale, il sentit une intonation malsaine dans ce timbre lugubre. Et puis, comment connaissait-il ses tourments ? La forme sortit de l'ombre, il s'agissait d'un vieillard en costume noir, avec un chapeau haut de forme et une queue de pie. S'appuyant sur une canne avec un pommeau en argent en tête de dragon, il boita en franchissant les quelques mètres les séparant. Son visage était livide, son nez aquilain et l'un de ses yeux, blanc, sans iris. L'autre était empreint de malignité. Son sourire sardonique entouré d'un bouc blanc semblait se moquer de tout.

- *Qui êtes-vous ?* Demanda Asmorod, intrigué par l'aura ténébreuse du personnage, le claquement sec de sa canne sur le sol lui devint vite insupportable.
- *Tu voudrais la voir souffrir...elle se comporte comme une putain, et ton cœur s'est pétrifié...*continua la voix éraillée.

Lorsqu'il fut sous son nez, il réalisa la petite taille de son interlocuteur. Malgré tout, il se dégageait de lui une telle puissance, que l'on devait y réfléchir à deux fois avant de l'approcher.

- *Comment savez-vous tout cela ?* Demanda-t-il, de plus en plus anxieux.

- *Donne-moi une taf...elle ne va pas tarder à sortir, n'est-ce pas ?* Ricana-t-il en lui prenant le joint des mains sans qu'il s'en soit aperçu. Le vieillard tira plusieurs bouffées en plissant les yeux, Asmorod se retourna vers l'entrée de la boite.

- *Oui, elle devrait bientôt sortir*...marmonna-t-il, plus à lui-même qu'autre chose.

- *Je suis riche...je te propose un marché...je peux t'aider à la détruire*...murmura le vieil homme, il se retourna tandis que l'autre lui rendit son joint.

Surpris par la discussion, le D.J. se mit à réfléchir, ce qui n'était pas évident à sept heures du matin, avec un litre de vodka et des champignons hallucinogènes dans l'estomac. D'ailleurs, il partit dans un fou rire nerveux l'obligeant à s'adosser au mur. Le vieux rit avec lui, on aurait plutôt dit un gloussement pervers.

- *Vous êtes quoi pour savoir tout cela ? Le Diable ?* Parvint à dire Asmorod dans son hilarité artificielle, ces foutus champignons ! Mais cela passerait vite. Sa joie retomba aussi sec, le laissant à nouveau dans son spleen habituel.

- *Qui sait ? Peut-être même que nous nous connaissons déjà. Bah ! La question n'est pas là ! Veux-tu te venger Franck, oui ou non ?* répéta-t-il avec force.

Cette voix gutturale lui rappelait quelqu'un, mais qui ? La phrase le percuta de plein fouet, de la bile remonta dans sa gorge après un haut le cœur. Avait-il rêvé, ou l'avait-il bien appelé Franck ? Pourtant, il aurait juré ne jamais l'avoir rencontré, une allure pareille, il s'en serait souvenu. Paradoxalement, il n'en était pas vraiment sûr, ce doute le minait . Des bruits de discussion parvinrent de derrière, il reconnut la voix d'Aurélie. Retenant sa respiration, il fixa l'œil noir comme de l'onyx.

- *D'accord, j'accepte ! Je veux me venger ! Je suis prêt à tout !* Lâcha-t-il dans un élan de haine qui fit sourire l'autre.

- *Alors, prononce juste cette phrase : « Procul O procul est Profani ! Barlasti Ompala ! Par la Puissance du Terrible et Séculaire, j'ai libéré les klipoth en leur habitation ! »* Psalmodia le vieux fou avec une frénésie jubilatoire en levant sa canne dans un geste agressif qui effraya Asmorod.

- *C'est quoi ce délire ?* marmonna Asmorod en faisant la grimace...c'était peut-être une hallucination due aux champignons, ou le début de la folie ! Il entendit distinctement la voix de Charlie et Aurélie, Pascal leur disait au revoir avant de monter sur sa moto, à son habitude.

- *Le temps t'est compté, mon jeune ami...les cartes sont à présent entre tes mains...pas comme la première fois*...la voix du vieux devint encore plus sinistre.

Quelle première fois ? Il n'eut pas le temps d'y répondre. Hypnotisé par cet œil malfaisant, il répéta l'incantation à haute voix, avec conviction. Soudain, le monde se mit à tourner autour de lui, Asmorod glissa le long du mur, tomba lourdement sur le sol. Des visions de cimetière aux tombes au marbre usé par le temps, de mausolées baroques d'où provenaient des chuchotements obscènes, il n'y avait pas de lune, c'était la lune noire et la Déesse des Ténèbres planait autour de lui, refroidissant son âme, aspirant sa vitalité ! Courant dans les allées, il se tordit la cheville et s'étala en gémissant.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit une paire de seins généreuse dans un bustier en vinyle. Levant sa tête lourde, il vit le visage inquiet d'Aurélie accroupie au-dessus de lui ; il était allongé sur le sol.

- *Franck ? Tu vas mieux…ton ami m'a appelé…comment te sens-tu ?* Demanda-t-elle. Pour ce que tu t'en fiches de moi ! Pensa-t-il, incapable de répondre tant sa bouche était sèche.
- *Je vous propose de le ramener chez moi…j'habite un manoir depuis trois générations, je suis le baron d'une longue lignée de rentiers.* Asmorod vit alors le fameux vieillard, Aurélie se releva et lui sourit, ce foutu sourire intéressé qui le dégoûtait tant !
- *Avec plaisir. Je ne savais pas que Franck connaissait un monsieur de votre rang…* dit-elle avec cet air hypocrite, on la croirait presque innocente. Il détestait entendre son prénom, préférant son nouveau nom : Asmorod !

Le vieillard l'aida à se relever en une fraction de seconde, sa poigne était un étau et sa force incroyable pour un homme de son âge.

- *Allons à ma voiture…te sens-tu de marcher ?* Lui demanda le vieillard, son œil valide brillait de luxure.
- *Oui…oui, pas de problème…* il se demandait où voulait en venir cet inconnu…quel genre de marché avait-il passé avec lui ? Pourquoi le besoin de psalmodier cette incantation ? Trop de mystère planait pour qu'il soit rassuré. Se souvenant avoir dit être prêt à vendre son âme au « Diable » dans la boite, il commença à se poser des questions tout en marchant. Aurélie n'avait d'yeux que pour celui-ci, à coup sur, elle le croyait blindé.
- *Ainsi, vous êtes riche ?* demanda-t-elle avec une moue séductrice. Asmorod soupira, le manège commençait.
- *Bien plus que vous ne le pensez, mais il me manque une chose…* répondit le vieillard en claudiquant dans les rues désertes, la reluquant avec avidité.

Seul le bruit cadencé de sa canne rompait le silence, Asmorod se sentait quelque peu fatigué, se demandant s'il allait vraiment savourer sa vengeance. Peut-être que cet homme l'avait approché dans l'unique but d'attirer Aurélie pour se la payer. Serait-il encore le dindon de la farce ? En plus, il avait du mal à s'avouer la frayeur que lui procurait la présence du vieux.

Finalement, ils arrivèrent devant une Rolls-Royce noire, un modèle de collection rutilant. Lorsque la portière du conducteur s'ouvrit, Asmorod sursauta. Un homme, grand et maigre, des traits à la « Boris Karloff », vint vers eux pour ouvrir la portière arrière avec respect. Sans échanger un seul mot, le vieux monta au fond, Aurélie au milieu, Asmorod pour finir. En s'asseyant, il croisa le regard vitreux du chauffeur, vêtu comme un croque-mort. Une odeur de moisi se dégageait de ce dernier, il fut content lorsque la portière claqua.

- *Ouah ! C'est de la voiture !* S'écria Aurélie, n'hésitant pas à se coller contre le vieux satyre ; du coin de l'œil, il le vit glisser une main gantée sous sa jupe.

C'était reparti pour un tour ! Le chauffeur prit place derrière le volant et démarra. La voiture roulait silencieusement, avec pour seul bruit, les gémissements de cette catin et le ricanement odieux du vieillard. Asmorod détourna le regard, le chauffeur s'engageait sur le vieux port, le ciel était teinté de nuances roses et bleu pâle, annonciatrice de la matinée. La Rolls-Royce s'engagea sur la corniche dominant la ville, contourna la colline pour s'échapper de la cité balnéaire et s'engager dans de sinueuses routes de campagne. Asmorod appuya son front contre la vitre froide, il sentit le tremblement des roues pénétrer son corps, dans un rythme assommant. Lorsque la voiture s'arrêta, il s'en rendit à peine compte.

- *Vite, descendons…* murmura Aurélie.

Derek Dark

Le chauffeur ouvrit la porte à son maître, Asmorod descendit de son côté, seul, à son habitude. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir la petite maison délabrée devant lui…les lierres enlaçaient les murs comme des tentacules. Certaines fenêtres étaient cassées. Il émanait des lieux un mal incommensurable qui enleva le peu d'optimisme lui restant. Il ne put s'empêcher de rire en s'imaginant la tête d'Aurélie s'attendant à un manoir ! En se retournant, il la vit regarder l'insalubrité des lieux, bouche bée.

- *Mais…qu'est-ce que cela veut dire ! Où est le beau manoir !* Cria-t-elle en colère. Asmorod commençait à s'amuser vraiment, pouffant de rire.
- *Là…*ricana le vieillard de sa voix perfide. Lorsqu'elle se retourna, il avait sorti de sa poche un petit bout de papier aluminium froissé qu'il déplia. Une poudre grise apparut au centre, de la drogue pensa-t-elle un court instant.
- *Ramenez-moi chez…*elle fut coupée en plein milieu lorsqu'il lui souffla une partie de la poudre au visage. Aurélie recula en toussant, en un quart de secondes, elle se sentit mal. Sa vision eut une distorsion subite, c'était comme si tout le paysage autour d'elle ondulait avant de s'effondrer dans un trou noir. Asmorod la vit choir sur le sol sans que le vieux ou son chauffeur fasse quoi que ce soit pour la retenir, tout ceci devenait agréable.
- *Amène- là dans la cave !* Ordonna-t-il à cet homme qui devait être son serviteur. Ce dernier la souleva lentement dans ses bras avant de se diriger vers la maison.
- *Que lui avez-vous fait ?* Demanda Asmorod, fou de joie.
- *Je lui ai soufflé de la poudre de zombification, le Burudunga !* ricana le vieillard en rangeant son papier d'aluminium dans l'une des poches intérieures de sa queue de pie noire.
- *Franck, où plutôt Asmorod, je préfère nettement* (rire), *nous avons beaucoup de point commun…*dit-il avec gravité.
- *Que comptez-vous faire ?* Demanda soudain Asmorod, un peu nerveux, cette voix ne lui était pas inconnue.
- *Te venger, comme tu me l'as demandé…mais si tu y trouves ton intérêt…je dois aussi y trouver le mien, n'est-ce pas ?* continua-t-il, toujours avec ce ton guttural.

Asmorod sentit la peur caresser son âme dans son habit de chair, qu'allait-on lui demander à lui ? Le vieillard claudiqua jusqu'à la porte vermoulue, laissée ouverte par le serviteur. L'intérieur était à l'image de l'extérieur, la lumière augmentait en passant par les trous béants dans la toiture, il vit une accumulation de poussière sur le sol et quelques meubles, une table et un bahut avec un chandelier contenant cinq bougies noires sur le dessus.

- *Prends le et suis-moi…de toutes les façons, tu n'as plus le choix à présent !* prononça lentement et distinctement l'horrible personnage. Un grincement fit se retourner Asmorod, la porte d'entrée se referma toute seule en claquant. Il courut pour essayer de sortir, sans succès, la poignée était coincée.
- *Gamaliel ! Abyssus, abyssum invocat ! Zirdo comselleh iaidon Ouranos !* rugit le vieil homme en levant sa canne qui devint un cobra aux yeux jaune. Une douleur au ventre plia Asmorod en deux, il eut l'impression d'être lacéré de l'intérieur, comme si un chirurgien fou découpait ses organes internes avec un scalpel.
- *Si tu veux arrêter de souffrir…il te suffit de m'obéir…d'accord ?* continua le vieillard avec méchanceté.

- *D'accord...pitié...tout ce que vous voudrez...* gémit le jeune homme. Aussitôt la douleur disparut aussi mystérieusement qu'elle était apparue.

En levant ses yeux rougis, il vit le cobra se transformer en canne dans la main de celui qu'il considérait désormais comme un mage noir. Asmorod prit le chandelier, les bougies s'allumèrent toute seule, il suivit ce monstre dans le dédale des pièces à l'abandon. Des champignons poussaient partout sur les murs suintant l'eau, il faillit marcher sur un os qui ressemblait à un fémur en travers de son chemin. Finalement, ils descendirent un escalier humide, on entendait des gouttes d'eau tomber dans un clapotement désagréable, au milieu des claquements de la canne. Il régnait un froid gelant jusque l'intérieur de son corps...peut-être le début de la damnation ! Pensa-t-il avec terreur.

La cave était immense, sombre, les bougies parvenaient à peine à éclairer assez pour distinguer les murs. Au fond, ils traversèrent un tunnel de briques, des petites formes aux yeux jaunes le scrutaient avant de détaler...sûrement des rats ! Se rassura-t-il . Enfin, ils débouchèrent dans une pièce sans fenêtre, éclairée par des dizaines de bougies noires. Un matelas moisi reposant sur des parpaings se trouvait au fond, contre le mur. Aurélie était allongée dessus, nue, sa peau laiteuse, ses seins gonflés aux larges aréoles, son sexe imberbe offert au regard à cause de ses cuisses écartées. Asmorod s'approcha, elle ne bougeait plus, la fixité de son regard absent la faisait croire morte.

- *Ne veux-tu pas la caresser ?* suggéra le vieux satyre dans un geste de la main évocateur. Un peu choqué au début, il se laissa glisser dans cette excitation morbide. Le fait de palper ses seins sans ménagement sans qu'elle ne puisse rien faire était fascinant !
- *Tu peux rien faire, hein ? Je peux abuser de toi, petite salope !* cria-t-il, fou de rage. Enfilant un doigt dans son sexe et son anus, il les enfonça d'un coup en regardant son visage impassible. *Je sais que tu n'es pas morte ! Tu es un zombi !* s'excita Asmorod en bavant. Soudain, il fut tiré en arrière et roula sur le sol. Paniqué, il s'assit pour voir le vieillard le regarder méchamment.
- *Maintenant, c'est à mon tour ! Tu vas avoir une surprise*...murmura le vieux.

Il claudiqua et s'accroupit difficilement en s'appuyant sur sa canne, parvenant à mettre un genou au sol tout en laissant sa jambe droite raide. Ensuite, il enleva son chapeau, laissant apparaître ses cheveux blancs. Lentement, il rampa sur le matelas et glissa son visage entre ses cuisses. Asmorod resta surpris devant son attitude, lorsque s'ensuivit un bruit de succion. Asmorod n'en revenait pas, il était en train de lui faire un cunnilingus, lorsqu'il tourna la tête vers le serviteur immobile. Ce dernier avait peut-être lui aussi inspiré de la fameuse poudre pour être aussi absent. Pourtant, il bougeait, remarque, il ne faisait qu'obéir à son maître. En se retournant, Asmorod resta pétrifié, Aurélie avait considérablement changé. En s'approchant, il vit des rides apparaître sans s'arrêter sur son visage, lui enlevant sa jeunesse. Ses chairs se ramollissaient, ses seins fermes tombaient comme des gants de toilettes. Ses bras et ses jambes devenaient de plus en plus maigre. Pétrifié par la vision du temps la dévorant à petits feux, ses cheveux devenaient blancs, tous ses muscles pendaient dans tous les sens. Le bruit de succion continuait inlassablement. Cela ne pouvait pas être possible ? Le vieillard ne pouvait être responsable d'une telle horreur ! Lorsqu'il se releva, facilement, ce n'était plus un vieillard, ses cheveux noirs encadraient le visage d'un homme d'une trentaine d'années, son bouc noir et son œil noir valide lui rappelait vraiment quelqu'un. Aussi improbable que cela puisse paraître, il avait grandi, un géant !

- *Ne me reconnais-tu pas, mon ami ? Ton tatouage dans ton dos…c'est moi qui t'ai trouvé ton nouveau nom !* grogna l'imposant personnage. Tous ses vêtements avaient craqué, laissant apparaître des têtes de morts sur ses bras et ses jambes, il les arracha avec rage.
- *Moloch !* hurla-t-il en reculant, tendant une main devant lui.
- *Lui-même…ne t'avais-je pas dit que je saurais me payer un jour ?* gronda l'ignoble tatoueur. Asmorod se sentit faiblir, sa jambe droite se mit à le lancer subitement, il tomba au sol en gémissant.
- *Vois-tu, il y a longtemps, un mage noir m'a jeté un sort, il était puissant et s'appelait Frater Ischuros…un puissant jeteur de maléfices qui avait utilisé un démon pour user mon corps ! J'étais contraint de vieillir prématurément…*continua Moloch en s'approchant du jeune homme souffrant.
- *Et alors ?* Le jeune homme ne reconnut pas sa voix aigrelette, ses bagues armures tombaient de ses doigts osseux dans un bruit métallique sur le sol.
- *Et alors ? J'ai rencontré la sorcière Erzebeth qui est parvenu à contenir le mauvais sort, l'envoyant sur d'autres personnes…mais tôt ou tard, je ne pouvais y échapper… alors, elle chercha le nom du démon !* Ricana Moloch.
- *Que m'avez-vous fait ?* dit la voix tremblante d'Asmorod. Il regardait sa main ridée, pleine de tâche de vieillesse. Erzebeth n'était-elle pas venue lui parler d'Aurélie, cette nuit ? Lui demandant même s'il souhaitait la voir mourir…tout se mettait en place, le piège était parfait !
- *Par une nuit de lune noire…Erzebeth a trouvé le démon qui s'en prenait à moi, Elmek, aussi appelé Asmorod ! Un serviteur d'Adramelech…*
- *Mais, c'est le nom que vous m'avez donné…*bafouilla Franck, terrifié.
- *Non seulement donné, mais également tatoué son image et sa signature dans ton dos sans que tu ne t'aperçoives de rien…un acte de magie noire…*Moloch était ivre de sa jeunesse.
- *Quand, tu m'as vu la première fois, le processus de vieillissement avait commencé son œuvre…j'en paraissais cinquante alors que j'en avais à peine trente…c'était le mieux qu'avait pu faire Erzebeth…*continua-t-il avec gravité. Franck n'arrivait pas à se relever, Moloch lui envoya la canne qu'il reçut en plein visage.
- *Tiens ! Maintenant, c'est la tienne…le sort est désormais sur toi…tu verras, tu t'y habitueras !* ria Moloch avant de tourner les talons.
- *Attendez ! Comment ?…*il s'étouffa en crachant. Tout son corps était plein d'arthrose, sa bouche sèche et sa vision devint mauvaise. Une soudaine douleur à l'œil gauche le fit hurler. Il mit une main dessus, sous le regard amusé de l'odieux Moloch.
- *J'ai retrouvé mes deux yeux !* (rires) *Je te dois une petite explication…en fait, Erzebeth est une sorcière invoquant les Klipoth…ainsi, elle a appelé Gamaliel l'obscène, maître de la magie astrale, des rêves sombres, de la sorcellerie, adorateur de la Déesse des Ténèbres, Lilith !* Laborieusement, Franck se redressa, il ne voyait plus que d'un seul œil.

- *Erzebeth m'a conseillé de tatouer Elmek dans ton dos, en proférant une incantation de transfert…ce que tu as vécu ! Surtout, tu ne devais pas payer…ensuite, il faudrait un sacrifice, obligatoirement amené par tes soins…une femme, bien sur ! Je devais en aspirer la vitalité par son vagin…la laissant dans l'état que tu vois là…* lança-t-il en montrant Aurélie du doigt, une momie prête à mourir.

Franck boita jusqu'à un miroir cassé au mur. Un rayon de lune montra son visage hideux, son œil blanc, l'autre noir comme l'Enfer, son bouc blanc comme ses cheveux, il caressa la surface crasseuse du miroir en pleurant sa jeunesse perdue. En se retournant, Moloch avait disparu, il s'approcha du lit et vit Aurélie, son visage était un masque mortuaire, gémissant des paroles incompréhensibles…maudite Erzebeth ! maudit Moloch ! A cause d'eux, il était fini, se retrouvant face à la mort !



FRANCK GUILBERT

ECLIPSE

Quand, d'aventure, certains s'éveillaient au beau milieu de leur sommeil, ils prétendaient les entendre. Ce n'était, disaient-ils, que des murmures indistincts, des bruits étranges sur le gravier des allées, parfois des cris ou des éclats de voix. Mais personne ne mettait la tête au dehors. L'esprit enseveli par la peur et l'angoisse, mes voisins préféraient replonger aussitôt dans leur repos bienfaiteur.

Moi, je croyais à des légendes, des mythes destinés à alimenter les conversations que nous échangions à l'ombre de nos logements. Les plus anciens semblaient y croire avec une conviction enracinée dans le terreau fertile des certitudes nées de leur grand âge. Je m'amusais de leur crédulité. Aucun spectre ne venait jamais troubler mon sommeil. Comment aurais-je pu trouver la moindre poussière de vérité dans ces histoires à dormir debout ?

Il fallut qu'un jour m'apportât la preuve de leur existence.

Je m'étais évadé de mon assoupissement ; une atmosphère calme et ténébreuse régnait et semblait propice à mon réveil. Je me suis levé dans la pénombre de ma couche puis, comme d'habitude, j'ai traversé la dalle de marbre qui me protégeait.

Ils étaient là.

Jamais je n'ai ressenti une telle frayeur. Ils se tenaient devant moi, leurs visages de grès mou tournés vers le ciel. J'étais terrorisé, mes gestes se sont figés. Je crois qu'ils ne m'ont pas aperçu. Leurs yeux, semblables à des agates animées, contemplaient l'astre que j'aime admirer lors de mes rares moments d'éveil. Mais la lune avait revêtu un étrange manteau noir. Quand un éblouissant éclat a jailli le long de son contour de ténèbres, j'ai enfin trouvé la force de retourner dans mon cercueil. Mais jamais je n'oublierai ces images terrifiantes. Les êtres humains sont vraiment trop répugnants.



STEPHANE FLAUDER

RETOUR

- « *Ca me manque.*
- *Quoi donc ?*
- *Tout. Ma vie me manque.* »

On roulait depuis une bonne heure quand elle prononça ces mots – les premiers depuis notre départ. Je roulais vite. Il faisait froid dans la voiture, je savais qu'il faisait encore plus froid dehors, et je ne voulais pas que le voyage s'éternise. L'endroit était encore loin, où se trouvait la ferme, et ses yeux, dans le rétroviseur, ses yeux j'évitais de les croiser.

- « *Parce qu'elle est ici, ta vie ?*
- *Tu ne comprends pas ce que je viens faire ici.*
- *Non, en effet. Je ne comprends pas.* »

Je me retournai furtivement pour la regarder. Elle ne s'était pas assise à côté de moi, mais derrière la place du passager, comme à l'arrière d'un taxi. J'avais allumé la radio pour meubler le silence ; elle ne diffusait que des grésillements, d'où des voix déformées émergeaient de temps à autre. Ca me faisait penser à des gens en train de se noyer.

- « *Et tu n'as jamais compris. Tu viens de nulle part, toi, on dirait que tu n'as pas de père, pas de mère... Tu ne ferais jamais ce que je fais là.*
- *Ca, c'est certain. Je me demande toujours ce qu'on vient faire ici.*
- *C'est d'ici que je viens. Ces arbres, ces champs. Tu ne peux pas comprendre ça, hein ? Je serai toujours d'ici.*
- *Tu veux retourner y vivre ?*
- *Ca n'est pas la question.*
- *C'est quoi, alors ? Tu as toujours fui cet endroit, quand je t'ai connue tu avais l'air d'une évadée de prison. Et plus tu le fuis, plus tu en parles, plus ça emplit ton esprit, et ça commence à me saouler. Je me demande si tu y comprends toi-même quelque chose, si tu veux savoir.* »

Il commença à pleuvoir. De grosses gouttes coulaient lentement sur le pare-brise, un ruissellement plus qu'une pluie, une coulée grasse, noire, lente et grasse. Je coupai la radio : les grésillements avaient cédé la place à un bruit blanc continu. Elle se tut, et je me concentrai sur la route. Les phares perçaient la nuit, me rassuraient. Je fixais mon regard aussi loin qu'ils pouvaient éclairer : la ligne continue, les arbres et leurs branches tordues comme les mains de vieillards, les clôtures pourries, les granges. C'était paisible et angoissant. Je me demandais ce que nous ferions si je crevais un pneu ou quelque chose dans ce genre.

- « *C'est chez moi, tu comprends. Je veux juste y retourner un peu, je veux juste revoir sa tombe, c'est tout.* »

Je hochais la tête et ralentis. Le cimetière n'était plus très loin, et la ferme déjà se détachait dans le ciel, par-dessus les cimes des arbres. Il n'y avait aucune lumière, où que l'on cherche.

STEPHANE FLAUDER

- *« Comment as-tu pu grandir dans un endroit pareil...*
- *Je ne sais pas. Ca n'a pas d'importance, maintenant. J'en suis partie.*
- *Et tu me réveilles en pleine nuit pour y retourner, ouais. Je te préviens, on reste cinq minutes.* »

J'avais bien conscience de me comporter comme un connard alors qu'elle était de toute évidence bouleversée par quelque chose qui m'échappait complètement, mais je ne pouvais pas faire autrement. Elle fixait mes yeux dans le rétroviseur. J'y jetais un coup d'œil de temps à autres. Je me sentais commencer à dérailler.

- « *Tu sais ce dont j'ai envie, là ? D'être à la Défense, ou à Bastille, ou n'importe où, quelque part où il y aura de la lumière, du bruit, des touristes, des bagnoles, des étrangers, des étudiants. J'en ai marre de ton retour à la terre, moi, ou de ton délire ancestral, ou Dieu sait quoi. J'en ai rien à foutre, des racines, moi. Tu sais très bien que j'ai horreur de ce genre d'endroit, on se caille, et je ne vois pas où je roule. Ca n'a rien de normal, ce que tu fais, ça me fait peur et j'ai horreur de ne serait-ce que penser à tout ça.* »

Elle ne répondit pas. J'étais un peu essoufflé. Je me demandais si je croyais moi-même à tout ce que je venais de dire. Il y eut encore quelques virages, puis mes phares éclairèrent un Christ en croix, au pied d'une pente dont je savais que la voiture ne pourrait jamais la gravir. Nous étions arrivés.

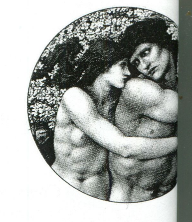
- « *On doit faire demi-tour ou s'arrêter ici, la voiture ne pourra pas continuer.*
- *Arrête-toi ici.*
- *Rachel, écoute...*
- *Arrête-toi.*
- *Bon dieu de...* »

Je freinais et dérapais un peu dans la boue ; suffisamment pour qu'une roue se trouve au bord du fossé. Je savais que nous aurions au mieux une chance sur deux de pouvoir repartir. Je savais aussi que ça n'était pas la peine de le lui signaler ; elle s'en moquait.

- « *Tu es contente, c'est bon, là ? On va passer la nuit ici, putain !*
- *Je descends.* »

Je débloquai le verrouillage central et la laissai partir. La pluie avait cessé. Elle se retourna pour me regarder avant de fermer la porte, mais je vis à la lueur de la loupiote au plafond de la voiture, qu'elle ne me voyait pas réellement ; elle ne me voyait pas, moi, son mari, qui n'avait aucune place dans ce décor ; elle regardait au travers, au-delà de moi, vers la cime des arbres et la ferme détruite.

J'écoutais ses pas dans l'herbe et pensai à nos années ensemble. Au fait qu'elle n'avait jamais quitté cet endroit, qu'elle n'avait jamais été entièrement à moi ; qu'elle avait plus appartenu à cet endroit qu'elle ne s'était appartenue à elle-même. Je pensais à elle, petite fille, dans cette ferme coupée du monde. Je pensai à elle comme à un fantôme, mais aussi à moi-même, et à mon enfance dont je ne conservais aucun souvenir, à ma peur du vide, du noir, de la solitude. Je pensai à sa hantise et à mon absence d'attachement – et en la voyant disparaître sur le chemin, derrière le Christ indifférent qui marquait l'entrée de son ancien domaine, je me demandai lequel de nous deux était le plus perdu. Alors je sortis moi aussi de la voiture et allai la rejoindre sur la tombe de son père, sous les branches noires qui zébraient le ciel, comme les barreaux d'une prison, comme une protection.



La Sans-nom

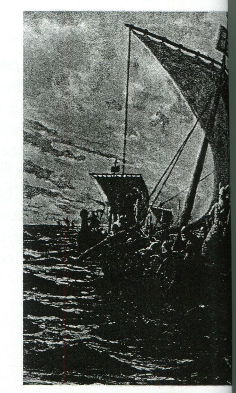
Elle rôde
Son pied claque et se plaque sur le pavé
De la *road*
La Sans-nom…

On la croise parfois
A l'orée d'un bois
Ou derrière la croix
D'un vieux tombeau
A l'entrée du hameau
Dans le creux d'un vallon
La Sans-nom…

Tu la connais, toi !
Tu l'as surprise une fois
Nue dans une clairière
Nimbée de la clarté lunaire
Tissant de ses doigts
Une toile
Une étoile
Faite de fils d'argent et de perles de rosée…

Par ce charme enchanté
Tu as osé
Te rapprocher
Te faufiler
Pour l'enlacer
Pour l'embrasser
Mais elle
Effarouchée
S'est défilée
S'est envolée
Dans les collines
Dans les ravines
En faisant fi
Des ronces et des épines
Qui s'accrochaient
A ses chevilles
A ses poignets
A ses cheveux…

Et, depuis, tu la veux
Tu la cherches
Et tu erres
Pauvre hère

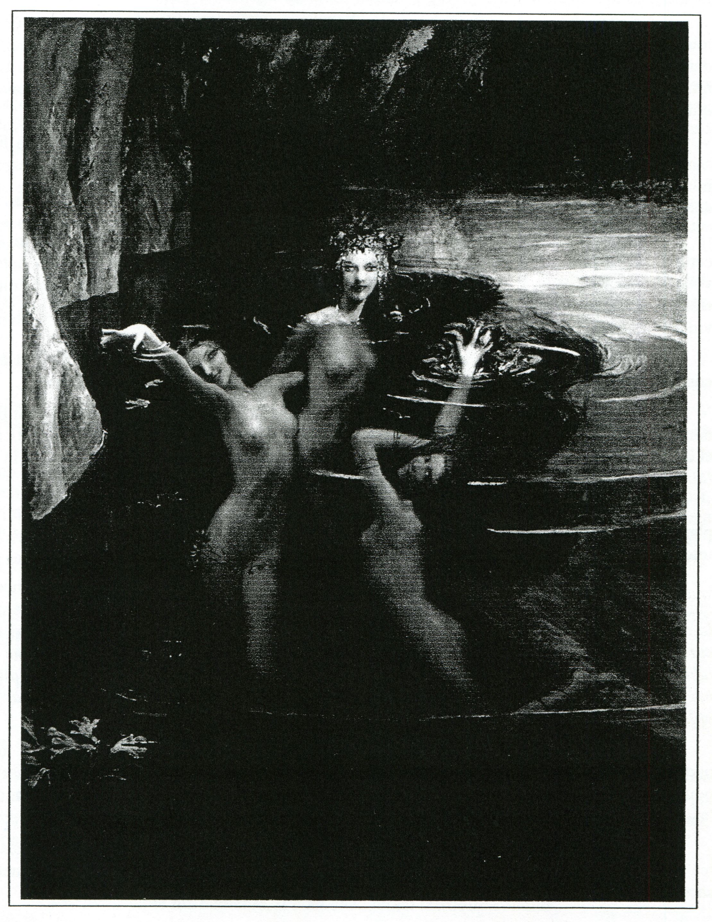




MALCOLM ZANATCHEK - *The Black Lodge*

Au milieu des fougères
Près des lacs, des rivières
Dans l'ancien cimetière
En fixant l'horizon…

Elle a volé la clef de ta raison
La Sans-nom…



Gaston Bussière – *Les Néréides*

Malaïka Macumi

La Maison vide

« Permettez-moi de vous murmurer un de mes rares souvenirs pendant que vous dormez, tel un ange inconscient du mystère qui l'entoure.

Ne vous êtes-vous jamais demandée à quoi pouvait ressembler une maison vidée de tous ses occupants, abandonnée aux lourdes étreintes du temps ? J'entends par là une maison dans laquelle vous n'y seriez pas à l'instant où votre regard impudique la violerait. Une maison vide que nul souffle humain, pas même le vôtre, ne viendrait perturber. Une maison qui n'a tout simplement pas conscience de votre présence, de votre regard.

Mais je vous vois venir, chère dormeuse ; comment diable peut-on observer un lieu sans y être, et sans avoir recours aux nouvelles technologies ? C'est qu'il faut être un esprit, pour avoir la possibilité d'espionner sa propre demeure. Pour mon malheur, j'ai, je ne sais comment, hanté la mienne.

Je ne sais depuis combien de temps je suis mort, depuis combien de temps j'erre sur cette Terre, maudit et solitaire, mais ce que je sais, à l'heure où je souffle alors ces mots à votre oreille endormie, c'est que j'ai visité une semblable maison, ma maison dont les murs résonnent encore de ma voix de vivant, et cette maison, dis-je, je l'ai visitée, alors qu'elle était vide, alors que j'étais mort.

Je ne sais pourquoi je vous raconte tout cela. Je crois que j'en ai besoin. Peut-être ensuite me laisserez-vous vous hanter ?

Ma petite maison ne fut jamais très luxueuse en son temps. Mais si les pièces sont peu nombreuses, elles ont le mérite d'être larges. Je voudrais que vous vous la figuriez, verticale et désuète, un brin victorienne, un brin classique, avec ses colonnades de bois et son jardin de fougères à l'abandon, bardé de vieilles pierres.

Je traverse la porte d'entrée sans que mes pas ne souillent la poussière séculaire du plancher. La grise lumière du soir pénètre faiblement à travers les vitres jaunies et les interstices des volets brinquebalants, mangés de charançons.

Le salon n'a pas changé ; les meubles sont restés à leur place, couverts d'un linceul qui fut autrefois blanc. *Un flash me vient alors : mon cercueil posé sur deux chevalets devant la noirceur de la cheminée dont les sculptures granitiques se sont maintenant effondrées. Un curé, des pleureuses aux vêtements sombres. Le regard perdu de mon père. Même le hennissement impatient des chevaux à l'extérieur me parvient, c'était comme s'ils sentaient ma présence. J'allais être le témoin de mon propre enterrement... Le cimetière, à deux pas du village... Oui, il est à deux pas du village...*

Des noms se bousculent dans mon esprit. Je retiens mes larmes. Les miens sont tous partis et ils ne reviendront plus. Il y a dans l'air une odeur de vieille naphtaline, de tapisserie poudrée comme celle qui capitonne l'intérieur d'un cercueil –un parfum floral qu'on aurait laissé tourner.

Une des fenêtres est brisée. L'air glacial fait doucement virevolter les draps troués et les vieux rideaux moisis. Des morceaux de chaises brisées gisent çà et là, tels des ossements saccagés.

Je m'empresse de voler vers l'unique escalier de la demeure, négligeant la cuisine délabrée. Je veux savoir ce qu'il est advenu de ma chambre, mon ancien repère. Mais c'est d'abord vers mon bureau que je me dirige. Ma table n'a pas bougé, bien que noircie par les pouvoirs du temps. Les livres de ma chère bibliothèque ont tous disparu. Un seul jonche le sol, peut-être une Bible oubliée par les miens…

Je jette un coup d'œil par la petite fenêtre glauque qui donne sur l'étendue monstrueuse de la campagne. Le crépuscule grignote du terrain et couvre déjà l'horizon d'une nappe de nuages tourmentés, roses et dorés. J'aimerais que vous puissiez le contempler comme je l'ai contemplé, avec mes yeux dénués de vie. C'est un cotonneux brouillard entre chien et loup qui menace le village au loin. Dans la pièce, les ombres s'épaississent et commencent à dévorer les rares objets alentours.

L'odeur de fleurs rances est toujours aussi forte et puissante.

Il me semble entendre la maison gémir sous les caresses de la nuit. Ah, si je pouvais grincer des dents ! Déplacer mes chaînes ! Juste lui crier que j'existais encore. Mais ce serait vain. Elle ne vit plus maintenant que pour la nuit. Que puis-je lui réclamer, moi qui ne suis qu'une misérable figure du passé ? C'est horrible de songer qu'on a fait son temps…

Je passe la porte geignante de la mansarde circulaire qui fut jadis ma chambre. La carcasse d'un lit rouillé et malodorant m'attendait au centre. Souvenirs d'étreintes passionnées. Souvenirs de mon dernier soupir. Une table, une lampe à pétrole, quelques cadavres de bougies alliés à la déchirante tristesse des murs gris.

Encore une fois, mon regard est attiré par l'effervescence de la nuit qui tombe au-dehors. Comme l'univers paraît silencieux ! Endormi dans un giron de ténèbres bleues, nébuleuses... Dans la chambre, tout n'est que nuances de gris et de noir.

Solitude. La maison est vide. Je n'en fais plus partie.

Soudain –inespéré !, un pas fait craquer l'escalier. Je guette le moindre souffle, le moindre battement de cœur vivant, de cœur humain, mais hélas je ne perçois que le sifflement du vent à travers la vieille charpente et le parquet ruiné. Cependant, la porte s'ouvre en un grincement insupportable. A travers les volutes de poussières, apparaît tout à coup un spectre, aussi matériel que vous, au teint blafard, vêtu d'une redingote noire, d'un pantalon de flanelle et d'une chemise bouffante aux manches ajourées. Des traits masculins, de longs cheveux bruns, des lèvres de cire, des lèvres de glace… des lèvres aux commissures tachées de vermeil…Du sang. Du sang sur son menton, sur son col montant autrefois blanc, sur sa cravate démodée.

L'intrus craque une allumette, passe la petite flamme au-dessus des vestiges d'une bougie, et soupire. Il s'assoit sur le lit. Contemple la frêle lumière de ses grands yeux sombres.

La maison était vide pourtant. Du moins je croyais qu'elle l'était. Pourquoi l'acceptait-elle, lui, et pourquoi m'excluait-elle, moi ? Lui que je haïssais du plus profond de mon âme.

Un autre flash. Confusion. Une douleur aiguë à la gorge. Le froid qui s'empare de mon corps. Un rire affreux. Son rire à lui.

Je serre des poings que je n'ai plus, et ma fureur se tourne vers celui qui ose maintenant contempler la lune à travers la petite lucarne de ma chambre. Vers celui qui réchauffe ses mains marmoréennes autour d'une faible bougie. Vers celui qui nous a tous pris, un par un, pour satisfaire quelque soif hideuse.

« *Traître !* » ai-je envie de hurler.

Après avoir violé ma demeure, il était chez lui en territoire conquis.

Après avoir volé ma vie.

Que faisait-il ici ? Il n'avait pas le droit. Non, il n'a pas le droit. Il flirte avec ma maison ! Je retiens mes larmes ; les miens sont tous partis et ne reviendront plus. Seul le Mal est resté, avec ses yeux d'onyx et ses cheveux aux senteurs de fleurs mortes, aux senteurs de cercueil. Car c'était son odeur qui imprégnait toute la demeure. Qui l'imprègne encore. Il vient là peut-être plus souvent que je ne le pense ; je l'imagine lisant, à la lueur feutrée de ma lampe à pétrole, quelques romans oubliés par les vivants, puis levant, au milieu de sa lecture, un regard songeur vers la clarté mélancolique de la lune.

La maison était censée être vide. Il est chez lui…

Digne amie qui recueillez ces mots, faites-ce que vous voulez de mon histoire, de ma vision. Ecrivez-la, divulguez-la, faites-en une de vos innombrables nouvelles ; qu'importe si personne ne vous croit, pourvu que vous me laissiez seulement vous hanter, moi qui n'ai de ce fait nulle part où aller. »



Léon Frédéric
Le lac, l'eau dormante, 1897-1898. Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles

Samia Bouchetat

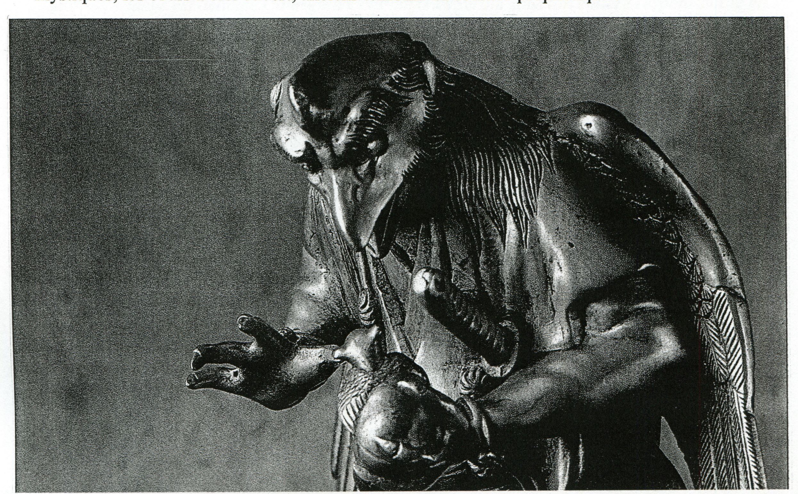
Profil intime

Flânant dans les sillages de l'ivresse mordorée, dans ce dédale d'extase sublimé.
J'ai succombé jadis au charme d'une transe exaltée.
J'ai tiré les rideaux comme on tire un trait sur le passé, gémissant une prière mystifiée, dessinée dans le sable de nos ancêtres, telle une fracture de l'hiver dans son destin abandonné ; comme le squelette du tonnerre dont la souillure des reflets s'affale sur la stèle du rocher.

Mon inconscient – tortionnaire énigmatique ou être de volupté – qui me réveille soudain de sa voix hypnotique, figé dans sa torpeur virile, cherche à noyer la vérité épique, refoulée en ces déserts troubles et obscurs, en l'ombre de ces nuits sans âme éternellement calme, en quête du nirvana qui fut empoisonné dans les abîmes de la pesanteur.

Des horizons nouveaux, propagés par l'oracle d'Astarté, mais inconnus de l'Eden ; des sillons névrosés, en éruption, évanescents dans leur intime source de rébellion, s'abreuvent de cette suave fumigation qui s'évapore, laissant tourbillonner leurs ondes parfumées en forme de nervures d'auréole ; ils ont un goût amer, mais ils respirent à présent dans le miroir incolore de l'éternité. L'art est l'artifice qui, au point mort, les consume ; ils ressuscitent dans les angles de mon âme qu'ils effleurent à fleur de peau ; frôlent mon désir agglutiné qui ne parvient à sortir de son orbite, car sculpté par la frayeur d'un frisson damné – griffé – il saigne !

Dans ce profil intime, à l'aurore, je me reconnais et mes fantasmes s'apaisent, capturés par un miroir, celui de l'au-delà.
Dans ce retour aux sources, ils occupent tout l'espace aux dimensions vénusiennes.
Profil intime ! Nous sommes liés, dans ce lac de l'éternelle immortalité !
Profil intime ! Veille à m'accorder le salut, toi mon messager, mon mirage incantatoire, transformant les rivières pourpres de mon âme en un joyau écarlate miroitant dans les temples mystiques, les cours à ciel ouvert, anciens témoins du solstice prophétique !



EMMANUEL DURAND

Oraison

Mornes plaines et gris coteaux
Survolés par d'étranges corbeaux
Le sang, la boue, ne font qu'un
Personne, au petit matin.

Tu penses te défendre
Tu ne pourras pas pourfendre
Ceux qui saignent
Sous de sombres enseignes.

Une humanité nouvelle
Pourrie d'anciennes querelles
Dont ils sont les chantres.
Ils viennent d'un même ventre.

Toutes les oraisons funèbres
Ne calment pas le ciel
Les ablations macabres
Ne comblent plus la terre

- Pardonne leur ou TUE-LES TOUS !

Pourquoi suis-je allongé, là,
Sur cette terre encore imprégnée,
Des humeurs de la défaite ?
Avouer par l'ultime geste.

On périra tous pour rien
Aussi, le moment vient
De prendre les noms de nos assassins
Inventeurs d'un autre destin.



Emilie Lapaque

L'Eclaireur

Se postant à un ou deux kilomètres de la ville, la trentaine d'hommes installa le camp dans un dédale arboré où ils étaient sûrs que personne ne les remarquerait. Halgon, le chef du clan, appela ses lieutenants et tînt un conseil près d'un grand chêne.

- « *Ici, nous entrons en territoire ennemi, prenons garde. Avant d'investir la cité, je dois vous dire qui sont les maîtres des lieux. Dans la vieille ville, c'est Thorsten du clan du Phœnix, ils n'ont que peu de force, ces naïfs veulent la paix entre tous les clans...*
- *Nous leur en donnerons ! Ils reposeront en paix pour toujours !* souffla un lieutenant.
- *Ils peuvent compter sur nous, après notre passage, nous n'irons plus déranger leur dépouille !* s'écria un autre qui fit esclaffer l'assemblée par sa subtile remarque.
- *Taisez-vous*, commanda Halgon, *les choses ne sont pas aussi simples. Si les Phœnix ne posent pas de problème, en revanche, leurs alliés qui vivent à la périphérie sont des guerriers convertis aux idées stupides des Phœnix. Ils restent dangereux, leurs exploits sont connus de tous, ce sont les Titanides sous la coupe de leur chef, Hypérion. Ceux-là, nous devons les prendre en traître sous peine de réduire en cendres notre petite troupe. Enfin, un troisième clan, les Jupitériens gouvernés par Aurélius, régit le nord. Si vous respectez mes ordres, nous ne devrions pas avoir affaire à eux. Je vous rappelle que les renforts arriveront dans une semaine et que d'ici là, nulle erreur ne nous est permise. Compris ?*
- *Nous ferons ce que vous nous ordonnez, Halgon. Notre seule loi est la vôtre*, dit Barold, un lieutenant fort apprécié d'Halgon.
- *Bien*, reprit le chef, *voici ce que nous allons faire. Trois groupes vont être formés. Le premier restera ici avec moi, pour garder le camp au cas où d'éventuelles attaques se produiraient. Le second, mené par Cahrigulan, réunira cinq hommes qui partiront discrètement aux abords de la ville pour nous apporter de la nourriture fraîche. Cette tâche est délicate Cahrigulan, ces hommes seront sous ton entière responsabilité et je te donne ma pleine confiance dans cette manœuvre. Mais si toi ou tes hommes vous faites repérer, ne cherchez pas regagner le camp et allez vous planquer ailleurs, fuyez avant que les sbires d'Hypérion ne vous trouvent. Enfin, le dernier groupe sera composé du seul Barold. Tu seras notre éclaireur et devras infiltrer le clan du Phœnix. Je t'expliquerai comment demain. Vous pouvez disposer ; le jour se lèvera bientôt, et il nous faut creuser nos lits si nous ne voulons pas prendre un petit bronzage.* »

L'assemblée se dispersa et les hommes commencèrent à retourner la terre pour préparer leur couche. Alors que l'aube dardait l'horizon de ses premiers rayons rouges, les derniers Harpies s'allongeaient dans leur trou et le rebouchaient après eux afin de dormir dans la quiétude la plus totale. Halgon, dont quelques sous-fifres avaient aménagé le trou pendant son conseil, souhaita un bon repos à Barold, sa mission exigeait de lui d'être frais et alerte la nuit venue, et lança avant de s'installer dans son lit de fortune, un regard de défi au jour qui balayait les reflets nocturnes. Tous pensaient à la victoire qu'ils auraient sur les Phœnix, les Titanides et les Jupitériens lors du grand pillage de la ville. Bien sûr, eux ne faisaient partie que de l'avant-poste, mais ils ne doutaient pas de la férocité de leurs compagnons sur les clans ennemis.

Emilie Lapaque



« They howl in the night They are the children of the damned,
Cursed to live in darkness, With a soul and a heart of ice...
As nightfall sets in, they crawl out from their caves,
Where they've been hiding from the sunlight rays,
Until the moon calls out their names. »[1]

Le chant monotone de la lune eût tôt agi pour les faire sortir de leur trou, que déjà la faim les tenaillait implacablement. Ils se regroupèrent près du chêne de la veille, attendant les décisions d'Halgon pour la nuit qui commençait. Leur chef arriva quelques instants plus tard avec Cahrigulan et son groupe, ils traînaient derrière eux un long filet qui, apparemment, renfermait quelques victuailles. Le maître prit la parole.

- *« Chers guerriers de la nuit, avant qu'il ne soit l'heure d'amorcer notre plan, nous vous avons amené de quoi revigorer votre sang, ce n'est pas un grand festin, mais cela suffira pour les opérations de ce soir. Repaissons-nous. »*

Après un temps de silence où les hommes prirent leurs aises pour engloutir le contenu du filet, Halgon appela chaque groupe pour leur donner leurs propres instructions. Il ordonna à celui qui devait rester sur place de commencer à patrouiller après le repas, pour parer à une possible intrusion des gardes Titanides. En chemin, s'ils croisaient quelques humains isolés, ce serait la récompense de leur labeur et ils pourraient aussi en faire profiter le camp. Puis il définit la zone de recherche de Cahrigulan. Par chance, nombres d'habitations humaines se trouvaient en dehors du périmètre urbain, ainsi ce groupe, en faisant preuve de vigilance, n'aurait pas trop à côtoyer les Titanides. Finalement, le chef prit à l'écart Barold, l'éclaireur, pour lui signifier les détails de sa mission.

- *« Tu es le plus fiable de tous mes lieutenants, d'ailleurs, si un jour un vaurien me tranche la tête, je veux que ce soit toi qui me succède au sein du clan des Harpies.*
- *Ce serait le plus grand de tous les honneurs, Maître Halgon,* confia Barold, *cette glorieuse destinée, que vous prévoyez pour moi, m'encourage à éliminer avec plus d'ardeur les oiseaux de malheur de Thorsten !*
- *Je vois que ton cœur est disposé à montrer la toute puissance de notre clan sur ces misérables, mais calme pour l'instant ta fameuse ardeur, il te faut en réserver pour ce que tu devras accomplir. T'envoyer seul dans les rues de cette ville ne sera pas sans me causer quelque inquiétude, cependant, je sais que c'est le seul moyen de ne pas éveiller les soupçons. Je te donne trois nuits à compter de ce soir pour infiltrer leur repaire, si tu n'es pas de retour après ce délai, nous en conclurons que tu as échoué. Ainsi, mort ou vif, tu seras banni de ce clan à tout jamais, c'est la règle... Je te conseille de flairer les jeunes vampires, ils ne se douteront de rien et te mèneront directement à leur maître. Une fois que tu auras trouvé leur refuge, attends la seconde nuit pour t'y rendre...*
- *Il me faudra dissimuler mon tatouage sous peine d'être démasqué, peut-être pourrais-je dérober les vêtements d'un mortel ?* suggéra Barold.

[1] « Ils hurlent dans la nuit, ils sont les enfants du damné, condamné à vivre dans les ténèbres avec une âme et un cœur de glace... Alors que la nuit tombante se déploie, ils se traînent hors de leurs tanières, où ils se sont cachés des rayons de lumière du soleil, jusqu'à ce que la lune appelle leurs noms. »

- *Très bonne initiative, éclaireur. Ce genre de déguisement passera complètement inaperçu et ce sera l'occasion d'un bon repas ! Je vois que tu te dévoues entièrement à notre cause, beaucoup n'aurait même pas pensé à ce genre de détails... J'avais raison de te considérer comme digne de prendre ma suite...*

- *Pardonnez-moi, mais où me conseillez-vous d'aller me cacher le jour ?* ajouta-t-il, gêné par les éloges de son chef.

- *Tu fais bien de parler de ça, il ne faut rien négliger. Malgré toute la discrétion dont tu useras, ces chiens pourraient très bien te trouver pendant ton sommeil. Selon moi, le cimetière reste la planque la plus sûre. Seuls les jeunes vampires vont y dormir, ainsi, s'ils perçoivent un danger, ce n'est pas par-là qu'ils commenceront leur recherche.*

- *J'irai parmi les morts trouver le repos, Maître Halgon*, dit-il d'un ton emphatique,

- *Parfait. La nuit suivante, reprit le maître, tu iras dès le lever à leur repaire, ne cherche pas à y entrer tout de suite, mais fais le tour de leur bâtiment pour évaluer une sortie par une quelconque porte dérobée, ouverture ou fenêtre cassée. Ceci fait, montre-toi devant leur vigile, il y en aura sûrement un. Sans doute, il t'interdira l'accès, fais-toi alors passer pour un Bohémien qui demande à voir le chef des Phœnix pour une autorisation de territoire. Leur naïveté et leur bonté sont nos alliés dans cette affaire et ils n'oseront pas se mettre en porte-à-faux avec le clan des voyageurs. Du moins, je l'espère et cela repose avant tout sur ta performance d'acteur pour le déroulement correct du plan. Une fois à l'intérieur et en compagnie de Thorsten, sous couvert d'une affaire de la plus haute importance, oblige-le à te conduire à son bureau pour être seul à seul. Maintenant la partie la plus facile, vide-le presque entièrement de son sang, et passe par la sortie que tu auras repérée. Ramène-le ici où nous le ferons prisonnier. Nous ferons croire à un échange pour nous permettre d'investir la ville quand nos compagnons seront arrivés. Tout dépend de ton succès, Barold... Deux nuits devraient te suffire mais je t'en cède une troisième, il vaut mieux être prudent. J'espère ton retour parmi nous avec cet oiseau.*

- *Bien, Maître Halgon, il sera fait comme vous en avez décidé. Dans trois nuits, je serai là avec Thorsten, et le clan des Harpies pourra se souvenir de mon nom sans aucune honte ! Je pars dès à présent !* »

L'éclaireur salua Halgon puis tout le reste du camp, et partit derechef vers la cité. Telle une ombre fuyante qui court d'arbres en arbres, il atteignit vite la périphérie. Sous l'apparence de mortels insomniaques en pleine balade nocturne, des gardes Titanides faisaient claquer le pavé par leur ronde militaire et leurs yeux, reflétant la lune, cherchaient dans le silence un bruit inopportun. Barold attendit qu'ils soient de dos pour franchir l'entrée et partir dans une ruelle dépourvue d'éclairage. Il se cacha rapidement sous une porte cochère, il avait entendu le pas des gardes qui se rapprochait dangereusement. Au bout de quelques minutes, les pas s'éloignèrent de nouveau et il put s'enfoncer davantage dans la pénombre de la ruelle. Elle déboucha sur un vieux pont roman où dessous, murmurant doucement, coulait une eau tranquille. Parcourant hâtivement le panorama, il ne vit personne et se décida à traverser furtivement le pont. De l'autre côté, des bâtiments modernes au béton sinistre lui bouchaient la vue. Il les longea un moment, puis une première rue s'offrit à lui, de hauts immeubles partaient sans fin jusqu'à l'horizon, reliés entre eux par la lumière saturée des lanternes. Il continua son chemin, et cette fois-ci ne déclina pas l'invitation de la deuxième rue, abandonnée à l'obscurité de la nuit. Il ne savait absolument pas où il allait, mais il pensait qu'il finirait bien par renifler l'odeur d'un vampire au détour d'un coin sombre.

Emilie Lapaque

Alors qu'il avançait toujours vers une direction hasardeuse, il entendit au loin un pas qui effleurait le pavé. C'était un mortel, il en reconnaissait parfaitement le fumet. Dès qu'il sut la présence d'une proie, la faim se mit à grandir en lui.

« The endless search for fresh blood.
The never-ending hunger, burns their inside.
Like a flame from Hell, never easing pain. »[2]

Les pas se rapprochaient, Barold s'en délectait. Il décela un renfoncement à droite, semblable à l'entrée d'une impasse. Il s'y réfugia et attendit que son repas vint à lui. Les pas résonnèrent avec plus de vigueur et une ombre filiforme se profila bientôt. Du coin de l'œil, il examina la jeune femme élégante et fraîche qui n'était plus qu'à quelques longueurs de bras. Son sac se ballottait le long de son corps comme un pendule qui hypnotise. Alors qu'elle marchait, l'air soucieux, elle se mit à renifler et lança dans le vent «satané rhume ». Elle s'arrêta un instant pour fouiller dans son sac et sortit un mouchoir en papier. Tout en essuyant son nez, elle reprit sa marche.

Barold déploya ses bras musculeux, étreignit la jeune fille et l'entraîna dans l'impasse. Il dégagea les mèches de cheveux qui zébraient son cou et y colla sa mâchoire impatiente. En un éclair, elle se retourna et poussa violemment son bourreau contre le mur. Son visage de gazelle métamorphosé en celui d'une gorgone vengeresse irradiait de colère et de haine, dans sa main, une lame crantée brilla imperceptiblement. Se plaquant contre lui, sa frénésie mitrailla de coups le torse de Barold. Comme un tonneau de vin percé en de multiples endroits, le sang commença à se déverser sur le pavé. Elle était mue par une force surhumaine et sa colère ne se tarissait pas. L'éclaireur tomba à terre hurlant de douleur, elle s'acharna encore plus, martyrisant son dos de plus belle. Le vampire agonisait et sa respiration caverneuse se ralentit brusquement. La jeune fille laissa tomber le couteau au sol. Elle se recula d'un mètre avant de s'effondrer. Elle se mit à pleurer, à gémir de honte et Barold émit un dernier râle de souffrance qui s'échappa entre les hauts murs de l'impasse vers la lune dédaigneuse. Elle se releva maladroitement, reprit le couteau qu'elle essuya rapidement avec un mouchoir en papier avant de jeter le tout dans son sac.

Elle passa sa main sur son visage, renifla une dernière fois et s'enfuit en courant dans la rue. Il entendit son pas alourdi qui frappait le sol en s'amenuisant, pour ne laisser qu'un écho lointain. Recroquevillé comme un fœtus qui nage dans son placenta, Barold n'était plus que douleur. Les secondes étaient des siècles insoutenables. Il vivait son immortalité comme un don qu'on allait lui ravir. Il ne le supportait pas. Il repensa un instant à cette mortelle courageuse qui avait osé le défier. Sa faim était encore plus féroce. Non, il ne pouvait pas s'apitoyer sur son sort, c'était indigne d'un lieutenant Harpie. Il devait venger son nom. Barold sentit la haine l'envahir peu à peu. Il se concentra un instant. Les quelques larmes de sang qui coulaient encore dans ses veines lui servirent à refermer ses nombreuses plaies. La douleur ne l'avait pas quitté, mais se changeait progressivement en rage. Le pouvoir vampirique gonflait à nouveau son cœur, une nouvelle force s'empara de lui. D'un bond, il se releva. La souffrance comme un moteur, il était devenu un pilier indestructible. Maintenant, il partait à la recherche de la jeune mortelle. Son ombre fila dans les rues plus vite qu'un flash de lumière, nul humain n'aurait pu le voir.

« They are the living shadows, cursed to live in black.[3]*»*



[2] « La recherche sans fin du sang frais. La faim jamais rassasiée brûle leur intérieur. Comme une flamme de l'enfer, ne calmant jamais la douleur. »

[3] « Ils sont les ombres vivantes, condamnés à vivre en noir. »

Emilie Lapaque

Arrivé près du vieux pont, Barold la vit, le regard perdu dans les eaux de la rivière. En un instant, il se posta derrière elle.

- « *Petite sotte, n'es-tu pas stupide d'avoir conclu si rapidement à ma mort !* » dit-il avant de rire grassement.

La jeune fille était secouée de tremblements. Elle se retourna. Son visage était décomposé par l'effroi. Elle se mit à courir pour atteindre l'autre bout du pont, mais Barold allant comme le vent, passa devant elle et lui barra la route. Il referma son étreinte sur la jeune fille, la serrant plus fort que la première fois. Elle ne devait pas s'échapper. Il sentit son corps fragile, comme un fil qui peut se briser en un instant. Il chercha à l'oppresser. Elle ne pouvait résister. L'éclaireur approcha sa tête un peu plus de la sienne et lui hurla :

- « *Je suis immortel, petite gourde ! Quelle prétention as-tu eu de croire que tu pourrais me vaincre ! Ecoute bien ce que je vais te dire. Dès l'aube, tu ne seras plus qu'un tas de cendres balayé par le vent ! Tu n'as pas voulu suivre les règles du jeu, tu t'es toi-même compromise dans ce sort, alors entends ma colère. Savoure-la avant qu'elle ne te détruise, petite vermine !* »

Aussitôt, sa bouche se logea dans le cou de la jeune fille. Ses canines perforèrent sa douce peau salée, le suc rouge monta jusqu'à la gorge de Barold. Il but doucement puis un peu plus vite, et encore un peu plus, arrachant son sang comme un cadeau qui était trop précieux pour elle. Les gémissements de la demoiselle se transformèrent en cris de douleurs. Il la vida lui laissant le minimum vital pour survivre. Barold rejeta sa tête en arrière et se mordit violemment la main où l'emblème harpie était tatoué en son dessus. Le sang perla lentement et il le présenta d'un revers de main à la jeune fille :

- « *Lèche ce nectar, poupée ! Obéis !* ».

La pauvre mortelle s'exécuta à la tâche sans comprendre réellement ce qu'elle faisait. Il lui laissa boire une gorgée avant de la laisser choir sur le pavé. Après quelques pas, il termina leur rencontre par cette phrase cynique :

- « *N'oublie pas, chère enfant, que l'auteur de ta mort s'appelle Barold ! Longue vie en Enfer !* ».

Ainsi, la vengeance accomplie, il la quitta à son destin. Cependant l'aube allait bientôt poindre à l'horizon et il n'avait plus le temps de chercher le repaire du clan du Phoenix. Alors, il se mit en tête de trouver le cimetière au plus vite. Il repensa à la phrase d'Halgon «Deux nuits devraient te suffire mais je t'en cède une troisième, il vaut mieux être prudent ». En sous-estimant sa proie, l'éclaireur avait manqué de prudence et cela lui fit perdre une nuit, heureusement que son Maître n'en saurait rien.

A force d'errer dans les rues, il aperçut enfin un portail de fer à l'allure familière. C'était là l'entrée de son refuge. D'un bond vertigineux, il sauta par-dessus le portail et se retrouva dans l'allée principale. Maintenant, il lui fallait trouver le caveau idéal.

Le cimetière n'était pas très grand, et à sa grande surprise, il ne constata que des stèles de marbre luisant sous la lune. Parfaitement normal diraient certains, seulement Barold, lui, s'attendait à des pierres tombales de plusieurs époques, à de grands caveaux familiaux comparables à des petites chapelles, mais rien de tout cela à l'horizon. Il se résolut donc à se servir de ses narines pour trouver sa couche. En effet, un mort fraîchement enterré offre de nombreux avantages. Son cercueil, bien qu'il soit plus difficile à ouvrir, n'a pas encore pourri et le capitonnage est encore moelleux, sauf si le cadavre pourrit allègrement dans un coffre de marbre cimenté, auquel cas n'importe quel vampire se trouve fort marri de ne pouvoir utiliser son cercueil.

Heureusement pour notre éclaireur, une allée était fleurie de tombes misérables, de simples dômes de terre surmontés de petites stèles insignifiantes. La nuit s'éclaircissant dangereusement,

il n'avait pas le temps de chercher le plus confortable des cercueils. Il prit alors un dôme au hasard, celui d'une jeune fille au doux nom de Lydie morte un 2 novembre. S'agenouillant, il se mit à creuser usant de son pouvoir vampirique pour aller plus vite. Bientôt, ses ongles griffèrent le cercueil, une fine odeur de mort consommée depuis quelque temps déjà passait à travers le bois. En toute hâte, il dégagea tout un côté de cercueil s'attelant maintenant à en arracher le couvercle. Son immortalité lui donnait une force décuplée par la vigueur de son sang, ainsi il sentit le bois grincer avant de céder peu à peu. Une petite ouverture se dessinait, et son effort grandissant, le fond du cercueil s'éloigna de plus en plus de son dessus. Sur tout le côté gauche, les clous étaient maintenant entièrement sortis.

Barold regarda alors, avec toute la compassion malsaine qui lui était propre, la jeune fille au visage décomposé. Ses cheveux blonds avait poussé à l'ombre de son capitonnage de satin et de dentelles. Il ne put s'empêcher de passer sa main sur sa joue décharnée. C'est là tout le mythe du vampire romantique qui se voit confirmé.

Soudain, l'éclaireur entendit au loin le portail faire mugir son fer rouillé, il vit deux ombres imposantes qui marchaient lourdement en agitant leurs lampe-torches. Les ronds de lumière virevoltaient dans le cimetière comme un phare déréglé. Pris de court et de panique, Barold empoigna le corps de Lydie et le sortit de son lit, trop confortable pour elle, pour le poser à côté de lui. Alors qu'il était à demi-rentré dans sa couche, il constata qu'une boule poilue avait roulé à ses genoux. La tête de la jeune fille s'était désolidarisé de son corps pour rester avec le vampire. « *Lydie, tu es trop collante ma chérie...* » murmura-t-il pendant qu'il se saisissait de la crinière blonde pour la jeter hors du cercueil. Il jeta un dernier regard aux deux ombres qui se trouvaient au milieu de l'allée principale. Manifestement, c'étaient des gardes Titanides et il ne lui restait plus que quelques minutes avant que ceux-ci ne s'aperçoivent de sa présence.

Il commença à recouvrir de terre le cadavre de Lydie puis le bout de son cercueil qu'il avait refermé de moitié, ne laissant que sa tête dépasser pour surveiller la progression des gardes. Ceux-ci s'enfonçaient déjà dans l'allée aux tombes misérables quand il entendit le portail retentir de nouveau. De nouvelles ombres apparurent avec leurs torches tournoyantes, elles étaient au nombre de trois. Les gardes appelèrent les nouveaux intrus comme s'ils les connaissaient, apparemment c'étaient eux-aussi des gardes. Ils répondirent au premier que le jour n'était qu'à une demi-heure de là, et qu'ils devaient se dépêcher de terminer leur ronde.

Barold haletant de peur, agita ses mains comme un moulin pour ramener de la terre sur le couvercle du cercueil et le ferma aussitôt. Un interstice de quelques centimètres demeuraient malgré tout, car les clous n'étaient pas en face de leur orifice. La panique se jouait de ses mouvements alors qu'il bataillait pour faire coïncider les deux parties du cercueil. Il entendait les gardes parler fort et pourtant il n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils se disaient. Les seules choses qu'il écoutait avec attention étaient le frottement des clous sur le bois et le pas des Titanides qui martelait de plus en plus les allées du cimetière. Enfin, le cercueil se clôt entièrement, et derrière sa respiration qu'il ne parvenait pas à calmer, le pas des gardes résonnaient toujours.

Le temps semblait s'être suspendu. Après avoir connu l'agonie physique provoqué par la mortelle de tout à l'heure, il subissait maintenant une certaine agonie mentale, tout aussi douloureuse que la première. Pour la première fois de sa vie, il supplia le jour de venir au plus vite. Mais celui-ci avait l'air d'ignorer les litanies du vampire, car le pas des gardes allait en se reprochant jusqu'à ce que les pas s'arrêtent brusquement.

- « *Hé ! Markus, regarde-moi ça !* lança un premier garde.
- *Quoi qu'est-ce qu'il y a ?*
- *Toujours aussi bouché à ce que je vois ! Tu vois pas toute la terre qui a été retournée ! D'habitude les humains nous font de jolis petits dômes... Là, on dirait qu'un type est venu labourer son champ sur cette tombe !*

- *Très drôle, Monsieur le Super Garde », dit ironiquement Markus, « mais si tu veux mon avis, ton laboureur a de fortes chances d »avoir la même dentition que nous, si tu vois ce que je veux dire...*
- *Alors là, tu m »en bouches un coin, Markus ! Ton sens de la déduction m »épate,* répondit le premier garde usant de la même ironie que son collègue.
- *Bon, au lieu de te payer ma tête, on ferait mieux d »appeler les autres, on sait pas encore ce qu »il y a là-dessous.* »

Barold, en suivant la discussion des gardes, sentit son visage se décomposer, non pas comme Lydie, mais de manière assez proche tout de même. Il n'avait aucune échappatoire, il devrait tôt ou tard se battre. Il chercha à concentrer son énergie pour prendre le contrôle de la situation. Les yeux fermés, il n'écoutait plus que le flot de son sang qui coulait de plus en plus vite jusqu'à son cœur. Il oublia sa peur, après tout, il était sûrement plus fort qu'eux, ils ne possédaient pas la puissance des Harpies. Lorsque l'éclaireur rouvrit les yeux, il fit grincer ses dents comme pour s'annoncer à lui-même le commencement des festivités.

Pendant ce temps, les deux gardes qui se trouvaient près de Barold s'étaient retournés pour faire clignoter leurs lampe-torches en direction des trois autres gardes Titanides, restés dans l'allée principale. Ces derniers répondirent par le même clignotement de lampes suivi d'un « on arrive, les gars ! ». A ce moment précis, Barold passa en une seconde au travers de son cercueil et parut s'envoler dans les airs pour retomber sur Markus et son collègue. A terre, ils comprirent de suite qu'un intrus les attaquait et réussirent à empoigner ses jambes. L'éclaireur, fou de rage, trébucha et au sol essaya de leur donner des coups de pieds mais en vain. Les gardes se relevaient déjà et Barold qui parvint à se dégager un instant, se mit debout aussitôt. Mais les autres, arrivant par derrière, s'agrippèrent vite à lui, un lui tenait le cou, le deuxième les bras et le dernier le tronc. Il tenta de lutter en donnant des à-coups, cependant les gardes l'étreignaient sans relâche. Un des deux premiers gardes qu'il avait fait tomber quelques instants auparavant, s'approcha de lui et avant qu'il n'ait pu parler, Barold lui avait donné un féroce coup de pied dans l'estomac. Ce fut peine perdue car les Titanides le serrèrent plus fort, ils ne voulaient pas laisser partir une si belle prise. Le garde agressé lui retourna sa main dans le visage en lui disant :

- « *Stupide Harpie, tu ne sais pas ce qui t'attends et je ferai tout pour que tu n'y échappes pas !*
- *Vous rêvez ! C'est vous plutôt qui ne savez pas ce qui vous attend ! J'en ris d'avance ! Je suis seul aujourd'hui mais dans peu de temps, vos carcasses ne seront pas déçues...*
- *Assez, misérable vampire ! Tu fais honte à notre sang ! Ta haine impure me rappelle combien nous, les vampires, sommes faits d'instincts bas et bestiaux, et je condamne cela !* » lança avec rage le garde qui empoigna le cou de Barold pour le comprimer.

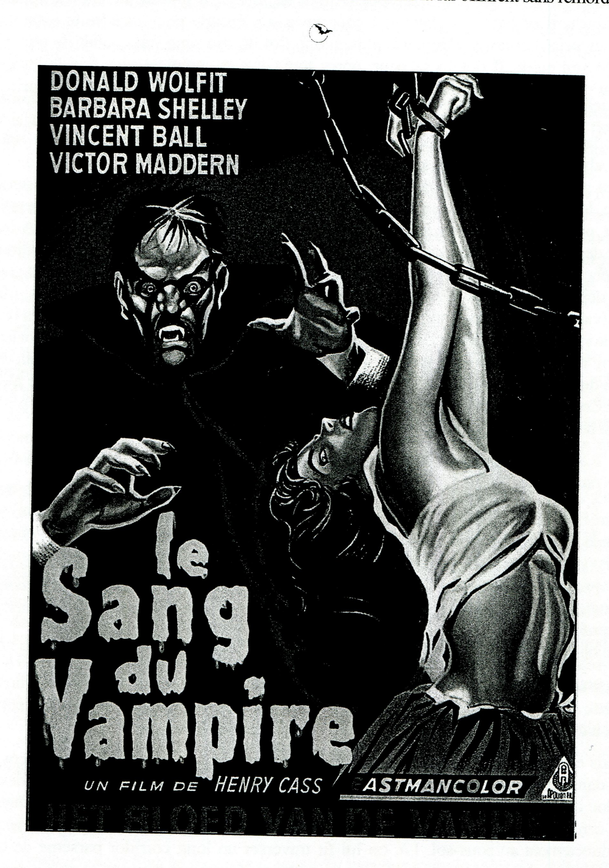
A bout de souffle et son sang appauvri, son dernier repas remontant loin dans la nuit, l'éclaireur se découragea et ne chercha plus à s'enfuir. Dans sa tête, il entendait la voix d'Halgon le répudiant de son clan, le traitant d'incapable et d'indigne successeur, lui soutenant qu'un novice aurait mieux agi que lui. Le prisonnier et son escorte étaient maintenant près du portail du cimetière où d'autres gardes les attendaient, éveillés par le raffut de la bagarre.

Pieds et poings liés par des chaînes solides et sonnantes, huit gardes l'emmenaient au pas de course dans les ruelles rougies par les premiers rayons de l'aube. Ils s'arrêtèrent devant un énorme bloc de béton et de ferraille, c'était un immeuble gigantesque aux multiples entrées, qui abritait un centre de jeux comprenant salles de billard et de bowling entre autres. A l'intérieur, on le conduisit directement au sous-sol. Là, on lui fit traverser un long corridor parsemé de cellules vides ou pleines, certains détenus hurlaient au passage du nouvel arrivant, d'autres riaient ou ne disaient rien. Au bout du corridor, ils franchirent une porte blindée qui s'ouvrit très lentement.

Succéda alors un petit escalier qui débouchait dans une immense cour derrière le complexe de loisirs. Le soleil était découvert à moitié, et les gardes qui ne pipaient mot, grimaçaient douloureusement sous l'ardeur de l'astre qui les frappait. Barold, lui, contint sa douleur bien qu'elle fût féroce. Trônait, au milieu de la cour à quelques mètres de l'escalier, un pilier d'une bonne circonférence. L'éclaireur comprit de suite ce qui l'attendait, c'était l'arbre de feu, nul vampire n'en réchappe. Barold se laissa enchaîner au tronc, il n'y avait plus d'issue possible. Il accepta son destin.

« *Like a Flame from Hell, never easing pain.* »[4]

Son échec ne méritait qu'une seule chose et les Titanides la lui offrirent sans remords.



[4] « Comme une Flamme de l'Enfer, ne calmant jamais la douleur ». Tiré de la chanson *Heart of Ice* de Dark Funeral (album *Diabolis Interium*).

HUGH MAC DIARMID

IN MEMORIAM JAMES JOYCE (extraits)

Voilà ce que nos vies doivent trouver,
Un langage qui serve nos ambitions
Une merveilleuse lucidité, une céleste et ardente lumière
Coulant comme de l'eau douce, volant comme un oiseau,
Brûlant comme un paysage sous le feu solaire,
Qui transmette sans faillir, tel un Dieu
Exactement ce que nous voulons, en un éclair.
Cet emploi fabuleux des mots, puissant et habile
S'adapte à chacune de nos humeurs, pathétique puis ironique
Amoureux, indigné, sensuel, enchanté, glorieux,
Pourvu bien sûr d'une mémoire riche de détails
Intarissable source d'images
Doté d'une qualité unique et indescriptible
A la fois sensible et sensuelle
Que seuls l'air et la lumière partagent
- Flexible comme une jeune baguette de coudrier
Sûr comme une aile de mouette
Clair comme une eau de montagne
Profond comme des yeux de femme en présence de l'amour
Exprimant la vision complexe de toute chose en une
Filtrant toutes impressions toutes expériences toutes doctrines
Pour n'en retenir que le grain
Défiant tous les détours
Apparents de ces substances.

Les essences rassemblées
Les signes parvenus de toutes parts bon gré mal gré
Révèlent une conception multiple de toute chose
Une pierre taillée et ciselée en myriades de facettes
Qui cependant forment un tout miraculeux
Chaque facette est le roc
Et renvoie les multiples lumières
En un unique rayon créateur.
Chacune de ces essences
Glanées dans le grand champ de la vie
Se reflète dans notre complexité.
Pour escalader le pic de glace au Sud du Cap Bismah
Nous passons à droite des nunatahs de Dronniny Louise Laurd
Et voyageons pendant cinq jours.
La glace est bonne, le temps est beau
Aucune crevasse ne nous retarde
Puis soudain notre chance tourne
Un vent d'Est de 190 km/h souffle
Les rafales cinglent le plateau
La lumière soudaine ricoche sur la neige et nous aveugle
Nos épais kamiks de peau sont transpercés

HUGH MAC DIARMID

Pas la moindre laîche fraîche pour colmater
Nous atteignons des glaciers gigantesques
Et des séracs à décourager le meilleur alpiniste.
Voilà ce que signifie l'exploration dans les dictionnaires
Tous les gouffres et les sommets de la pensée
Tous les risques, toutes les épreuves de l'esprit
Parmi les débris des littératures passées
Et la matière première des littératures à venir.
Mais tout le langage ? Un éblouissement de lampe à arc
Plus d'illusions ni de refuge douillet
Ni de tranchée toute faite où satisfaire
Notre lâcheté. Chaque instant est exigence
Reprise nouvelle de nos forces
Pour anéantir d'un coup la peur et la paresse,
Mères de nos préjugés.
Plus de guenilles à partager
Avec ceux qui confondent cécité et jugement
Qui cultivent, disait Disraeli
« Les bêtises de leurs prédécesseurs »
Ceux qui ignorent l'expérience
Et ne possèdent qu'une force de fer forgé et non d'acier
Dont les âmes vivent dans une torpeur sacrée
Prosternées devant les autels refroidis et des dieux trépassés
Dont le sens commun n'est que le signe
Du péché suprême de l'homme, la constipation mentale
Notre plus mortel danger dans la crise d'aujourd'hui
Tout le langage !
Et non pas livrer à la Valéry des mots comme
Distillés dans un alambic de chimiste,
Et non pas trouver l'essence du poème
Dans le maniement correct de l'e muet
- Je pense ici à l'inconséquence de Chaucer
Avec sa prononciation de l'e final –
(Bien qu'il y ait toute la différence du monde
Entre whisky et whiskey bien sûr).

Traduit par Daniel Guillaume



Tony Leduc-Gugnalons

Die Form

« *Apprendre à mourir, c'est apprendre à vivre* »

Eros & Thanatos

L'art, actualisation singulière d'une beauté supérieure, ne peut naître que de la confrontation consensuelle de l'amour et de la mort. Cette appréhension humaine de l'union divine place l'homme au centre de ses préoccupations ; il lui faut vivre en pleine conscience une destinée tragique et transcender la déchéance d'une chair qui rappelle inexorablement son sursis.

Die Form est cette pénétration toujours plus profonde des méandres de l'esprit, la peinture clairvoyante de notre attachement au corps et la révélation simultanée de notre rapport au monde : le déchirement, le mal-être, cette nécessité d'éprouver notre propre corps pour nous sentir vivre ; le plaisir de ressentir et d'être là. C'est l'expression mécanique et sensuelle d'une sombre fatalité, l'absence même de toute contingence ; la mise en scène du ver nu dont les torsions aléatoires et ridicules affirment déjà les prémices d'une mort certaine. Cette beauté artificielle, générée par la pensée de notre propre finitude, est un opium cathartique qui rend plus douce l'anticipation du néant.

Résolument à l'écart d'un élan morbide et suicidaire de la pensée, l'œuvre de l'art est une volonté courageuse d'apprivoiser la mort pour donner un sens réel à la vie. *Mémento mori*[1].

Die Form s'impose, de ce fait, comme une réponse sensible et aboutie aux angoisses existentielles ; il s'agit pour l'artiste de dépasser ce trauma universel – le principe même de la résilience – et de nourrir l'art – acte créateur par excellence – d'une source spirituelle ô combien aliénante.

Cette dictature apparente de la pensée s'inscrit nonobstant dans une œuvre volontairement ouverte qui force l'implication de l'auditeur dans l'élaboration même du sens. L'émotion inhérente à toute rencontre artistique est génératrice d'images, miroir d'une histoire et d'une vie dont on peut reconnaître l'unicité. Cette subjectivité interprétative, déterminée par l'œuvre, constitue en fait une *création dirigée* [2] dont le potentiel polysémique de la musique est seul garant. *Die Form* n'implique pas tant la reconstitution du sens originel de ses œuvres – consciemment ou inconsciemment désiré par l'artiste – que la constitution même de ce sens qui doit rendre compte d'une des virtualités signifiantes de l'œuvre.

Die Form s'inscrit donc dans une dimension doublement cognitive où la vérité ne peut émerger que d'un échange consenti et permanent entre la musique – artefact – et l'auditeur : ce dernier enrichit l'œuvre d'une signification – à chaque écoute renouvelée – qui lui était de prime abord étrangère. Cette responsabilisation assumée par l'œuvre la protège en retour de l'oubli puisque - est-il nécessaire de le rappeler ? – le temps seul permet d'établir le vrai mérite de l'art.

Les larmes du corps

Si la filiation excessive de *Die Form* à l'univers sado-masochiste semble aujourd'hui rédhibitoire, c'est que la thématique du corps, réceptacle des émotions et des brûlures de la vie, fait souvent l'objet d'une attention particulière chez Philippe Fichot. Et si certaines œuvres ont effectivement rappelé explicitement à notre mémoire les déboires de Justine et Wanda, il serait assurément réducteur de n'appréhender *Die Form* que sous le prisme de cet héritage culturel. Ce dernier n'est que la surface à la fois opaque, éblouissante et superficielle qui prive l'auditeur ingénu d'une réflexion autrement plus féconde sur l'homme.

[1] Souviens-toi que tu vas mourir.
[2] Expression utilisée par Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*

TONY LEDUC-GUGNALONS

L'expérience volontaire de la douleur est intrinsèquement humaine. Elle naît de la clairvoyance tragique et désespérée de l'homme qui admet la réalité manifeste de la mort. Il ne s'agit plus de feindre cette destinée que l'on réserve aux autres. Feinte ou vérité instinctive que l'homme pose d'emblée comme postulat : dès lors que la mort sera, nous ne serons plus. Pourquoi craindre alors ce à quoi nous ne serons jamais confrontés ? Ce n'est pas tant la mort que l'idée même de la mort qu'il faut appréhender car elle seule constitue la source inaltérable de nos plus pesantes lamentations. Nous tentons, en fins stratèges, de la masquer à notre esprit et la jeunesse, suprême alliance, parvient à alimenter ce mensonge décisif. Le temps cependant fait son œuvre et pèse chaque jour davantage sur notre conscience. La mort aussi. Il ne s'agit donc pas d'en subir les affres, de l'attendre dans cette passivité naïve qui nous fait vainement espérer sa clémence. La mort, il n'y a que les vivants qui en souffrent et si « *un autre jour est une autre vie* »[3], nul ne doit oublier qu'il s'agit d'une vie en moins.

Certes, «*philosopher, c'est apprendre à mourir*»[4], mais il existe une alternative exprimée par *Die Form :* la douleur. Ce choix poussé à son paroxysme annihile non seulement ce qu'elle génère mais aussi la moindre expression sensorielle. Cette absence sensitive est physiologiquement ce qui nous rapproche le plus des raisons qui nous font refuser psychologiquement la mort. Cette ataraxie est une quête sans cesse renouvelée d'un état qui se situe hors de la conscience : *I have lost your eyes* [5], autrement dit, le médium perméable qui trahit chez l'être, le sentiment, la sensation, en un mot finissant, la vie. L'expérience de la douleur est dans ce cadre une connaissance supposée de la mort, la matérialisation de l'éternelle inconnue, une perception qui se fourvoie. Elle est l'exécrable morphine qui calme le mal sans toutefois le guérir, une violence physique pour une quiétude spirituelle. Elle est enfin un miroir inutile pour *la fille aux yeux morts* [6]. Inutile ? Aucunement. Si cet auguste mensonge ne trompe en rien la mort, elle altère nos sens et notre raison. Il est une liqueur raffinée qui nous donne le courage de faire le premier pas dans un combat perdu d'avance. Il est l'expression d'une rage sans espoir de vaincre et l'antichambre d'un désespoir inavoué qui laisse l'homme esseulé dans le champ dévasté de sa conscience. Comme le cri de Munch cristallisant l'effroi d'une révélation mortelle, il fige le questionnement de l'être sur sa condition ; une interrogation demeure, la seule qui vaille : *will you live again ?* [7]

C'est une vérité établie : la douleur est aussi un art et son omniprésence ne masque pas le fait que *Die Form* est avant tout cette transposition du réel dans un microcosme artistique singulier qui entraîne, c'est une nécessité, une transposition du regard sur un monde *immaculé(e)* [8].

[3] Paroles extraites de *Remission, Photogrammes.*
[4] *Les essais,* Montaigne.
[5,6,7,8] Titres extraits de *Photogrammes.*

L'ENERGIE

Les romans de Hugo ont tous une fin tragique. Il ne s'ensuit pas que leur auteur les ait composés dans l'angoisse ou le désespoir. Bien au contraire. « *On croit*, note-t-il dans ses journaux, *que je suis triste alors que je ne suis que pensif.* »

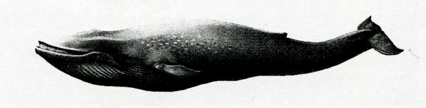
Pour entreprendre un ouvrage de grandes dimensions, on a besoin d'énergie. Or quand on a de l'énergie, on a généralement aussi de la joie. Blake va plus loin, comme le montre son illustre formule : « *Energy is eternal delight.* » Il croit que Swedenborg, aveuglé par la « moralité » chrétienne, prend pour des anges les esprits asservis par Urizen, l'intellect divinisé, et pour des démons les esprits libérés de l'effarante tutelle de l'orthodoxie religieuse et philosophique.

Le paradis swedenborgien est pâle. Selon Blake, les « flammes de l'enfer » sont l'irradiation des esprits délivrés de l'abstraction, lesquels sont aussi les esprits énergiques et jouissent de la félicité éternelle. Il se peut que Blake aille trop loin en faisant de l'énergie et de la félicité une seule et même chose. Et que j'aille à mon tour trop loin en affirmant que seul un esprit heureux ou du moins paisible a la possibilité d'entreprendre un travail de longue haleine. L'histoire de la littérature nous permet difficilement de célébrer la sérénité de Dostoïevski par exemple, lequel a pourtant écrit de gros ouvrages et donc a eu l'énergie de les faire. Il n'en est pas moins vrai que l'énergie et la joie sont des vases communicants, et que la diminution de l'énergie provoque l'accroissement des idées noires. L'inverse a lieu également et, comme on commence à le savoir, les diverses afflictions de l'âme ne tardent pas à influer sur l'organisme.

De toute manière, il y a contradiction entre le pessimisme et le travail de longue haleine. On ne peut entreprendre un travail de ce genre sans croire à l'avenir.

Flaubert est un pessimiste dont chaque page proclame par son existence même qu'il ne croit pas en son for le plus intime aux scrofuleuses opinions qu'il professe. Et je me demande si ce n'est pas cette contradiction qui, mieux que toutes les thèses des savantasses, explique ses rages et ses jérémiades. Epistolier de génie, romancier de talent, merveilleux quand il s'abandonne, honnête ouvrier quand il se surveille, je le vois sous les traits d'un aigle enfermé dans la cage de ses illusions et qui se nourrit exclusivement des idées que lui présente le dualisme radical, sans comprendre que si cette alimentation lui répugne, cela signifie qu'elle ne lui convient pas et que si ces idées sont « objectivement » vraies, elles ne sont pas vraies pour lui.

Victor Hugo, je l'aime pour cela, refuse de « marcher ». L'esprit n'est pas omnivore. Il ne suffit pas qu'une doctrine soit intellectuellement convaincante pour que nous puissions – ou devions – la recevoir. Il y a des idées indigestes, et l'homme raisonnable fait la différence entre les baies du houx et les cerises. Hugo sait ou sent que la pensée est un organe de l'esprit comme l'estomac est un organe du corps et que la santé de l'esprit dépend de son alimentation tout autant que celle du corps dépend de la sienne.



CHARLES DUITS

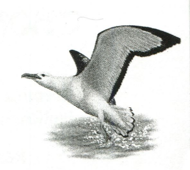
Ce n'est pas seulement la délectation évidente avec laquelle Hugo joue avec et sur les mots dans ses pages même les plus sombres qui prouve qu'il est beaucoup moins pessimiste que ne le donne à croire le destin de Jean Valjean ou de Gilliatt. Laissant de côté son optimisme officiel, qui est abstrait et, je ne le nie pas, irritant (on comprend mal comment un homme qui a écrit à Baudelaire : « *Vous avez inventé un frisson nouveau* » peut, à la mort de ce dernier, assurer Mme Aupick que Baudelaire était sur le point de se transmogrifier en bugle quand son mal l'a terrassé), je peux alléguer un poème des *Contemplations* (intitulé *Ecrit en 1855)* qui se termine par cette phrase : « *Je suis content* », phrase qui se retrouve dans ses journaux également, mêlée à toutes sortes de notations absolument différentes, par leur sens aussi bien que par leur ton, de celles que songerait à faire un homme angoissé, désespéré ou seulement affligé d'un tempérament atrabilaire. Le rapport que fait Blake entre l'énergie et la joie est au moins partiellement vrai – on ne peut en douter depuis l'invention des amphétamines. Hélas ! ces merveilleux produits ne nous ont que trop clairement montré que l'activité cérébrale et l'intelligence sont choses bien différentes et que la stimulation de l'une ne provoque nullement l'épanouissement de l'autre. « Quand on est con, on est con », dit Georges Brassens, et l'usage que les imbéciles ont fait des amphétamines entraînant l'interdiction de ces substances, nous a privés de l'une des plus utiles découvertes de la chimie. Hugo était naturellement tel que le sont artificiellement les hommes ordinaires quand ils prennent des amphétamines. Balzac aussi. Energiques et donc euphoriques. Ce que Hugo appelle le contentement était le fond de leur être, et c'est ce qui les distingue de Baudelaire, par exemple, pour qui la joie est par définition un état exceptionnel et presque un état de grâce, ainsi que l'atteste l'admirable et pathétique début des *Paradis artificiels*.

Certes, Hugo a traversé des crises affreuses, dont celle qui forme le point central des *Contemplations*, le terrible moyeu de cette immense route de poèmes, est la mieux connue. Il lui est indubitablement arrivé de s'abandonner pendant des semaines ou des mois aux bras mous de la prostration. Il a souvent rencontré ce qu'il appelle dans *La légende des siècles* « *la brebis Epouvantable* ». Mais son énergie native, l'amphétamine que lui délivrait sans ordonnance, comme un pharmacien complaisant, le sphinx organique, l'a toujours sauvé.

Le désespoir passager est probablement plus brutal que le désespoir chronique. Quand il tue, il tue vite. Le désespoir chronique – qui est la maladie principale de notre époque, la cause de presque toutes les autres et la conséquence directe de l'empire que le dualisme radical exerce depuis un siècle sur la civilisation occidentale – agit à la façon de la rouille ou de la moisissure.



THOMAS ROUSSOT



POWYS, LE DEMIURGE ENCHANTEUR

L'œuvre de Powys est une sorte d'écheveau subtil de connexions, de vibrations énergétiques qui s'animent et font de tous les êtres, lieux et objets des forces convulsives pourvues d'âmes. Oeuvre éminemment païenne, et pour s'en convaincre il faut lire *Les Enchantements de Glastonbury* qui fait pénétrer le cosmos par le plus fabuleux des belvédères. Saturation ahurissante de magies qui gravitent autour d'individus écorchés, tourmentés par leurs pulsions contradictoires. Pervers et romantiques dans un même élan, ces personnages Powysiens sont à eux seuls des mythes ambulants, déambulant dans des contrées violentes et ouvertes béantes sur l'inconnu. C'est le Graal qui s'offre dans ces pages, aux yeux du lecteur réduit à un grain de sable, un insecte archaïque. Dans les sables de la mer, l'angoisse et la torture se mélangent au sublime, une description minutieuse et mystique de la nature, des malades mentaux enfermés, des animaux vivisectionnés côtoient des étreintes tendres et fugaces. « *Comment quelqu'un peut-il jouir de quelque chose en ce monde* (...) *tant qu'une abomination comme la vivisection existe?* »demande Magnus Muir. Pour extirper la vérité certains taillent dans la cervelle des chiens. Une réalité qui peut rendre fou celui qui s'y attarde.

Powys semble indiquer que seule l'affirmation d'un amour mystique pour toute la nature peut s'opposer à la toute puissance du rationnel scientifique. Une éthique profondément panthéiste imprègne tous ses romans, entre compassion quasi christique pour tout ce qui vit et souffre et sadisme métaphysique (celui de ceux qui veulent savoir en violant la nature, et en s'imposant par effraction au mystère de l'existence). Un conflit puissant entre le rationalisme étriqué et l'empathie pour tout ce qui existe traverse la plupart de ses récits. Culpabilité et chagrin gangrènent l'âme des protagonistes, mais aussi espoir et tendresse. La langue de Powys est d'une rare subtilité pour rendre compte des fluctuations psychologiques qui s'emparent des femmes comme des hommes face à la destinée. L'être au monde est rendu dans toute son intensité dramatique, perception sans distance, enlacement des éléments, interdépendance radicale de tout, en deçà de la « pensée ». Les corps se fraient d'instinct une voie dans le monde, les sentiments, les sensations, tout est inséparable du monde, ce dernier étant lui-même projet du sujet, projection fantasmée et mythique. Dépendance entre les manifestations sensibles et l'intentionnalité des êtres. Monde pré-objectif, innocence des sens voués totalement à l'être total, perception qui n'ordonne pas la nature comme objet de savoir mais est partie prenante et compatissante de celui-ci, voilà peut-être le projet spirituel de John Cowper Powys. Son *Apologie des Sens* chez Pauvert définit avec la plus grande clarté ses intentions de même que sa philosophie de la solitude.

Un monde d'avant la réflexion, d'avant l'analyse désincarnée, un monde qui établit toutes les jonctions essentielles se déploie dans ses pages au souffle lyrique, une prose menant parfois à la transe. Les forces naturelles imprègnent les représentations des hommes qui leur donnent sens et ces forces demeurent centrales puisque ce sont elles qui suscitent le sens où plutôt les sens que leur accordent les hommes. Pour faire émerger du sens les individus doivent pourtant se réfugier hors des choses, créer un écart, voire se retrouver à contre courant et deviennent alors spectateurs désengagés du spectacle divin. C'est dans la relation au monde que Powys fonde sa mythologie, une relation impliquant un échange et non pas seulement une soumission aveugle. Basculement parfois entre la volonté de contrôle sur les forces réduites à des objets et la soumission à ces mêmes forces qui réduisent le sujet à en être l'objet.

THOMAS ROUSSOT

Décentrés par la négation de l'autre ou de la nature opaque, les personnages de Powys sont régulièrement menacés de désagrégation.

Réservoir inépuisable de choses et de flux, le monde finit par dépasser le démiurge, le réduire à un simple reflet : « Il n'était plus Wolf Solent, il n'était plus que de la terre, de l'eau et de petits points incandescents qui scintillaient » où ailleurs toujours dans *Wolf Solent* : « J'ai été stupide d'essayer de faire de mon âme un cristal dur et rond ! C'est un lac…rien d'autre...avec une nuée d'ombres flottant au-dessus comme autant de feuilles! ». Retour du réel qui refuse les projections humaines trop humaines. Pourtant la finalité du héros Powysien sera inlassablement de se laisser imprégner par la beauté du monde, par delà sa cruauté de toujours. S'il ne fallait lire qu'un roman de ce génial druide romancier, je vous conseillerais *Givre et Sang*.



Tête du « Mérinos » d'Isidore Bonheur.
Coll. Miguet Frères.

« Quand je regarde, disais-je, ce multivers tel qu'il est réellement, avec ses mystères, ses oasis aimables, et ses îles fortunées qui existent tout autant que les désastres et les fiascos de la création (ceux-là « *aussi innombrables que les grains de sable sur la plage* », comme le dit dans une version à usage scolaire, l'Honnête Citoyen au début des Acharniens d'Aristophane) j'avoue que, cultivant l'illusion vitale, à la fois humble et orgueilleuse, d'être un insecte et un ver de terre et cependant un magicien de nature quasi divine placé au sommet de la vague de la création par la force du désir et de l'imagination, je préfère suivre de mon mieux le bon sens magnanime et indulgent de maîtres aussi profanes, aussi séculiers qu'Homère, Aristophane et Rabelais plutôt que de m'employer à découvrir le secret de Jésus, à trouver la voie de l'initiation spirituelle ou à percer le mystère de la communion des saints. »

John Cowper Powys, extrait de *Obstinate Cymric* (traduction de François-Jaujard, *Granit*).

CAMILLE AUBAUDE

OU VA RACHEL-ROSE ?

Suite et renouvellement de *Gilda*, roman de la mère et de l'exil, *Rachel-Rose et l'officier arabe* est un des meilleurs livres de Paula Jacques. Il donne au « pathos » de l'arrachement, cher à l'auteure, une dimension théâtrale et satirique qui réjouit durablement le lecteur. La confrontation entre l'univers joliment outrancier d'une famille juive, les Cohen, et la politique de l'Egypte des années 1950 est traitée de façon exceptionnelle. Le récit maintient un semblant d'ordre, donne un sens à des existences brutalement menacées par l'irruption de l'histoire au sein d'une famille « *à l'abri de la vraie vie* » (p. 88). Thème présent dans toute l'œuvre romanesque de Paula Jacques, et qui la résume.

D'une certaine façon, *Rachel-Rose et l'officier arabe* est le point d'orgue de cette thématique du danger toujours présent. L'héroïne est une adolescente de seize ans, assez innocente, assez fragile, une « *petite demoiselle* », considérée au moment précis de son existence où elle s'initie aux affres de l'amour, « *une chose qui va du pire au meilleur* » (p. 230). Rachel-Rose s'adonne à une passion étrange avec un policier capable de ruiner sa famille. Fouad Barkouk est son double masculin, vengeur et justicier, et il pousse jusqu'au désordre mental le sentiment d'humiliation.

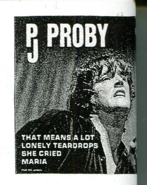
L'histoire pourrait être atroce si Paula Jacques ne s'était plu à montrer la malice et la rouerie d'une adolescente livrée à son premier amour et d'un égyptien formidablement attaché à son enfance et à son pays. Ce personnage incarne la haine suscitée par l'opulence des commerçants juifs. Le tour de force de Paula Jacques est de ne pas réduire ce personnage à cette seule distinction. Parce que c'est Rachel-Rose, l'adolescente, qui porte la joie vivante, l'espoir. C'est encore Rachel-Rose qui dévoile au lecteur les métamorphoses de l'amour, vu par son regard tout neuf, un regard plein de grandeur et de poésie.

Les sentiments exacerbés de *Rachel-Rose et l'officier arabe* font dériver totalement la notion de puissance. Qui venge qui ? Lequel est humilié ? Nul ne peut donner une réponse claire. Il s'agit de comprendre les désirs inavoués de la victime et du bourreau pour inventer un monde sans terreur. Tous les personnages de ce roman manifestent l'amour et la haine, dans des jeux de reflets, de dualités, et grâce à un tissage d'histoires qui, d'une certaine façon, comble les vides. Trop de duplicité mène au désespoir dans une Egypte soudainement enlaidie par des poussées islamistes et xénophobes, à l'heure où naît l'État hébreu.

Rachel-Rose a seize ans parce que l'espoir de retrouver des terres un peu stables est le fait des générations à venir.



TEDDY BURNS



PJ PROBY : LE MOUSQUETAIRE LUCIFERIEN DU ROCK

Par une froide matinée de janvier 1959, un jeune homme de 20 ans, domicilié au 880 Hilldale Road à Hollywood, arpente les rues de Los Angeles.

Il a de bonnes raisons d'être satisfait car il vient d'obtenir son permis de conduire, délivré à son nom d'état civil : James Marcus Smith ; un nom pas très original, l'équivalent de Dupont pour la France, et, avec ce nom passe-partout, on ne pouvait guère espérer décrocher autre chose qu'un job de camionneur dans la Cité des Anges en l'an de grâce 1959 après Barrabas.

Mais le jeune James a d'autres ambitions, notamment celle de faire carrière dans le show business.

Il se prépare en secret depuis 1955 où, dans sa ville natale d'Houston, sa vie bascule à tout jamais lorsqu'il reçoit trois chocs. La découverte de Marlon Brando dans le film *The Wild One* (L'Equipée Sauvage), celle de James Dean dans *A Rebel Without A Cause* (La Fureur De Vivre), et un troisième film qui commence à mettre la jeunesse américaine en ébullition, *Blackboard Jungle* (Graine De Violence), avec Bill Haley et ses *Comets* qui interprètent le fameux *Rock Around The Clock*.

Mais l'étincelle décisive, celle qui mit le feu aux poudres, fut la rencontre du jeune James avec le futur *King* Elvis Presley, qui passait en attraction, non loin de Houston, au *Louisiana Hayride*.

En 1957 James émigré à Los Angeles et commence à prendre des cours de chant avec un professeur nommé Liliann Goodman.

Cette dame, qui a formé Frankie Laine et Elizabeth Taylor, détecte chez James des talents de compositeur et lui conseille de s'orienter vers les compositions de chansons, parallèlement à sa carrière d'interprète.

Pour cela, il adopte le pseudonyme de Jett Powers, en hommage à l'acteur Tyrone Power et à James Dean, qui tient le rôle de Jett Rink dans *Géant*.

Il apparaît à la télévision dans des films de série B et devient le chanteur de plusieurs groupes, dont les *Mello Kings* et les *Moondogs*.

Il fréquente le milieu branché de L.A. où il rencontre les frères Burnette, Johnny et Dorsey, ainsi qu'Eddie Cochran et les compositeurs Sharon Sheeley et Jackie de Shannon, sans oublier un jeune débutant dont la carrière croisera étrangement plusieurs fois la sienne, un certain Brian Maurice Holden, futur Vince Taylor.

Jett, le rebelle, met alors au point un jeu de scène original, s'inspirant à la fois du côté « voyou » de Presley et des excentricités de Screamin' Jay Hawkins, en devenant le précurseur de ce que l'on appellera plus tard le rock « luciférien », style représenté également en Angleterre par Vince Taylor, Johnny Kidd et Screamin' Lord Sutch.

C'est Jackie de Shannon qui conseille à Jett d'adopter le pseudonyme de PJ Proby, trouvant que ça sonnait plus classe que Jett Powers.

L'apport original de PJ au rock luciférien est incontestable, car ce perfectionniste était capable d'interpréter une ballade avec la ferveur d'un *gospel song* et la dramatisation d'un air d'opéra, en cumulant les exagérations vocales d'un Johnnie Ray avec les éructations et les vomissements d'un Cab Calloway ou d'un Slim Gaillard.

C'est particulièrement visible à partir de juin 1964 ou PJ fut invité par le producteur Jack Good, à l'instigation de Jackie de Shannon, à faire une tournée anglaise avec son premier tube, la reprise du standard de 1933, *Hold Me*, enregistré en double voix – style *Beatles* – accompagné à la guitare par le vétéran du rock Big Jim Sullivan et le sataniste Jimmy Page.



Teddy Burns

A cette occasion, pour la première prestation télévisée de PJ, Jack Good le relooke en corsaire-mousquetaire, catogan et chemise blanche, ainsi qu'un jeans de velours noir très moulant, qu'il prit l'habitude de faire craquer et de perdre sur scène.

Le maniérisme scénique de PJ était tel qu'il provoquait l'hystérie -non seulement du public féminin, mais également celui du public masculin, puisque, étrangement, *Hold Me* deviendra par la suite l'hymne officiel des homosexuels britanniques.

La cote de popularité de PJ tomba vers la fin de l'année 1965 à cause des scandales à répétition provoqués par ses séances de *strip-tease* en public, et l'arrivée sur la scène britannique de Tom Jones – tout aussi doué que Proby vocalement, mais qui bénéficiait d'une image plus rassurante pour le grand public.

Pourtant, PJ produisit encore quelques petits chefs-d'œuvre, notamment ses reprises de *Somewhere* et surtout *Maria* de *West Side Story*, dans lesquelles sa puissante voix de baryton se déchaîne avec un tel enthousiasme qu'elle donne envie de foutre à la poubelle les versions originales.

Dans son album du printemps *1966, PJ In Town*, Proby assassine avec classe et panache le standard de Gershwin *It Ain't Necessarily So*, déjà maltraité par Cab Calloway, en malaxant, triturant, vomissant et dégoulinant les syllabes, commettant un véritable attentat contre les règles du langage articulé.

Vince Taylor à la même époque y tentera la même aventure, avec beaucoup moins de réussite, avec sa reprise destroy de *Summertime* et Dick Rivers leur rendra hommage avec ses titres *Viva Lucifer* et *Lucifer Rock*.

Suivent une série de déclarations fracassantes de PJ à la presse à scandales, comme lorsqu'il déclare dans le *Sunday Times* qu'il souhaite être la vedette d'un film racontant l'aventure d'une pop star qui perd la tête et se prend pour Jésus-Christ, ce qui était exactement le cas de Vince Taylor à l'époque ; leurs destins se croisant ainsi une dernière fois.

PJ déclare également à un journaliste de *Record Collector* : « *Je crois qu'il y a un complot contre moi, parce que je suis un étranger qui se fait beaucoup d'argent en enlevant le pain de la bouche des Britanniques, et de nombreux journaux ont écrit qu'il fallait me déporter.* »

Ces diverses déclarations, reflétant un état paranoïaque, ne firent rien pour améliorer l'image de marque de Proby.

En 1967, Pat et Lolly Vegas, producteurs du groupe amérindien *Redbone*, écrivirent une chanson intitulée *Nicky Hocky*, qu'ils proposèrent à PJ en remerciement du soutien qu'il apportait à la lutte des Amérindiens pour la reconnaissance de leurs droits, suivant ainsi la voie tracée par son modèle Marlon Brando

Nicky Hocky devint le dernier tube de PJ Proby avant sa disparition des hit-parades.

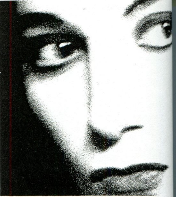
Tout individu ayant sa part de ténèbres, il faut encore mentionner cette confession que fait PJ le 27 janvier 1968 à David Griffith du *Record Mirror* : « *Je bois de l'alcool depuis l'âge de quinze ans. C'est une habitude dont il est difficile de se débarrasser. Si bien que mon colon, mon foie et mon estomac sont dans un piteux état. Quand je suis soûl, je suis capable de devenir diabolique. Etant un type possessif, jaloux, je ne peux pas supporter qu'une femme que je fréquente traîne partout et avec n'importe qui, à moins que je ne l'en ai autorisé.* »

Dès lors, les dés sont jetés. Malgré un fabuleux *Christmas EP* où son *White Christmas* enfonce la version de Presley (pourtant excellente), et une dernière tentative en 1970 de *Liberty* pour relancer PJ, la sortie de l'album *California License* où il est accompagné par les ex-*Checkmates* d'Emile Ford, ne suffira pas pour permettre à PJ de remonter la pente.

Les ultimes tentatives d'incursion dans les années 80, dans le style disco ou dans le *punk-rock*, pas plus qu'un hommage au *King* dans le show *Elvis* en 1977 à Londres, ne réussirent à faire connaître à PJ le succès auprès des nouvelles générations, pour qui Proby ne représente plus qu'un *has-been*.

Désormais le rebelle est condamné à retomber dans l'obscurité, mais ce grand barde nous aura bien fait rêver dans sa période *sixties*, et avec quelle classe et quel sens aigu de la provocation.

Athane Adrahane



Entretien réalisé par Thomas Roussot

T.R. : Bonjour Athane, merci de nous accorder cet entretien. Nous avons reçu votre livre *La conscience magique* comme une claque, un appel urgent à ouvrir à nouveau des pistes initiatiques dans cet occident désenchanté. Pensez-vous que cela soit réellement possible, sachant que le matérialisme réducteur et les médias rétrécisseurs occupent une grande part du terrain culturel ?

A.A. : Oui, je crois que cela soit réellement possible. Notre monde occidental est certes actuellement dominé par une culture du media, de la consommation, de la pensée *fast food* favorisant l'uniformisation des corps et des pensées. Notre regard se voit constamment orienté dans une seule direction : celle qui favorise le grand marché de la majorité, le grand marché de la croissance. Ces ornières nous font agir dans ce sens, sans nous poser de question, comme si opter pour ce style de vie allait de soi, qu'il n'y avait qu'une seule direction, pas d'autres alternatives. Or ce chemin qu'on nous impose, on a aujourd'hui toute la légitimité de douter de son bien-fondé car il nous conduit à l'anéantissement croissant de la vie sur terre (forêt, animaux…) et à plus ou moins long terme à l'extinction de l'humanité. Oui, l'homme est en train d'orchestrer sa propre mise à mort. Cette perspective morbide n'est pas très réjouissante. Elle a de quoi nous faire déchanter. Mais il appartient à chacun de nous de choisir ou non de minimiser sa participation, au mauvais film que l'on nomme « La » réalité, mais qui n'est qu'une construction, à nous d'inventer d'autres perspectives. Il ne s'agit pas de changer le monde, mais déjà d'œuvrer à freiner sa croissance dévastatrice au sein de notre petit microcosme, stopper son impact sur nos consciences, sur nos solitudes, stopper notre déforestation, l'extinction de nos peuples primitifs. Et cela, en inventant toute une série de dispositifs qui activent, qui restaurent, qui ensemencent nos terres, nous faisant toucher à l'essentiel, à la vie dans ce qu'elle a de fragile, d'originel, de magique. Créer, au sens large, un vaste processus de métamorphose permet de déprogrammer toute une série de comportements stéréotypés, injectés en nous, que nous perpétuons de façon inconsciente. La philosophie, l'écriture, la sculpture, le cinéma permettent d'élargir le regard, de bousculer nos perspectives emmurées, de travailler à sa différence, d'expérimenter des chemins et des devenirs autres que ceux qu'on nous vend à longueur de journée. Ce travail est certes immense et relève du parcours du résistant. Mais, plus qu'une croyance, j'en vois la tangible réalité, en témoigne la multiplicité des solitudes qui commence à acter de façon convergente pour un monde autre, avec d'autre considération envers les animaux, les végétaux, les femmes, les enfants…

T.R. : Au cœur de votre réflexion se trouve la notion de risque, de danger, notamment pour libérer nos énergies face aux carcans sociaux de toutes sortes. Dites-nous en plus sur ce risque.

A.A. : Notre culture est devenue une culture uniformisante et ultra-sécuritaire. La culture de la peur régit nos corps. La peur de l'étranger, du noir, de la maladie, de la menace nucléaire, de la solitude, du loup, de la précarité, du changement, de la différence, de la mort, et finalement de la vie…On n'ose plus faire un pas sans flipper de ce qui pourrait nous arriver. Cela favorise le culte du confort et de la consommation. Chacun son gsm, sa voiture, sa clôture.

Le prix à payer pour vivre sans danger et en sécurité devient accepter d'en remettre notre liberté à ceux qui sont chargés de nous protéger. On en revient à cet épisode de *Les frères Karamazov* de Dostoïevski, où le Grand Inquisiteur nous dit « *remettez-nous votre liberté et vous serez en sécurité* ».
Mais la vie est risquée et dangereuse. La vie danse constamment avec la mort. Elle est parsemée d'accident, de changements subits de directions. Changements heureux et malheureux. Tout cela fait peur et c'est naturel, personne ne vit sans peur. Ce n'est pas la question. La question c'est : quel rapport allons nous entretenir avec cette peur ? Allons nous choisir ou non d'affronter sa peur, de la dépasser ? Ne pas les affronter, prendre des boucs émissaires chargés de les incarner à l'extérieur de nous, cela ne les fait pas disparaître pour autant, elles changent juste de forme et de place et finissent souvent par devenir de terribles tyrans qui dirigent toutes nos attitudes, nous dévorent de l'intérieur et pourrissent nos relations. Pour moi, l'art, un certain type d'art, un art qui ne néglige pas d'aborder la vie dans tout ce qu'elle a d'intempestif, est une façon fabuleuse d'affronter ses peurs, d'apprivoiser sa part d'inconnu, sa solitude aussi. Parce que le temps du livre, du film, d'une musique, l'on maintient à notre conscience ce qui séjourne au plus profond de nous et que l'on ose exprimer. Un art du dangereux nous bouscule, nous fait sortir des sentiers battus, voilà pourquoi c'est toujours un peu risqué pour nos habitudes, pour notre confort cérébral. On pourrait s'en trouver différent. Mais c'est tellement libérateur de pouvoir lors d'un concert, décharger par la danse et le cri, tout ce qui nous oppresse dans la vie de tous les jours. Pratiquer la création, c'est pratiquer l'art du funambule qui tisse son fil entre deux abîmes. Son art, qui consiste à danser sur ce fil et à passer là où aucun voyageur n'est encore passé, exige un subtil équilibre entre hardiesse et précaution, audace et vigilance, inconscience et conscience afin que la prise de risque, que suppose toute aventure au sein de l'inconnu, ne tourne en une entreprise d'abolition de ses bio-multiplicités.

T.R. : Vous dites « *Ce n'est que lorsqu'on aura cessé de croire à la suprématie du règne de l'homme sur les autres règnes, que l'on pourra se sentir connecté aux lignes de l'univers, aux puissances cosmiques, aux forces du dehors.* » Quels moyens vous semblent les plus adaptés pour ce faire?

A.A. : Pour ma part, ce fut le contact avec les mondes de création. La musique, la poésie, telle ou telle scène de film m'ont connecté à ce « trop grand », à ces forces du dehors, à ces puissances telluriques et cosmiques. Enfant, nous sommes souvent visités par de telles expériences. Nos langues sont souvent mêlées à celles de drôles d'animaux. Nous voyons des liens partout : le soleil, l'arbre, le peuple des papillons. Mais la rationalité et le monde adulte à tôt-fait de faire taire ce type d'approche comme peu apte à favoriser notre entrée en sociabilité. La création m'a permis d'appréhender ces forces d'une manière viable. La première fois que j'ai entendu *Dead can Dance*, les préoccupations mondaines se sont tues en moi, j'étais connectée à l'essentiel. Mais aussi, les rires et les pleurs de Laura Palmer dans la *Red Room* ou encore les chants de *Zarathoustra*. La fréquentation des volcans, des montagnes, de l'océan, l'expérience de l'amour, des concepts de Gilles Deleuze, que tout cela ait lieu au niveau de l'écriture, de la philosophie, du chant, de la sculpture, ou ailleurs, à même une ballade en forêts, lors de la rencontre d'une fleur ou d'une étoile, voilà des expériences qui nous remplissent de ce sentiment du « trop grand », du « trop beau ». On se sent tout d'un coup tout petit, pas très important, juste à notre place… passagère petite poussière stellaire. Alors on œuvre du côté de la vie, on la sent précieuse, magique. Cette vie, on a envie de lui dire merci et de la faire proliférer, au lieu de vouloir la posséder, de s'en servir comme si elle nous était acquise.

Athane Adrahane

Nous vivons dans un monde où l'homme se pense le roi de la création, or il n'est qu'un peuple parmi bien d'autres. Il est temps qu'il le comprenne. « Quel moyen… pour ce faire » ? : l'art n'est pas un moyen pour, je n'utilise pas l'écriture pour parvenir à tel ou tel fin. Art et vie sont chez moi inextricablement liés. L'art lorsqu'il est déploiement d'une conscience magique est un terrain propice pour expérimenter d'autres forces de vie que celle de l'homme, pour accueillir en nous le chant de l'univers, pour recontacter cette idée que la vie est un tissu de relation qui ne cesse de se créer. Je pense à la photographie. Un arbre solitaire et majestueux nous séduit par sa puissance, sa traversée des siècles. On le veut absolument en photo. Qui sait où cela peut nous conduire. On ne « prend » pas la photo d'un arbre. C'est toute une approche. Il faut rencontrer sa solitude, ses peuples, apprendre sa lumière, ce que lui dit le soleil, il faut tisser des liens, pour qu'ait lieu l'événement de la photographie. L'art, c'est se mettre à l'écoute de l'autre, c'est une affaire de devenir, ici le devenir-végétal et qui sait où cela nous conduira après… sans doute un jours à nous battre pour qu'Epson sorte une gamme de papier photo recyclé…

T.R. : A juste titre vous vous attardez sur le cinéma de Zulawsky, le considérant comme porteur de ces énergies libératrices. Comment expliquez-vous que la réception de son oeuvre soit globalement si hostile (« cinéaste fou », « hystérie », « délire », « grotesque » étant souvent les qualificatifs utilisés pour le décrire) ?

A.A. : Les films de Zulawski ne machinent pas suivant l'enchaînement rationnel des images. Sa création d'image suit la logique des affects et des intensités. La langue y est vécue du côté du corps et ses passion (corps-souffle, corps-cri) et non du bavardage qui tue le temps. Bien des gens ont peur de ce qui pourrait bousculer leur schéma de pensée, entraver leur confort visuel, leur esthétique de la complaisance. Souvent les gens fonctionnent suivant des grilles standardisées de lecture et dès qu'un comportement sort de cette récognition, ils préfèrent le réduire, le juger, le rejeter plutôt que de se risquer à le penser, parce que c'est trop difficile, trop risqué. C'est triste. Il y a pourtant autre chose à voir chez Zulawski. Il y a ces danses de corps qui s'attirent et s'éjectent, créent ensemble d'autre corps ou ne parviennent plus qu'à se détruire. Chez Zulawski, il y a aussi toute cette mise en abîme de l'art, cette façon de se rencontrer à travers la création, qu'elle soit musicale, cinématographique ou photographique. Ce regard lucide sur l'âme de l'homme, sa grandeur et aussi sa médiocrité. Il y a ces scènes immenses entre Romy Schneider et le photographe, il y a les pleurs de Kinski, il y a les danses de Shamanka, les visions de Chopin. Il y a toute cette réflexion dans *La Fidélité* sur la difficulté qu'il y a de rester honnête dans un monde où la corruption règne en maître. Zulawski est un très grand cinéaste et j'espère qu'on le redécouvrira.

T.R. : Vous pointez l'enfance comme le lieu de l'indéterminé (se rapportant à *La Fidélité* de Zulawsky), où la magie opère à plein, où les rêves ne font qu'un avec le sujet. N'est-ce pas le point crucial, comment préserver cette zone de l'esprit que le monde dit adulte s'évertue à vouloir réguler, ordonner et anesthésier ?

A.A. : L'enfance non pas comme une question d'âge mais comme cet espace ouvert à la multiplicité des devenirs. L'enfance, dès lors que rien n'est encore figé, que tout est en chemin, que tout est magique. Ce qui pour moi incarne le monde adulte, c'est un monde tristement clos sur lui-même, parvenu à son parfait développement, un monde figé dans ses certitudes, coincé dans ses définitions et qui n'accepte plus d'apprendre de ce qu'il rencontre. La création est le lieu de l'enfance par excellence parce que ouverte à de nombreux chemins.

Athane Adrahane

Elle est cet incroyable processus d'exploration de nos multiples personnages, un espace-temps où l'on peut laisser libre champs aux langues de nos peuples, insectes, oiseaux, ours, anges, forêt, oui c'est un espace-temps où l'on peut faire vivre ses rêves…. C'est aussi un espace d'expression où l'on peut rencontrer les autres d'une très belle façon, parce que au niveau de notre solitude, de notre authenticité.

T.R. : David Lynch est LE cinéaste du mystère. Vous analysez fort précisément certains de ses films et tous ses fans où ceux qui l'ignorent encore ne pourront qu'y trouver une matière riche pour mieux s'abandonner à son oeuvre. Savez-vous qu'il veut promouvoir la méditation transcendantale qu'il pratique depuis 32 ans ? Il vient de créer une fondation dans ce but. Vous-même, avez-vous déjà abordé une spiritualité particulière ou bien la trouvez-vous essentiellement à travers l'art?

A.A. : Oui, je sais et je trouve son engagement, son initiative très belle et très intéressante. Oeuvrer à donner la possibilité à tout étudiant Américain de pratiquer à l'école la méditation transcendantale : beau et vaste programme. Tout travail dont l'urgence est d'élargir le champ de la conscience, de déployer notre créativité, de restaurer une place pour le silence, de déjouer les méfaits du stress qui assaille continuellement nos corps et nous coupe de l'essentiel, est d'une urgence capitale actuellement. Je crois en l'efficacité pratique de ce type de recherche. Maintenant, je ne l'ai pas expérimentée donc je ne peux en dire plus. Mais je suis une enfant du Lynch monde. Celui-ci s'est emparé de moi il y de ça 16 ans, avec *Twin Peaks*. Son univers de création m'a permis d'apaiser mes violences, de maintenir mes yeux ouverts face à mes peurs, de déployer ma créativité dans un chemin qui m'est propre, en restant fidèle à mes visions, à mes peuples. Donc, j'ai beaucoup de respect pour ses mystérieux chemins. Quant a moi, oui, c'est l'acte de créer (qu'il soit philosophique, musical…) qui me permet de déployer le chemin de ma conscience. Mais de nouveau art et style de vie sont intimement liés. La pratique du chant, notamment, requiert de se mettre à l'écoute de son corps, de ses respirations, c'est ma méditation à moi.

T.R. : Vous pratiquez la philosophie et cette grille de lecture *via* Deleuze et Nietzsche notamment éclaire la plupart de vos analyses. Que conseilleriez-vous comme ouvrages pour un néophyte qui veut s'initier à cette discipline ?

A.A. : *La conscience magique* se voulait, entre autres, une initiation à la philosophie, à une certaine philosophie, non coupée de la vie, puisque ce livre, outre les mondes de cinéma qui le traverse, se voit notamment guidé par les philosophes Nietzsche et Deleuze. Mais il est bon que l'on se frotte directement à l'univers de ces philosophes. Pour une approche en douceur de Deleuze, je dirai : *L'abécédaire de Gille Deleuze* (vidéos), l'écoute de *Schizotrope* et le livre *Dialogues*. Pour Nietzsche, je dirai : *Ainsi parlait Zarathoustra* et *Le gai savoir*.

T.R. : « *De nos nuits, les spectacles de Marilyn Manson sont proches de ce qu'Antonin Artaud entendait par « théâtre de la cruauté » car ils sont capables d'exalter ces énergies vitales...* » Quels autres artistes musicaux vous accompagnent ?

A.A. : *Einstürzende Neubauten, Dead Can Dance, Nine Inch Nails,* Jacques Brel, Nick Cave, *The Cranes*, Thiéfaine, Diamanda Galàs, Philip Glass.

Athane Adrahane

T.R. : A propos de cruauté, vous affirmez que l'art fasciste ou totalitaire n'existe pas. Il y eut pourtant les sculptures d'Arno Breker, les films de Leni Riefenstahl où l'architecture de Speer...n'idéalisez-vous pas l'artiste? L'art au service d'une propagande existe depuis toujours ; actuellement, il se met souvent au service de l'ultra libéralisme économique.

A.A. : L'artiste n'est jamais à l'abri de la corruption. Il y a toujours un risque qu'il dévie de sa ligne éthique, qu'il se vende et quitte le champ de la création …la vigilance est toujours de rigueur. Je crois avoir bien insisté sur cette problématique dans *La conscience magique*, mais également sur ce cas, non moins rare, d'un détournement d'un art par un système ou une industrie et ce, en vue d'une manipulation des masses. L'art se voit alors utilisé comme outil de propagandes visant à enchaîner un public aux intérêts d'un système dominant. La culture de l'audiovisuel regorge d'exemples. Lorsqu'on voit une pub pour des 4x4 jumelés à des images du peuple Massai en pleine danse, en pleine nature, pour moi ce n'est pas de l'art, c'est du marketing destiné à vendre des 4x4 en se servant de l'attrait esthétique qu'exerce sur le public le soleil et le dépaysement qu'offrent les derniers peuples authentiques. Pourtant on utilise pour ce faire l'art de la photographie et de l'infographie. Et lorsqu'un des fonctionnaires de l'administration Bush écrit le discours du président afin de convaincre l'opinion publique de faire la guerre en Irak et ce, en utilisant la force et le pouvoir des mots, est ce qu'il s'agit d'art pour autant…ou plutôt d'un détournement de la langue afin de servir les intérêts d'un système dominant ? C'est plutôt çà, je crois. La création telle que je la conçois, tel que ce mot a pris sens et corps au sein de mon expérience – car il n'y a pas qu'un seul sens, à chacun sa vision de la création –pour moi donc, la création, qu'elle soit musicale ou philosophique, se vit en résistance à un système uniformisé et dictatorial, dominé par ses « propres » intérêts ; elle se vit en résistance à une culture saturée de mots et d'images dépourvus de toute magie, devenus trop souvent outils de propagande et d'asservissement des différences à un modèle unique. Pour moi, le défi de l'artiste, c'est de restaurer, libérer de la vie partout ou celle-ci se voit amoindrie, dégradée, étouffée, bafouée, bref de parvenir à déployer la grande respiration.

T.R. : Vous pratiquez la musique, l'écriture, la philosophie, la photo… comment parvenez-vous à tout concilier?

A.A. : Je travaille énormément. En fait, tout marche ensemble : arts, philosophie et vie. D'où ma passion pour le cinéma qui est agencement et mise en danse de tous ces arts. Je me vis donc comme un cinéma ambulant dont l'art est de créer des passerelles entre ces différentes façons de penser. J'aime les connexions entre mondes hétérogènes. Que se passe t'il quand la philosophie habite le Rock ou que Marilyn Manson se ballade dans un livre de philosophie ? En fait, ce que je découvre en philosophie ensemence ma pratique de l'image ou de la musique et inversement, c'est la fabuleuse transe des sens.

T.R. : Nous avons trouvé votre écriture souvent fort poétique et lyrique, cette définition vous correspond elle?

A.A. : Je n'aime pas beaucoup les définitions. Je n'y corresponds jamais tout à fait, je déborde toujours des cadres et des guillemets dans lesquels l'on me confinerait. Mais votre sentiment d'une écriture poétique en corrélation avec la façon dont je vis est juste. Quant au lyrisme, le chant occupe un telle place dans ma vie que c'est bien possible qu'il y ait en moi quelque chose de lyrique, j'écris en chantant, je chante ce que j'écris donc…

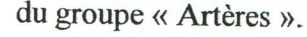
Astarté
IIIe ou IIe siècle ava
Statuette d'Albâtre

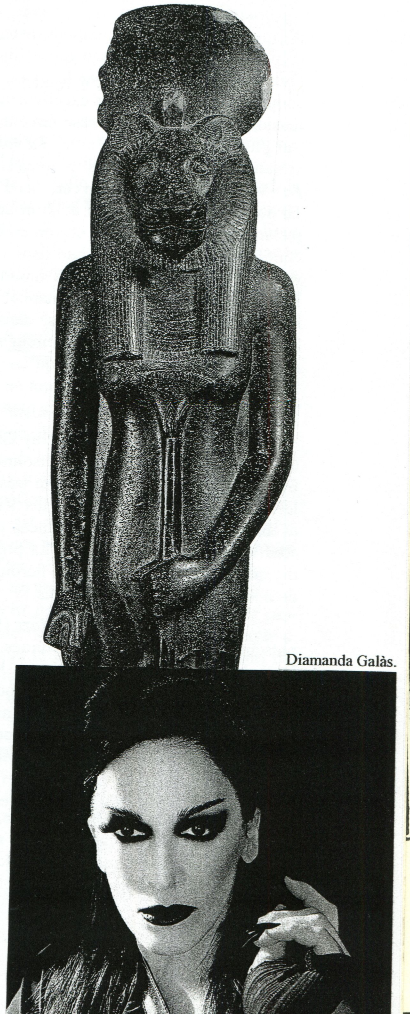
Athane Adrahane

Pour toute information sur *La conscience magique* et Athane Adrahane : www.anomaltribu.com.

Athane Adrahane

Philosophe de formation, auteur d'un essai *La conscience magique* (Substance, 2003) et autres textes philosophiques, poétiques dont *La danse insensée des sens* (Cahier Internationaux de Symbolisme). Conférencière, photographe (plusieurs expositions vivantes avec G. Sens, site Internet www.anomal tribu.com) et créatrice d'images vidéos (Les corps voyants…)
Nombreux travaux de compositions vocales. Travaille actuellement à la création d'un album de musique au sein du groupe « Artères ».





Diamanda Galàs.

MARC-LOUIS QUESTIN

LES CHRONIQUES DE LA SALAMANDRE

ELECTRIC PRESS KIT sort enfin son premier album intitulé ***ANALOGIC*** (Les Disques de la Crypte, 13€). On pourrait qualifier leur musique de *dark electro noise* minimaliste, quelque part entre *Cure*, *Sonic Youth*, *Psychic TV*, *Joy Division*, *Killing Joke* ou *Neubauten*. Boîte à rythme, basse, synthé, guitare *noise* et violons entraînent la voix d'Emmanuel D., volontairement distante, comme décalée en arrière-plan, vers les sommets crépusculaires d'un romantisme halluciné qui tourne autour d'un soleil noir. Des passages vraiment *speed* inspirés par le *punk*, alternent avec des phases mélancoliques à l'humeur sombre et dépressive. Un excellent travail sur les sons synthétiques a permis d'affûter la tension pessimiste et l'ivresse envoûtante de ce disque. Contrairement à certains critiques, j'ai plus particulièrement aimé ***Tu voles avec les Anges*** au rythme fluide et entraînant. La violence intemporelle des morceaux ***Joke*** et ***Torch*** fait réellement plaisir à écouter. ***Les Secrets suspendus***, que certains d'entre vous ont déjà entendu sur la compil number 5 de *La Salamandre*, est à mon avis un authentique petit chef d'œuvre. L'ambiance est froide, mélancolique, désespérée et romantique. Un peu comme si Schopenhauer et Léopardi confondus jouaient sous acide dans un garage pour mieux hurler leur désespoir parmi les ruines tristes et glacées d'un monde obscur et chaotique. Il ne fait aucun doute que ELECTRIC PRESS KIT (Emmanuel D. & Jeff) continue de mêler allègrement *cold wave*, *noise*, bruitisme *punk* et indus, dans un souci constant de mieux brouiller les pistes et d'imposer au fil du temps sa fureur sombre et déjantée. Mais le secret paradoxal de cette musique en demi-teintes fait qu'elle injecte à fortes doses une énergie plutôt guerrière, l'insurrection désenchantée de qui se bat contre les ombres et les démons de sa conscience. Ce premier album est un coup de maître et nous sommes impatients d'écouter les suivants !

Un récit fantastique de Guy Gavriel Kay est toujours une agréable surprise, pour peu qu'on ait le temps de lire ce foisonnant ouvrage. ***Le Dernier Rayon du Soleil*** (Le Pré aux Clercs, *492* pages, 21€) s'inspire très fortement des sagas nordiques chères à Régis Boyer. Des informations précises sur les Vikings, les Gallois et les Anglo-Saxons parsèment les aventures épiques et mouvementées des Cyngaëls et des Anglcyns. Le vent du changement souffle sur ces terres hostiles. La présence bienveillante des fées de l'entremonde va-t-elle déjouer l'inéluctable ? La quête héroïque de Thorkell le Rouge et de ses compagnons soulève en nous de puissantes résonances.

A travers ***Fantômes du Jazz*** (Les Belles Lettres, 304 pages, 21€) Alain Puzzuoli nous présente 22 nouvelles fantastiques, insolites, cruelles et musicales. Louis Armstrong, Boris Vian, Charlie Parker, Django Reinhardt, Mezz Mezzrow, Bessie Smith, Albert Ayler ou Glenn Miller sont dûment évoqués par les plumes talentueuses de Jérôme Pierrat, Nadine Monfils, Daniel Walther, Marc Dufaud, Jean-Paul Bourre, Thierry Acot-Mirande ou encore Olivier Delorme. Je me souviens des heures passées au *Chat qui pêche* et au *Birdland's*, des beaux concerts de Marion Brown, Alan Silva, Sonny Rollins et Bobby Few, des films intenses de Cassavetes et du *mezcal* qui chauffe les veines. La couverture est magnifique, elle nous invite à voyager dans ces contrées ivres de jazz.



MARC-LOUIS QUESTIN

L'écrivain belge Michel Rozenberg nous prouve une fois encore avec ses inquiétantes ***Altérations*** (Nuit d'Avril, 160 pages, 13,90€) qu'il est bien l'un des « *7 piliers du fantastique européen* » (*SFmag*). Confronté à la dégradation de sa perception de l'espace, du temps et de son rapport au monde, l'anti-héros de ces nouvelles plonge dans un univers corrompu, perd la maîtrise de son destin et s'égare dans des labyrinthes parallèles où la raison n'est plus de mise. Une approche neuve, intelligente, de nos angoisses les plus profondes, imprègne le fil de ces récits.

Bien que régulièrement publié dans le monde anglo-saxon depuis les années 1920, Maurice Level (1875-1926) a sombré chez nous dans l'oubli. Les éditions de l'Aube viennent de publier ***Les Portes de l'enfer*** (224 pages, 7€),un recueil de nouvelles grand-guignolesques et ironiques. Dans une ambiance sarcastique et tragique à la Mirbeau, ces histoires brèves font froid dans le dos. Redécouvrons Maurice Level et sa puissance de suggestion !

Notre ami Jean Rollin nous livre un texte étrange, un récit onirique proprement inclassable. ***Alice et Aladin, détectives de l'impossible*** (Editions Films ABC, 94 pages, 12€) renoue avec la tradition des romans d'épouvante de la Belle Epoque. On pense parfois à Gaston Leroux, Maurice Leblanc et Raymond Roussel pour les tensions, les paysages, l'incessant déplacement des personnages et des lumières. A mi-chemin entre le livre d'enfants illustré et le récit initiatique dûment crypté et codifié, on se laisse entraîner par le flot torrentiel, à condition d'abandonner l'esprit logique et rationnel. Un cahier photos nous fait découvrir les trésors méconnus et horribles du musée Delmas-Orfila-Rouvière. « *Dès qu'on y entrait on se trouvait dans l'univers de Mandrake le magicien. J'ai rêvé mille tours de passe-passe en contemplant la femme qui respire ! Il suffisait de presser discrètement le bouton, et la femme de cire, allanguie, se mettait à respirer. Elle devenait vivante.* » Et si c'était une métaphore de la terrible littérature ?

Le petit livre de Jacques Sirgent, par ailleurs créateur du Musée des Vampires, nous invite à visiter ***Le Tombeau de Drakula*** (Editions L'Anomalie, 128 pages, 10€). L'action se passe au Père Lachaise, un lieu de cultes insoupçonnés. L'humour à froid et l'érudition de l'auteur font merveille. Cette aventure stupéfiante nous tient constamment en haleine. Le propos est troublant et, sans vouloir le moins du monde déflorer la thèse singulière de Sirgent, on se demande à juste titre si ce qu'on vient de lire est une simple fiction, un canular ésotérique, une aventure vécue et terrifiante, un jeu de rôles poussé à son paroxysme ou une vision paranoïaque qui pourrait bien être réelle. « *Des légendes d'origines incertaines murmurent aux oreilles de ceux qui rêvent d'entendre qu'un vampire ne craint pas une simple croix mais qu'il faut que celle-ci porte le corps du Christ pour que le plus redoutable des revenants recule, s'incline, disparaisse, s'efface et s'avoue vaincu.* » Ce récit haletant laisse à penser qu'il n'y a peut-être pas de fumée sans feu et que le légendaire contient sa part de vérité, que notre imaginaire peut créer du réel, que l'ombre et la lumière, l'existence et la mort, n'ont pas de valeur définitive. Car tout est fluide, impermanent, un jeu de dupes et de miroirs dont notre esprit tire son profit.

Voici enfin réédité le livre-culte de Jean-Paul Bourre, ***Le Culte du Vampire aujourd'hui*** (Editions INRI, 208 pages, 17€). Une étude pertinente de Marcos Drake sur le vampirisme à Venise précède le texte de J.P. Bourre. « *Le vampirisme prétend, lui, connaître le véritable chemin qui mène à l'immortalité.* » D'étranges sectes ont de tous temps perpétué de mystérieux rituels d'alliance avec les puissances de la nuit. Des lagunes de la Sérénissime aux montagnes enneigées des Carpathes la terrible alchimie du sang et de la mort rend hommage à Vlad Tepes, alias Drakula, le prince farouche des ténèbres. (Pour aller sur le site : *www.editions-INRI.com*).

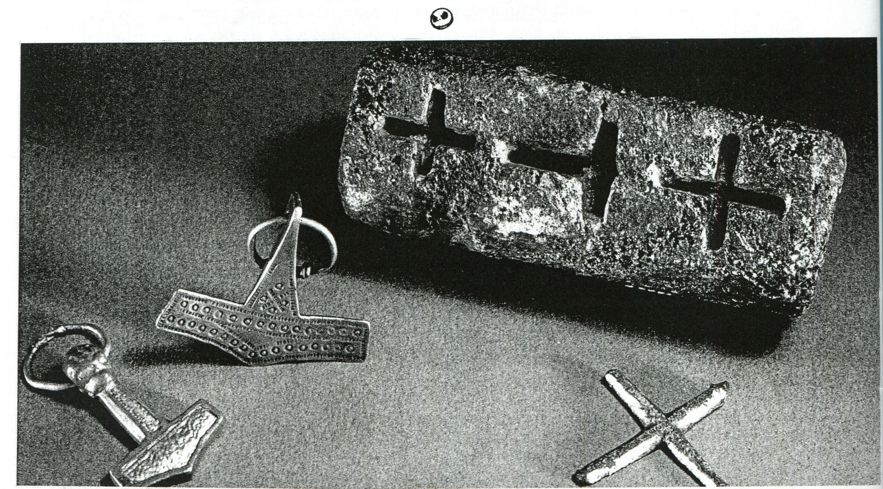
MARC-LOUIS QUESTIN

Le journaliste Laurent Courau et le photographe nomade Lukas Zpira livrent une enquête passionnante intitulée ***Vampyres. Quand la réalité dépasse la fiction*** (Flammarion, 324 pages, 19,90€). On y retrouve le mythe du sang, décliné sous de multiples facettes, ésotériques ou fétichistes, ludiques et décadentes. Aleister Crowley, Lucifer et le Graal sont maintes fois évoqués dans ce livre. De l'*Ordre du Dragon* aux romans étouffants et poisseux de Sheridan Le Fanu et d'Anne Rice, la subculture vampirique se maintient bel et bien dans les mondes souterrains de New-York, Venise, Tokyo ou New-Orléans. Faut-il prendre au sérieux les gangs actuels de « vampires » ? Si l'on élimine les snobs, les allumés et les psychopathes de tous bords qui s'intéressent à la question, il ne reste plus grand monde pour oser s'impliquer dans la Voie Sombre du Dragon Rouge.

J'ai dévoré avec plaisir le petit essai de David Allio sur ***Céline. La légende du siècle***, (Infolio éditions, 192 pages, 11€). Ecrivain de génie, polémiste féroce, médecin des pauvres et visionnaire, auteur riche et complexe, provocateur et tourmenté, Louis-Ferdinand Céline continue de hanter le paysage littéraire contemporain. Ce livre honnête, bien informé, permet de prendre la mesure d'un barde étrange et talentueux, admiré par les uns et honni par les autres.

Le poète Michel Bulteau nous livre un témoignage criant de vérité sur son approche de l'underground et de la *beat-génération* lors d'un long séjour à New York à la fin des années 70. ***Allen Ginsberg. Le Chant de l'Amérique*** (La Différence, 80 pages, 12€) est un précieux compte-rendu de la vie quotidienne et mondaine de l'auteur de ***Kaddish***. On y croise Walt Whitman, Gary Snyder, William S. Burroughs, Bob Dylan, Jack Kerouac, le Velvet Underground, Chögyam Trungpa et Gregory Corso. C'est aussi l'occasion de se remémorer Patrick Geoffrois, occultiste aguerri et poète « électrique » trop tôt disparu, que rencontra Philippe Pissier un soir d'hiver à *St. Mark's Place*. « *Le ravaudeur de notre réalité ne sera plus jamais à l'œuvre. Chez quel écrivain américain cette candeur, cette sincérité absolue, comme disait Burroughs, cette ouverture d'esprit, cette immense culture « disponible »?* »

Les nouvelles insolites et cruelles d'un des maîtres du roman policier japonais, Kyotari Nishimura, sont parues en France en 1995. ***Petits crimes japonais*** (Rivages/noir, 224 pages, 7,50€) est un livre admirable qui n'a rien à envier à Patricia Highsmith. Nishimura plonge en apnée dans les bas-fonds de la détresse humaine. Compassion et cynisme se côtoient sans vergogne. Le désespoir est un diamant qui tranche le jeu des illusions.





Edmund Blair Laighton, *L'Accolade*.
Collection privée.
Photo Bridheman-Giraudon.

Distanciation d'une écriture forgée au feu des galaxies. La pensée se contemple à travers le miroir et les arbres du temps à l'orée des fontaines. Les nouvelles fantastiques réenchantent la passion, le désir légitime d'explorer les abysses, la vision d'Osiris sur un lac de turquoise et le calme regard des atolls de cinabre. La conscience thélémite réactive le sommeil, la traversée neurologique des songes ultimes et de l'extase.

Sommaire du numéro 7 :

Athane ADRAHANE – Luc-Olivier d'ALGANGE – Camille AUBAUDE – Samia BOUCHETAT – Sara BOURRE – Teddy BURNS - Aleister CROWLEY – Derek DARK – DIE FORM – Charles DUITS – Emmanuel DURAND – Stéphane FLAUDER – Franck GUILBERT – Céline GUILLAUME – Emilie LAPAQUE – Tony LEDUC-GUGNALONS – Fabienne LELOUP – Hugh MAC DIARMID – Malaïka MACUMI – Géraldine MINIER – Marc-Louis QUESTIN – Thomas ROUSSOT – Marie-José SALAS de BALLESTEROS – Malcolm ZANATCHEK.

Un CD de 10 titres accompagne la revue.

